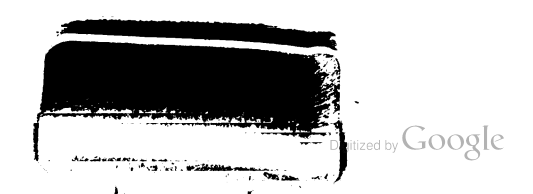

YB 36675
Digitized by Google



SCÈNES DE MŒURS

ET

DE VOYAGES

DANS LE NOUVEAU-MONDE

PAR

XAVIER EYMA



PARIS
POULET-MALASSIS ÉDITEUR
97, rue Richelieu, 97
1862

SCÈNES

DE MŒURS ET DE VOYAGES

DANS LE NOUVEAU-MONDE

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR.

La République américaine. — Les institutions et les hommes. 2 vol. in-8.

Les trente-quatre Étoiles de l'Union-Américaine. — Histoire des Etats et des Territoires. 2 vol. in-8.

Les Peaux-Noires. — Scènes et mœurs de l'esclavage. 1 vol. in-18.

Les Peaux-Rouges. — Mœurs et conditions des Indiens. 1 vol. in-18.

Les Femmes du Nouveau-Monde. 1 vol. in-18.

Le Trône d'Argent. — Scènes de la vie américaine. 1 vol. in-18.

Excentricités américaines. 1 vol. in-18.

Le roi des Tropiques. — Fondation des colonies. 1 vol. in-18.

Aventuriers et Corsaires. — Scènes de l'histoire des colonies. 1 vol. in-18.

SOUS PRESSE :

Légendes et chroniques du Nouveau-Monde.
La Vie dans le Nouveau-Monde.
Récits américains.

SCÈNES DE MŒURS

ET

DE VOYAGES

DANS LE NOUVEAU-MONDE

PAR

Louis XAVIER EYMA



PARIS

POULET-MALASSIS ÉDITEUR

97, rue Richelieu, 97

1862

SCÈNES

DE MOEURS ET DE VOYAGES

DANS LE NOUVEAU-MONDE

CHAPITRE I.

Mistress Trollops et l'Amérique. — Pourquoi l'on quitte volontiers l'Amérique, et pourquoi l'on y retourne avec passion. — Villes et champignons. — Les rivières et les fleuves. — Un coin du Mississipi. — Les Natchez. — Celuta marchande de fleurs. — Les bœufs du fort Rosalie. — Une ville féerique et une ville noyée. — L'école des aubergistes. — La nuit blanche. — La loi de Lynch. — Les steamboats. — La société américaine en miniature. — Nègres et blancs. — Alexandre Dumas aux gémonies. — Trois hommes se servant de mouchoir. — Le pionnier du Kentucky. — La mère de Cincinnati. — Aventure du capitaine Hubbel. — Les *gamblers* et la fausse monnaie. — Une

jolie dame équivoque. — Les aventures et les mésaventures de la dame. — Son mariage. — Histoire du mari.

I

Mistress Trollops, qui n'est pas une amie des États-Unis, il s'en faut, prétend que, pour mille raisons, l'Amérique vaut la peine d'être visitée. « Neuf cent quatre-vingt-dix-neuf « de ces raisons, dit-elle, sont fondées sur « des choses qui méritent l'attention et le « respect; la millième est qu'on se trouvera « ensuite plus satisfait de son pays. » Ce jugement est perfidement flatteur pour l'Amérique; mais il a du vrai.

Ce qui tente sans cesse en Amérique, et ce qui ne permet guère qu'on y demeure en place ou que l'on en reste éternellement éloigné, après l'avoir visitée déjà, c'est que toutes les fois que l'on retourne en arrière pour parcourir de nouveau en souvenir ces vastes contrées, on se trouve avoir toujours oublié de visiter quelques coins intéressants des mœurs et du pays; ou bien des bruits

d'outre-Océan arrivent tout à coup vous annonçant que là où vous aviez laissé la veille un désert et une forêt, a surgi une ville de cinquante mille âmes; que des hommes rabougris et le dos courbé sur la terre ont remplacé des arbres gigantesques dont les cimes causaient avec le soleil et les étoiles; que du fond de quelque marais infect, repaire de crocodiles, de caïmans et de serpents à sonnettes, sont sortis, comme des dessous d'un théâtre habilement machiné, une Bourse, cinq ou six écoles publiques, vingt-cinq ou trente églises de toutes sectes, huit ou dix journaux, une vingtaine d'hôtels, une trentaine d'armuriers, deux cents cabarets, trois ou quatre Banques, un gouvernement municipal et judiciaire, des *polls* d'élection où les partis se disputent la libre expression des votes à coups de poing et de pistolet; enfin tout ce qui constitue une société américaine, chaque chose dans la proportion invariable que j'indique.

Il faut bien voir cela, quand on le peut, s'assurer du fait, quitte à en rabattre sur les exagérations américaines, et se donner un peu ce spectacle de cités poussant dans ce pays-là comme des champignons dans les

caves. C'est un spectacle qui en vaut bien un autre.

Pour vous en repaître à l'aise, il suffit de vous confier au premier fleuve venu de l'Union. En réalité vous n'avez pas de moyen plus sûr, soit pour chercher des villes nouvelles ou des villes anciennes, soit pour réveiller les souvenirs et les émotions du passé, ou bien les espérances et les prévisions de l'avenir, que de suivre les fleuves en Amérique.

Il est aisé d'expliquer comment, dès l'abord, la vie dans le Nouveau-Monde s'est concentrée pour ainsi dire tout entière sur les cours d'eau, et comment, malgré les développements postérieurs des voies de communication et la conquête à peu près complète des territoires intérieurs, les populations européennes ont continué de montrer une prédilection particulière à asseoir leurs grandes cités proche des embouchures de rivières, des lacs, des côtes de la mer.

Dans le principe, la question économique que l'on pourrait exclusivement invoquer aujourd'hui à l'appui de ce fait n'était pas la seule qui dirigeât les fondateurs de colonies. Avant tout, il y avait des considérations de

facile possession, de guerre à éviter sur des sols inconnus, inexplorés, des considérations de temps à épargner, et de communications plus immédiates à créer avec les métropoles.

Le chiffre toujours restreint, au début, des populations qui formèrent par la suite le noyau des grands États, ne permettait guère aux colons de s'égarer dans les terres, où ils eussent, en ce temps-là, trouvé plus de ressources peut-être; mais le voisinage des cours d'eau garantissait à leur faiblesse numérique des moyens précieux de fuite et de retraite. Ces traditions se sont conservées et consolidées peu à peu, par des considérations économiques de premier ordre; elles ont assuré aux fleuves, aux lacs, à tous les cours d'eau de l'Amérique du Nord, un privilége particulier de développement et de grandeur.

Ainsi que je le disais tout à l'heure, c'est non-seulement le présent prospère et l'avenir puissant des États-Unis que l'on constate à parcourir ses rivières; c'est aussi le passé que l'on retrouve sur leurs rives, un passé souvent glorieux où la France, elle aussi, a écrit plus d'une page de sa belle histoire. Il faut bien dire, pour peindre exactement

l'Américain, et aussi l'étranger devenu Américain de la veille au lendemain, que ce passé, quel qu'il soit, existe à peine dans le souvenir des populations, et que le présent lui-même y tient une place relativement médiocre; toutes les préoccupations et tous les efforts de l'esprit sont concentrés sur l'avenir.

II

De tous les fleuves de l'Amérique du Nord, celui qui joue le plus grand rôle dans le passé, le présent et l'avenir, est incontestablement le Mississipi, surnommé « le Père des eaux ».

Si par là on a entendu dépeindre la majesté, la grandeur, la puissance et le droit de châtier sévèrement, certes le Mississipi est bien « le père des eaux » ; mais en réalité il est « le fils des eaux », car il est formé du produit de plus de cent affluents, dont quelques-uns sont très considérables. Il est la grande artère par laquelle, partant de sa source à l'extrême nord, dans les environs du lac Supérieur, jusqu'à son embouchure au golfe du Mexique, sur un parcours de plus de douze cents lieues, on peut pénétrer par les rivières

affluentes, par les lacs, par les bayous, dans tous les États de l'Union, à bien peu d'exceptions près, sans quitter la voie d'eau.

Le Mississipi, « père ou fils des eaux, » est donc un point de départ excellent pour un voyage à vol d'oiseau, c'est-à-dire capricieux, dans l'Amérique du Nord, par cette raison que l'on rencontre partout un steamboat et une rivière pour vous ramener à ce point de départ. On ne risque rien de s'égarer, on se retrouve toujours.

De son embouchure à sa source, les rives du Mississipi sont pleines de souvenirs où le nom et l'esprit français sont mêlés. Presque à son embouchure s'élève une grande et puissante cité, la Nouvelle-Orléans, qui est un témoin et une preuve de nos héroïques luttes dans ces contrées, bien qu'aujourd'hui la tradition française, déjà oubliée, tende à s'y effacer complétement d'heure en heure. Plus haut on retrouve un nom, rien qu'un nom par exemple, qui fait battre le cœur : les Natchez !

Quand j'ai passé devant la colline au pied de laquelle s'agitent les flots du Meschacebé, tourmentés par les roues des steamboats, il m'a semblé voir se dresser l'ombre de Châ-

teaubriand ! Deux fois j'ai descendu aux Natchez. Hélas ! qui prendrait pour guide les immortelles pages de l'illustre écrivain ne saurait pas s'il voyage dans la patrie de Céluta et de Chactas, ou dans les steppes de la Sibérie.

Nul ne sait dans cette ville, florissante aujourd'hui, qui furent Chactas et Céluta; personne n'y connaît même le nom de Châteaubriand, et sur l'emplacement où s'élevait le fort Rosalie, j'ai vu deux bœufs ruminant leur déjeuner, se regarder le cou tendu ! Ce tableau avait quelque chose de navrant.

Le nom de *Natchez* éveille dans l'esprit de grands souvenirs où le génie littéraire et la gloire militaire de la France se trouvent également mêlés. Natchez faisait partie de l'ancienne Louisiane française.

La ville fondée en 1700 par le chevalier d'Iberville est bâtie sur le sommet d'une colline, à 200 pieds au-dessus du fleuve. D'Iberville, après avoir remonté le Mississipi, en 1598, jusqu'à l'embouchure de la rivière Rouge, pénétra dans cette dernière et contourna le vaste territoire qui forme l'Etat actuel de la Louisiane, en regagnant la baie Saint-Louis par les bayous qui vont se jeter

dans les lacs Pontchartrain et Maurepas.

L'année suivante, il revint d'Europe avec son frère, deux cents émigrants environ, et remonta le Mississipi au delà de la rivière Rouge, qui avait été le terme de sa première excursion. Il arriva ainsi dans le pays des Natchez, tribu indienne dont le chef d'alors, le Grand Soleil, lui fit un accueil amical.

D'Iberville choisit la colline sur laquelle il voulait bâtir un fort, qu'il appela fort Rosalie en l'honneur de madame de Pontchartrain. Cependant ce fort ne fut commencé que seize ans plus tard. Jusqu'alors les Français n'avaient fondé aucun établissement permanent dans le pays des Natchez, où vivaient sans liens entre eux quelques chasseurs et des trafiquants. Mais dès que le fort Rosalie fut achevé, les émigrants s'y portèrent en si grand nombre, que Natchez devint bientôt la ville la plus importante, ou plutôt le poste le plus important de la Louisiane.

La domination française y eut à subir de rudes épreuves; les guerres avec les Natchez, les massacres de colons par cette tribu ou par ses alliés, arrêtèrent le développement de la colonisation. Natchez fit naturellement partie de ce vaste territoire de la

Nouvelle-France qui fut cédé à l'Angleterre par le honteux traité de 1763.

Il ne reste plus rien aujourd'hui à Natchez de ces souvenirs français.

La première fois que je passai à Natchez, c'était au mois d'avril; je revenais du Nord, où j'avais laissé le froid, encore des monceaux de neige et une végétation à peine éclose. Je trouvai sur le warf où le steamboat me débarqua une marchande de fleurs portant dans une hotte les plus magnifiques roses que l'on cueille dans tous les États-Unis, et dont ce sol si poétisé a le privilége. C'est là tout ce qui peut consoler l'imagination des mécomptes qu'elle éprouve; quelques gerbes de splendides roses! J'eusse désiré, par un reste d'illusion, acheter ces fleurs des mains de quelque sauvagesse, si puantes et si repoussantes que soient les Indiennes d'aujourd'hui. Je n'eus pas même cette consolation. La marchande était une de ces petites Irlandaises au visage court et disgracieux, aux cheveux maigres, pauvres et flottant ébouriffés sur des guenilles qui recouvraient à peine des épaules maladives, aux pieds larges et nus jusqu'à mi-jambes,

aux mains rouges, épaisses et nauséabondes. Ce n'était pas Céluta!

Natchez a le privilége d'être le seul point du bas Mississipi qui excite beaucoup de curiosité à bord des steamboats parmi les passagers. Ils s'empressent de monter au dernier de cette série de ponts superposés qui font de ces bateaux des montagnes flottantes. Cette curiosité est tout simplement due à ce fait que ce pays est le seul sur les rives du Mississipi en cette région, qui ne soit pas noyé sous les eaux. C'est la première et l'unique colline que l'on rencontre vers ce point, et qui rompt la monotonie de cette contrée. J'avais voulu me persuader que cet empressement des voyageurs avait une autre cause qu'une simple jouissance des yeux; il m'a bien fallu rabattre de mon illusion et m'en revenir à l'exactitude du fait.

Je tranche la question d'un seul mot: dans toutes les géographies américaines, dans tous les *Guides* de voyageurs, Natchez est signalé comme le marché de coton le plus important après celui de la Nouvelle-Orléans; à ce point, ajoutent les livres que je cite, « que les rues sont quelquefois si encombrées

de balles de coton, que la circulation y devient impossible. » C'est tout ce que l'on y dit de Natchez! Ce nom ne réveille aucun autre écho sur les rives du Mississipi.

Natchez est, en conséquence, un point de station important pour les steamboats, à la remonte ou à la descente du Mississipi, sans compter les bateaux sur la route desquels ne se trouve pas Natchez et qui s'y rendent directement, pour prendre des chargements. Le mouvement de la navigation est donc considérable à Natchez, qui contient en outre plusieurs grandes fonderies où l'on fabrique des machines à vapeur, des presses à coton et des moulins à sucre. Le mouvement annuel des affaires à Natchez est évalué à 600 millions de dollars.

La population de cette ville ne répond pas à son importance commerciale; elle s'élève à peine à 8,000 habitants. Cette population, malgré la grande affluence de l'émigration aux États-Unis, n'a guère progressé au delà de 2,000 âmes en vingt ans.

III

Il faut bien que les Américains rachètent par quelques qualités spéciales ce dédain mercantile des plus grands et des plus poétiques souvenirs, où ils auraient pourtant une belle moisson de gloire à récolter.

Ces qualités sont réelles, on ne doit pas les méconnaître. Elles se manifestent dans l'énergique volonté avec laquelle ils surmontent des obstacles en apparence insurmontables, pour atteindre un but et réaliser un projet qu'ils se sont mis en tête. Je parlais tout à l'heure de cités improvisées et poussant dans ce pays comme des champignons; il serait aisé de donner une idée de ce genre de spécialité dont les États-Unis ont à coup

sûr le monopole, en citant des exemples à l'infini.

Comme fait récent, je signalerai la création dans le Kansas d'une ville appelée Leavenworth. Au 1er juillet 1857, ce qui devait être cette cité future comptait quelques cabanes en bois et *cent* habitants. Un an après, le recensement fait par ordre du gouvernement fédéral constatait dans Leavenworth 14,000 habitants! La baguette des fées ne produisait pas, au temps des merveilles, des miracles plus extraordinaires.

Voici une autre preuve de l'énergie des Américains, aidée par la puissance des dollars, à réaliser des plans irréalisables. Il existe au confluent de l'Ohio et du Mississipi une ville étrange appelée Cairo, dont la réputation est colossale aux États-Unis. Défiez-vous cependant de cette réputation. Si vous vous en rapportiez simplement aux emphatiques enthousiasmes des Américains, vous croiriez, en partant pour Cairo, devoir rencontrer réunies non-seulement les splendeurs de toutes les grandes cités de l'Amérique, mais de celles du monde entier! Il n'en est rien, pour le présent du moins. Cairo n'est encore qu'un tour de force comme les

Américains seuls sont capables d'en entreprendre. On a pu vanter Hercule en son temps; mais Hercule n'était qu'un timide enfant auprès du plus essoufflé des Yankees.

Au point où l'Ohio, la « belle rivière », se vient jeter violemment dans le Mississipi, qui l'accueille avec une placidité majestueuse, se trouvait un promontoire, si l'on peut donner ce nom à une pointe de terre complétement noyée sous les eaux des deux rivières, « sorte d'autel au pied duquel s'accomplit le mariage de leurs flots, » a dit un écrivain indigène. Une société de capitalistes et de négociants en quête de quelque entreprise gigantesque, s'imagina que la Providence, avec une prévoyance qu'elle semble n'avoir eue que pour l'Amérique, avait ainsi arrangé les choses, afin que sur ce coin de terre fût bâtie une ville destinée à devenir le centre de la navigation et du commerce des États que baigne l'Ohio et des États riverains du Mississipi.

En théorie, ce plan était d'une exactitude rigoureuse; en pratique, il était difficile, mais il ne parut pas impossible; et cependant, à l'endroit où il s'agissait de jeter les premières fondations de la ville, on ne voit, aux épo-

ques des basses eaux, que la cime des arbres, on ne les aperçoit même plus du tout au moment des crues.

Il fallait donc défendre aux eaux des deux rivières de faire un pas de plus ; marquer le périmètre de la cité nouvelle ; trouver un sol introuvable peut-être, et au besoin en créer un, pour y creuser les fondations des maisons. Tout cela fut fait ; de l'enceinte projetée où devait pousser la cité, on chassa à coups de millions de dollars les flots bourbeux du Mississipi et de l'Ohio. Il n'est plus permis, après cela, de vanter trop haut le balayage des écuries d'Augias.

On avait tant parlé de Cairo avant sa naissance, que Cairo, en sortant du fond de la rivière, acquit immédiatement une renommée immense, qu'il fallut soutenir au prix de sacrifices prodigieux, dont on ne sait pas encore le dernier mot. Il n'y a pas de place de guerre chargée de défendre les frontières d'un puissant empire, qui exige autant que Cairo des fortifications formidables pour le protéger contre les débordements périodiques des deux fleuves.

Ceux-ci semblent se rire des obstacles qu'on leur oppose, et passent par-dessus les

quais ou *levées* pour visiter fréquemment leur ancien lit, où ils se trouvaient, paraît-il, assez bien. Il y a deux ans, Cairo s'est réveillé un matin sous l'eau, et l'on n'apercevait plus que le dôme de son principal hôtel. Au moment où j'y passai en avril 1857, on traversait les rues en bateaux, et une machine à vapeur d'épuisement, qui fonctionne d'ailleurs perpétuellement, reconduisait poliment au fleuve le trop plein de Cairo. Il en coûtera encore quelques millions de dollars aux actionnaires de cette ville, avant qu'elle soit complétement maîtresse de la situation; mais il faudra bien que quelqu'un cède, de Cairo ou des deux fleuves coalisés. Il y a tout à parier en faveur de la ville.

En attendant ce dénoûment, les steamboats qui remontent le Mississipi de la Nouvelle-Orléans, et tous ceux qui descendent des affluents au-dessus de Cairo, s'y arrêtent. Le but commercial est donc déjà atteint. Je laisse à penser quelle peut être l'importance du mouvement annuel de la navigation sur ce point, quand j'aurai dit que le nombre des steamboats qui parcourent le Mississipi ou ses affluents est de trois mille environ, accomplissant chacun en moyenne quatre voya-

ges par mois. La valeur totale de ces bateaux est estimée à sept cent cinquante millions de dollars (trois milliards sept cent cinquante millions de francs). Quelle richesse flottante !

IV

Cairo est, en outre, le point de départ de plusieurs lignes de chemins de fer desservant les États de l'Ouest et rayonnant vers le nord et vers l'est des États-Unis. Ce n'est pas le plus beau de l'affaire des voyageurs, j'en ai fait l'expérience.

Toutes les compagnies de chemins de fer se sont entendues pour autoriser des agents spéciaux dans chaque ville de l'Union, à délivrer ce que l'on appelle des *throught-tickets*, c'est-à-dire des billets qui, avec une bonification de prix, assurent la circulation sur tout le parcours du voyage que vous entreprenez. Avec ces billets, le voyageur a le droit de s'arrêter tout aussi longtemps qu'il lui plaît, à toutes les stations de son choix; mais les

agents omettent d'ajouter que les chemins de fer vous forceront à vous arrêter même en des lieux qui ne vous conviennent pas, et cela à vos risques et périls. Vous allez voir de quels risques il s'agit quelquefois.

J'avais pris dans le Sud, pour me rendre au Nord, un de ces *throught-tickets*, au moyen duquel je remontai de la Nouvelle-Orléans à Caïro par un steamboat.

Je passai là une entière et triste journée; le soir, je pris le chemin de fer qui me devait conduire à Cincinnati, où l'on nous promettait que nous arriverions à deux heures de la nuit. Nous étions trois voyageurs à la même destination. Nous avions compté sans l'irrégularité des services. Arrivés à un village nommé Sandoval, on nous débarqua de notre chemin de fer, et le train continua sa route. Nous devions à ce Sandoval, point de jonction de deux lignes, trouver le train pour Cincinnati; mais il avait passé deux heures avant notre arrivée, et il fallait attendre jusqu'au lendemain à midi.

Il était onze heures du soir, la pluie tombait à torrents, une pluie glaciale. Pas un rayon de lumière, pas un être vivant sur le quai de la gare où l'on nous jeta, mes deux

compagnons et moi. Instinctivement nous nous rapprochâmes, comme pour unir notre mécompte et aviser au moyen de sortir du cruel embarras où nous nous trouvions. Aucun de nous ne connaissait Sandoval. Bien que ce lieu indescriptible figurât sur notre itinéraire avec le titre pompeux de cité, nous n'apercevions le toit d'aucune maison à l'horizon. Enfin nous prîmes le parti de marcher de l'avant à la recherche d'un abri quelconque, lorsque nous fûmes accostés par deux hommes à la fois, se disant aubergistes l'un et l'autre, mais se faisant une redoutable concurrence.

L'un d'eux nous glissa à l'oreille, en parlant de son rival :

« N'allez pas chez cet homme, c'est un misérable. Ses hôtes habituels sont des vagabonds sans foi ni conscience, et sa maison est un vrai coupe-gorge. L'avant-dernière nuit, on y a assassiné trois voyageurs. »

A gauche, l'autre nous dit :

« Prenez garde, Messieurs, vous avez affaire là avec un coquin de premier numéro. Le plus beau sort qui vous puisse être réservé, c'est de sortir de chez lui dépouillés de votre dernier cent, si vous ne savez vous bien

servir du couteau et du révolver. Êtes-vous armés ? »

Je m'empressai de répondre affirmativement à cette question qui me parut insidieuse. En tout cas, nous étions dans un fort grand embarras, et nous délibérâmes pour savoir s'il ne serait pas infiniment plus prudent à nous de passer notre nuit sous les cataractes du ciel et les jarrets dans la boue. L'alternative était sévère. En résumé, nous considérâmes que nous étions tous trois bien armés, et que nous ne risquions pas plus à braver les chances d'une attaque de la part d'un bandit que celles d'une fluxion de poitrine inévitable.

« Allons à droite ! me dit l'un de mes compagnons.

— Va pour la droite ! »

Nous n'avions pour cela aucune bonne raison à faire valoir.

Le hasard seul pouvait et devait nous servir ; il nous servit assez bien.

L'aubergiste déçu dans ses espérances s'éloigna en poussant un horrible juron assaisonné de menaces. Après un quart d'heure de marche pénible à travers des bourbiers, chacun de nous ayant sa malle sur le dos et

son révolver dans la main droite, nous arrivâmes devant une maison en bois de chétive apparence et complétement isolée. La porte grinca sur ses gonds, et nous entrâmes dans une salle basse où chauffait un poêle en fonte rougi par l'action du feu et bourré de charbon jusqu'au tuyau.

A la lueur d'une lanterne qui brûlait dans un coin de cette pièce, nous pûmes voir enfin le visage de notre hôte. Il n'avait rien de très-effrayant, je le confesse. C'était une bonne grosse figure calme et impassible, empreinte du type allemand, bien que l'homme fût né évidemment sur le sol des États-Unis, car il parlait l'anglais en indigène. Ses manières prévenantes témoignaient d'excellentes dispositions de sa part.

Nous mourions de faim, et il n'y avait pas une pomme de terre dans la maison; pour satisfaire notre soif, on nous offrit une cruche d'eau; ni liqueur, ni vin dans l'auberge, attendu que le conseil d'administration de Sandoval avait interdit dans la circonscription de la ville la vente des spiritueux.

Il faut donc que vous sachiez que Sandoval est une cité nouvelle, édifiée par une compagnie de capitalistes appartenant à la so-

ciété de tempérance. Un bureau des actionnaires administre la ville, comme on administre en France une entreprise industrielle ; nulle autre autorité que celle de ce bureau ne s'immisce dans les affaires de la commune. Le président de la compagnie est le chef suprême de la cité ; chaque citoyen accepte et subit les lois et règlements qu'il édicte au nom des actionnaires, sans appel et sans contrôle.

La constitution de Sandoval, rédigée en une vingtaine d'articles, ordonne, sous peine d'exclusion de la communauté, la pratique de toutes les vertus, et défend surtout l'usage des spiritueux ; ceci n'est pas précisément réconfortant pour les étrangers qui viennent de subir un déluge par une température inclémente. Il nous fallut donc nous passer de manger et de boire.

Notre hôte nous confirma d'une façon péremptoire toutes les accusations qu'il avait portées contre son concurrent, ce qui nous parut être une contradiction flagrante avec les principes vertueux de la constitution sandovalienne ; nous avions quelque droit de nous étonner qu'on tolérât dans cette cité exemplaire le vol et l'assassinat, et que l'on

condamnât à des amendes ruineuses la vente d'un simple verre de genièvre ou de brandy.

Comme en définitive notre hôte, tout en condamnant son concurrent, ne nous cautionnait pas sa parfaite honnêteté à lui, nous jugeâmes bon de nous montrer très-circonspects à son égard, malgré sa bonne grosse figure, qui pouvait être tout aussi trompeuse que la vertueuse constitution de Sandoval. Une fois réchauffés et séchés, il fallut songer au moyen de passer la nuit.

Il n'y avait plus dans la maison qu'une chambre; l'hôte l'offrit pour l'un de nous. Quant aux deux autres, ils devaient se résigner à coucher dans une pièce commune placée juste sous les toits et disposée en manière de dortoir. A la vérité, il n'y restait qu'un lit de disponible, et quel lit! Mais l'aubergiste ne parut nullement embarrassé de cela.

« Je vais, nous dit-il, réveiller et faire descendre un voyageur qui est couché depuis sept heures du soir. Il a suffisamment dormi pour son argent; il faudra bien qu'il vous cède sa place.

— S'il s'y refuse?

— Il ne l'osera pas! » répondit l'aubergiste sur un ton simple et résolu à la fois qui con-

trastait avec sa grosse figure et avec ses allures en apparence si pacifiques.

Nous refusâmes à l'unanimité tant d'offres généreuses, en déclarant que nous nous contenterions de l'unique chambre vacante. Il avait été résolu que, alternativement, deux de nous se partageraient le lit pendant que le troisième veillerait sur le salut de tous. Inspection faite du mobilier de la chambre et surtout des draps de la couchette, au lieu de tirer au sort à qui se coucheraient les premiers, nous jouâmes à pile ou face à qui ne se coucherait pas. Cigares allumés, nous passâmes la nuit sur le qui-vive.

Ce fut sans doute à l'énergie de notre attitude que nous dûmes de voir lever l'aurore sains et saufs.

Le lendemain, nous allâmes rôder aux alentours de l'hôtel rival. Une foule, énorme en proportion de la population de Sandoval, c'est-à-dire bien une vingtaine d'individus, hurlait, vociférait, menaçait à la porte de l'auberge, que l'on parvint à enfoncer. Il paraît qu'au matin l'on avait trouvé dans la maison deux voyageurs chacun avec un couteau planté dans la poitrine.

J'avoue que j'éprouvai une vive émotion

au récit de cette aventure. La foule, une fois la porte enfoncée, et après un échange de quelques coups de révolver plus ou moins heureux, s'était emparée de l'aubergiste. Un tribunal sommaire se constitua, séance tenante; cinq minutes après, au nom de la loi de Lynch, l'aubergiste était condamné à la peine de mort, et un quart d'heure ne se passa pas sans que nous vissions son corps se balançant à une branche d'arbre. La justice humaine, fort expéditive en Amérique quand les citoyens se la rendent entre eux, avait eu son cours.

« Je crois, me dit l'un de mes deux compagnons en montant dans le chemin de fer, que nous avons été heureusement inspirés de prendre à droite au lieu de donner de ce côté.

— Je pense, moi, lui répondis-je, que le mieux est de ne jamais s'endormir à Sandoval, au moins jusqu'à ce que l'on ait modifié sa constitution. »

V

J'ai dit le nombre considérable de steamboats qui sillonnent le Missisipi et ses affluents. Ce qui ne surprend pas moins, c'est la quantité prodigieuse de passagers que transportent ces bateaux, qui font sur les rivières l'office d'omnibus, s'arrêtant à tel ou tel point où les voyageurs désirent descendre.

Ces steamboats varient de grandeur, de force nautique, de comfort. Leur aspect extérieur n'a rien de bien séduisant; ils frappent seulement par les gigantesques proportions de leurs cheminées s'élevant à des hauteurs considérables au-dessus des trois ou quatre étages de cabines qui donnent à ces colosses à vapeur l'air de maisons flottantes, avec des centaines de croisées ouvertes sur les balcons circulaires.

Les dispositions intérieures, en revanche, sont, à bord de quelques-uns de ces bateaux, l'objet de l'admiration des étrangers. Dans l'immense cabine qui s'étend de l'avant à l'arrière, se trouve réuni tout ce qui peut rappeler un riche salon et une hôtellerie abondamment pourvue; cabaret, tabagie, rien n'y manque. C'est surtout dans la partie spécialement réservée aux dames que se déploient sur une grande échelle le luxe et le comfort.

Les steamboats sont un excellent théâtre pour étudier sous presque toutes ses faces et dans toute sa bigarrure la société américaine. Quiconque passe une semaine à bord d'un steamboat peut y surprendre, sur une échelle plus ou moins réduite, les mœurs, les habitudes, les préjugés, les passions, le fort et le faible, enfin, du monde américain dans la latitude où l'on se trouve. Cela vient de la grande habitude qu'ont les Américains de voyager; si bien que tout ce peuple de passagers s'installe sur un steamboat et s'y met à vivre absolument comme à terre, chacun comme chez soi, et selon le caractère et les lois de l'État auquel il appartient.

Les femmes y rivalisent de toilettes ou abusent de la simplicité; elles y déploient un

luxe effréné de coquetterie ou affichent l'austérité puritaine ; les jeunes filles y conquièrent des maris à la pointe du *flairtage*, et se rient avec effronterie des dangers dont elles s'entourent. Les hommes, eux, y apportent leurs mêmes vices, leurs mêmes passions, leurs mêmes industries. C'est dire assez que la compagnie n'est pas toujours ni complétement choisie, ni complétement sûre, à bord des steamboats.

La première chose qui frappe en arrivant dans la cabine, c'est la recommandation particulière de vous mettre en défiance contre les *pick-pokets* ou filous. Ils y sont toujours très-nombreux. C'est votre affaire personnelle de vous tenir en garde.

Ce mélange plus ou moins délicat de la société à bord varie selon l'époque des voyages et selon la latitude où l'on se trouve. C'est aussi la faute ou le résultat, comme on voudra, des institutions du pays, qui n'admettent aucune sorte de distinction entre les individus, sous aucun prétexte, encore moins sous le rapport de la tenue extérieure.

En règle générale, quiconque paye sa place est autorisé à la prendre et à l'occuper. Il n'y a pas de division de classes de voya-

geurs ; y en aurait-il une, que l'Américain est trop fier de sa démocratie et du sentiment de l'égalité des hommes entre eux, pour qu'aucun consente à accepter à son détriment la ligne de démarcation.

Voilà pourquoi il n'y a à bord des steamboats, comme sur les chemins de fer, qu'une classe unique de voyageurs. En sont exclus cependant impitoyablement les esclaves et les gens de couleur. Quelle que soit la position sociale de ceux-ci, à bord ils sont relégués dans les entre-ponts, sur les chemins de fer dans une voiture spéciale.

Une dame ne s'inquiète pas de faire table et chambre commune avec une fille publique, pourvu qu'elle soit de peau blanche ; mais elle refusera de prendre passage sur un steamboat ou dans une voiture de chemin de fer où se trouvera une femme de couleur, si officiellement mariée, si bien élevée qu'elle soit.

Un blanc ne se fait pas scrupule de s'attabler côte à côte avec le plus fieffé manant de tous les États-Unis, mais il refusera d'échanger ce voisin peu sympathique contre un homme de couleur, si parfait *gentleman* que soit d'ailleurs celui-ci. Le préjugé de peau

est demeuré inflexible aux États-Unis ; je le crois inextricable, car il existe non-seulement dans les États à esclaves, ce qui pourrait s'expliquer, mais dans ceux où l'esclavage a été aboli.

Aux États-Unis, les gens de couleur ne jouissent d'aucun droit politique : on leur refuse même des passe-ports. Ils sont exclus des églises, des salles de spectacle, des voitures, de tous les lieux publics, sauf la condition de places spéciales. Tout récemment, dans un procès intenté par un homme de couleur libre au capitaine d'un steamboat pour lui avoir refusé passage à la chambre, les tribunaux ont donné gain de cause au capitaine.

J'ai assisté à deux scènes d'exclusion de cette nature qui m'ont vivement impressionné : l'une sur un chemin de fer, où j'ai vu le conducteur du train venir, poliment il est vrai, inviter un monsieur d'un extérieur irréprochable à quitter le char et à passer dans celui de l'avant. C'était un homme de couleur que quelqu'un avait reconnu et dénoncé. La seconde fois, c'était sur un steamboat allant de Pittsburg à Louisville ; le capitaine a débarqué purement et simplement,

en pleine nuit et sur une rive déserte de l'Ohio, un passager qui avait été signalé comme homme de couleur.

Enfin, il est arrivé ceci à bord d'un navire français se rendant du Havre à la Nouvelle-Orléans, et à bord duquel se trouvait une famille de couleur, parfaitement honorable. Pendant toute la traversée, cette famille, protégée par le pavillon français, avait mangé à la même table que les autres passagers. Dès que le bâtiment fut entré dans les eaux du Mississipi et par conséquent sur le territoire américain, ces gens de couleur, pour éviter quelque affront, s'abstinrent de paraître à table et firent part au capitaine de leur résolution.

Je dois rendre cette justice, que tous les passagers, parmi lesquels se trouvaient beaucoup de créoles, réclamèrent la présence à la table commune de cette famille de couleur, comme pendant les jours précédents.

Je m'abstiendrai de toutes les réflexions, pour ou contre, que de pareils faits peuvent soulever. Je n'y ai insisté que pour constater l'exactitude de ce que je disais relativement à la parfaite similitude qui existe, en Amérique, entre la vie de voyage et la vie de

foyer, où certains préjugés ont des racines puissantes.

Comment ne pas comprendre que l'on exclue un mulâtre des salons, de l'église, des steamboats et des chemins de fer, quand une jeune femme créole de mes amies, fort spirituelle et fort intelligente, cependant, n'a jamais voulu lire un seul des livres d'Alexandre Dumas, ni assister à la représentation d'une seule de ses pièces, *parce que l'illustre écrivain est un mulâtre !*

Cette dame fut prise au piége, une fois où, par ignorance du nom de l'auteur, elle fut charmée de l'*Invitation à la valse*. Étonné de sa présence au théâtre ce soir-là, et du plaisir qu'elle y avait éprouvé, je lui appris que la comédie qu'elle venait d'écouter et d'applaudir était d'Alexandre Dumas. Elle pâlit un peu de colère, puis me répondit en souriant :

« Eh bien! ce n'est pas trop mal pour un nègre ! »

Ce trait, unique peut-être, est la quintescence du point où peut être poussé un préjugé.

Voici, pour en finir avec ce sujet, un autre exemple de la puissance du préjugé des races

dans toute l'Amérique. Un naufrage eut lieu sur les côtes du Brésil; un matelot nègre nommé Simao avait réussi à gagner la côte. Quarante passagers avaient péri dans ce sinistre. Il en restait encore quelques-uns à bord, et d'autres luttant sur les débris du navire au milieu des flots furieux. Simao se dévoue pour sauver ces malheureux; douze fois, bravant une mort chaque fois certaine, il se jette à la mer, et après deux heures d'efforts surhumains, sauve douze de ces malheureux, au nombre desquels une mère et trois ou quatre enfants. Les naufragés reconnaissants ouvrirent, en faveur de Simao, une souscription à laquelle tous les citoyens de la ville apportèrent leur offrande d'admiration. Les promoteurs de la souscription, pour donner plus d'éclat à la récompense dont Simao était l'objet, voulurent en faire une sorte de cérémonie publique en le conduisant dans le local de la Bourse pour lui remettre publiquement la somme produite par la souscription. Mais le directeur de la Bourse ordonna l'expulsion immédiate de Simao, sous le prétexte qu'un nègre ne pouvait pas entrer à la Bourse.

VI

Je vous ai dit que j'avais assisté, à bord d'un steamboat, à l'expulsion d'un mulâtre. Je vous ferai remarquer que cet homme avait une tenue irréprochable, et que, physiquement parlant, il était supérieur comme manières, comme conversation, à la presque généralité des passagers, au nombre de plus de deux cents. C'était une société exclusivement de l'Ouest, et la plus incroyablement mélangée qu'il soit possible d'imaginer.

Quiconque eût voulu juger le monde américain par cet assemblage bizarre, en eût tiré les plus défavorables et les plus grotesques conclusions.

Soit dit en passant, c'est beaucoup le tort de la plupart des écrivains français qui rapportent des impressions de l'Amérique du

Nord, de ne savoir pas tenir compte du milieu accidentel où ils se trouvent, et de conclure du particulier au général.

Comme premier détail caractéristique, je ferai remarquer que nous n'étions à bord que trois personnes des deux sexes qui ne nous mouchions pas dans nos doigts, et j'étais en tout cas le seul homme à ne pas chiquer. Ce trait peint surtout les Américains de l'Ouest, de qui l'on a dit qu'ils étaient « moitié alligators, moitié chevaux ». Le reste des passagers était tout ce que l'on peut se figurer de gens vulgaires, grossiers, sales; d'une saleté d'autant plus repoussante, qu'elle porte constamment l'habit noir râpé jusqu'à la corde, le chapeau de feutre en forme de gâteau de Savoie, le pantalon noir rapiécé et enfoncé dans des bottes éculées à tiges bigarrées, chargées d'un pouce au moins d'une boue dont on ne sait pas la date.

Jamais l'Américain de l'Ouest, j'entends l'Américain d'une certaine classe, ne cire ses bottes; il faut dire qu'il les quitte rarement une fois qu'il les a chaussées. Quant à l'habit et au pantalon noirs, ils sont de rigueur aux États-Unis dans toutes les classes de citoyens. Le cocher, le charretier conduit son

fiacre ou sa charrette en habit de cérémonie. Devant ce costume ridicule à force de prétention à l'égalité des hommes entre eux, on se prend à regretter la belle blouse prolétaire de nos classes ouvrières.

Les deux personnes qui, avec moi, ne se mouchaient pas dans leurs doigts, ce qui fut un point de ralliement et de sympathie entre nous, étaient deux jeunes hommes d'éducation et de distinction parfaites, plus une jolie miss, voisine de la trentaine, et dont je conterai tout à l'heure l'histoire aventureuse.

L'un des jeunes gens avec qui je m'étais particulièrement lié débarquait à Carrolton, petit village à l'embouchure de la rivière de Kentucky, par laquelle on pénètre dans l'État de ce nom. Il se rendait chez son bisaïeul maternel, vieillard octogénaire, le premier blanc né dans l'État de Kentucky, où il possède de magnifiques terres.

Ce jeune homme me proposa de l'accompagner, ce que j'acceptai avec grand plaisir. Je fus saisi d'une très-vive et très-sincère émotion à la vue du vieux Enoch Boon (c'est ainsi que se nomme ce vieillard), en qui se résumait vivante l'histoire de la conquête, de la fondation et du développement de tout

un pays devenu l'un des plus florissants États de l'Union.

Il y a cent ans, il n'existait pas un seul blanc dans les territoires du Kentucky, de l'Illinois, de l'Indiana, de l'Ohio, d'aucun des territoires de l'Ouest, en un mot. Ces régions, qui forment aujourd'hui la portion incontestablement la plus riche des États-Unis, étaient complétement inexplorées. Ce fut vers 1769 qu'un hardi chasseur, le brave colonel Daniel Boon, quitta son foyer domestique de la Caroline du Nord pour devenir le premier pionnier du Kentucky. Ses explorations furent signalées par des luttes sanglantes avec les Indiens, et ce ne fut que six ans après, c'est-à-dire en 1775, qu'il conquit d'une manière définitive sur les Naturels la portion du pays où il s'établit avec une quarantaine d'émigrants. Il y fit alors venir sa famille.

Le capitaine Enoch Boon, celui que nous allions visiter, était le fils de Daniel. Né en 1775 dans le Kentucky, il est, comme je l'ai dit, le premier blanc qui ait vu le jour sur le sol de cet État.

Présenté par son petit-fils, il me reçut avec une bienveillance charmante. Au mo-

ment où nous arrivâmes, il était assis sur un de ces fauteuils en bois peint, à dossier court, comme on les préfère, dans l'Ouest, au plus confortable *voltaire* bien rembourré. Le capitaine se dressa comme un jeune homme; découvrant sa belle tête aux longs cheveux blancs, il me tendit la main, puis à son petit-fils avec une certaine cérémonie froide qui est d'usage dans les familles les plus unies, où rarement on voit un fils embrasser son père, même après une longue absence.

Malgré son grand âge, le capitaine Enoch avait une santé robuste; il administrait ses biens avec une activité incroyable. Sa conversation était saisissante et pétillait de souvenirs extrêmement curieux sur la fondation des premiers établissements civilisés dans ces contrées. Par une délicate attention du capitaine Boon, je me trouvai à dîner chez lui, le surlendemain de mon arrivée, avec une vieille dame âgée de quatre-vingt-onze ans, morte il y a peu de temps seulement, et qui, elle, avait été la première femme blanche qui eût habité Cincinnati, dans l'Ohio, l'État voisin du Kentucky.

Mme Marguerite Hoyt, c'était le nom de cette autre page d'histoire vivante, avait visité

Cincinnati peu d'années avant notre rencontre. On lui avait tant répété, sans qu'elle pût y croire, que ce village de quelques cabanes était devenu une ville splendide de trois cent mille habitants, qu'elle avait demandé à s'y faire transporter.

« C'est pourtant vrai, cela, disait-elle au vieux capitaine, à son retour; mais croiriez-vous qu'ils n'ont pas songé à conserver la maison où mon mari et moi avons élevé les premiers cochons qui ont fait la fortune de ce pays-là. »

Le capitaine Boon possédait d'immenses plantations de tabac; ce fut une occasion pour lui, en constatant la consommation considérable de cigares qui se fait actuellement aux États-Unis, de nous citer, comme un fait assez curieux, l'avis publié, il y a soixante ans, dans un journal de Boston, et où un marchand signalait l'arrivée dans cette ville d'une boîte de cigares venant de la Havane, « article très-rare, » disait l'annonce. « Ce « tabac excellent, » ajoutait le journal en question, « est roulé dans la forme et la gros- « seur du petit doigt, et a environ cinq « pouces de long. Les seigneurs espagnols « le préfèrent ainsi arrangé à la pipe. Ceux

« qui veulent profiter de l'occasion et se « passer un tel luxe n'ont qu'à s'adresser bien « vite à William Stockton. »

Ne dirait-on pas aujourd'hui que cette note remonte à la découverte de l'Amérique? Dieu sait si le progrès dans la consommation du tabac, sous toutes les formes, a été rapide depuis ces soixante ans-là!

Les plaines fertiles du Kentucky n'avaient pas tardé à attirer, des autres parties de l'Amérique du Nord, un grand courant d'émigrants, dès que l'on avait vu se consolider l'établissement du colonel Daniel Boon. Le vieux Enoch m'a raconté, à ce sujet, une histoire émouvante que je crois devoir rapporter.

VII

En 1790, un certain capitaine Hubbel avait quitté le Vermont pour émigrer dans le Kentucky avec sa famille. Les routes de terre n'existaient guère à cette époque ; les routes par eau étaient encore les plus sûres, quoiqu'elles le fussent peu. Hubbel et sa petite caravane, composée de vingt personnes, dont neuf hommes, trois femmes et huit enfants, s'embarquèrent sur un grand bateau plat, avec lequel ils descendirent les rivières. Le bateau était une véritable arche de Noé ; ce qu'il y avait en plus que dans l'arche, c'était un fort bon approvisionnement de munitions de guerre.

La forme de ces bateaux plats (flat-boats), dont la tradition s'est perpétuée jusqu'à présent, se prêtait et se prête admirablement

bien encore à ces voyages le long des fleuves. Ce sont littéralement et simplement de grandes boîtes plus longues que larges, bien entendu, s'élevant à dix ou douze pieds au-dessus de l'eau, avec une toiture en planches qui court de bout en bout.

Dans cette toiture, ou plutôt dans ce couvercle, sont percées trois ou quatre ouvertures carrées pour ménager le jour, l'air et les communications avec l'intérieur. Ces bateaux se manœuvrent au moyen de longs avirons placés à l'avant et à l'arrière, comme des gouvernails. Le rameur se tient debout et traverse le bateau dans sa largeur pour donner à cette espèce d'aviron le mouvement qu'il veut lui imprimer. Ce mouvement est toujours lent et difficile. Toutes les rivières en Amérique sont sillonnées par ces bateaux, sorte de sarcophages flottants, qui descendent mais ne remontent jamais les fleuves. Arrivés à leur destination, ils sont dépiécés et vendus; les planches qui les composent sont généralement de bois excellent.

A voir ces bateaux, on se demande s'il est vrai que la navigation américaine ait fait tant de progrès! Cela est d'une telle simplicité qu'on semblerait en douter; mais les services

que l'on en tire comme transport sont tels, sans compter le bénéfice de la vente au terme du voyage, que l'on s'explique parfaitement que la tradition les ait conservés.

Tel était le bateau que montait Hubbel; il arriva sans encombre jusqu'à l'embouchure de la Monongahela, au lieu où est aujourd'hui Pittsburg, la ville la plus sale mais une des plus riches de toute l'Union. Pittsburg n'était à cette époque-là qu'un petit fort. Les gardiens avertirent Hubbel que l'on avait vu des bandes d'Indiens rôder sur les bords de l'Ohio, et qu'il ferait bien d'être sur ses gardes. Hubbel tint compte de l'avis et passa l'inspection des armes à bord de son bateau. Chacun des neuf hommes avait un rifle en bon état et une quinzaine de coups à tirer, plus un couteau dont ils se servaient à la façon des Indiens. C'était tout ce qu'il fallait pour soutenir un siége en règle contre deux cents sauvages.

Hubbel renferma les femmes et les enfants dans le fond du bateau, et divisa son équipage en escouade de trois hommes chargés alternativement de faire la garde pendant que les autres dormiraient la main sur leurs armes. On se remit en route ; le bateau dé-

marré du bord gagna par précaution le milieu de la rivière, et se laissa aller au courant.

Les informations qu'on avait données à Hubbel étaient exactes. Pendant la nuit qui suivit son départ de Pittsburg et vers la tête de la rivière de Kenhawa, il s'entendit hêler de terre par des voix lui demandant du secours en faveur de deux blancs qui avaient été dépouillés et abandonnés là par des Indiens. Ce pouvait être vrai, mais ce pouvait être également un piége; car dans les rangs des Indiens se trouvaient quelques Européens, organisés en détrousseurs de grands chemins et qui se ménageaient là d'excellentes occasions de pillage.

Dans l'incertitude où il était sur les intentions réelles de ceux qui réclamaient ainsi son secours, Hubbel préféra faire la sourde oreille. Mais en même temps il réveilla tout son monde, et établit sur la toiture de son bateau des barricades avec des malles, des caisses et les meubles qu'il avait à bord. Quelques instants après, quatre canots chargés de vingt-cinq à trente Indiens chacun entourèrent le bateau.

Hubbel les reçut par une décharge de neuf coups de fusil, qui les intimida un moment.

La lutte s'engagea dans les ténèbres de la nuit; les Indiens tentèrent plusieurs fois l'escalade du bateau, mais furent repoussés avec énergie. Les fusils avaient été bientôt laissés de côté, et ce fut à coups de couteau, corps à corps, que s'acheva ce combat où Hubbel vit tomber trois de ses hommes grièvement blessés. On ne se serait pas douté, à l'acharnement avec lequel la lutte se continua, que la petite troupe fût réduite d'un bon tiers. Enfin, vers le point du jour, deux canots indiens ayant été défoncés et ayant coulé bas, toute la flottille des bandits se mit en déroute et regagna le rivage en lançant quelques coups de fusil.

Hubbel, resté maître du champ de bataille, descendit dans l'intérieur du bateau pour visiter les femmes et les enfants, sur le sort desquels il était fort inquiet. En apparence, tout était calme dans le fond de cette arche changée un moment en citadelle flottante. Les enfants étaient blottis la tête cachée dans le sein des trois femmes affaissées sur elles-mêmes, pâles, muettes de terreur, les mains jointes en prières. Les cloisons du bateau étaient marquées de cinq ou six trous de balles.

« Comment êtes-vous tous? demanda Hubbel en entrant.

— Dieu soit loué! s'écria Mme Hubbel en se jetant au cou de son mari, tu es vivant!

— Nous sommes tous vivants; il n'y a que des blessés là-haut, et pas un mort. Et comme tu disais, Dieu soit loué! »

A ce moment, le fils de Hubbel, un enfant de sept à huit ans, se leva péniblement d'un coin où il était blotti et appela son père d'une voix défaillante, en lui montrant son bras ensanglanté et tuméfié. Ce pauvre petit garçon avait reçu une balle dès le commencement de l'action. Le cri qu'il poussa, perdu dans le bruit du combat et comprimé par lui-même avec une énergie extraordinaire, avait seul marqué sa douleur. Il s'était même éloigné de sa mère pour se blottir dans le coin où il était demeuré. Et comme celle-ci demanda à l'enfant, pendant que son père le pansait, comment il se faisait qu'il ne lui eût rien dit en recevant une telle blessure.

« Parce que, répondit-il, mon père nous avait ordonné de rester muets et calmes pendant le combat; si je vous eusse dit que j'étais blessé, vous eussiez été effrayée et vous eussiez naturellement poussé des cris. »

Cette énergie si précoce peint bien le caractère de cette forte race du Nouveau-Monde, où les hommes naissent avec un courage, une audace et un moral de fer, en rapport avec les périls auxquels ils sont exposés et la vie aventureuse qu'ils doivent mener. Cet enfant est devenu un homme remarquable.

« Vous pourrez le voir à Francfort, me dit le capitaine Enoch Boon. Son père a été un des fondateurs de cette petite ville, et lui en est devenu un des citoyens les plus honorables et les plus honorés. Cette bravoure dont il a fait preuve dans son enfance, il a eu besoin d'y faire appel plus d'une fois, car ce ne fut pas sans lutte et sans combats que nous avons tous pu conquérir et fonder cet État. »

De Francfort, où j'allai tout exprès pour visiter Hubbel, sous les auspices du vieux capitaine Enoch Boon, je revins à Carrolton reprendre au passage un steamboat, afin d'achever la descente de l'Ohio.

VIII

La vie américaine, ainsi que je l'ai dit, se retrouve dans tous ses détails sur les steamboats. Le court voyage que je fis de Carrolton à Cincinnati me fournit l'occasion de le prouver.

La société nombreuse qui se trouvait à bord du *Neptune* (c'est le nom du bateau) était une des plus variées et des plus bariolées que j'eusse jamais rencontrées.

Et tout d'abord, il n'y avait pas un quart d'heure que nous avions démarré du warf, c'était sur les sept heures du soir, que je vis un monsieur d'un extérieur convenable, le gilet zébré de chaînes d'or, la chemise étoilée d'épingles et de boutons en vrais ou faux diamants, les doigts lourds de bagues, ouvrir une table de jeu, tirer de sa poche un paquet

de cartes, et offrir au public une partie de *rouge* et *noire* où le public était censé avoir des chances égales à celles de ce croupier improvisé. Sans plus amples garanties sur la moralité de ce *gambler*, un grand nombre de passagers entourèrent la table.

Des sommes énormes en or et en billets de banque couvrirent le tapis, et je vis des individus, à qui vous eussiez fait l'aumône de leur passage, à les juger à la mine et à leurs habits graisseux, épuiser des portefeuilles rebondis et des bourses californiennes sur des chances qui, contrairement aux promesses du *gambler*, lui semblaient favorables neuf fois sur dix.

J'avoue que je me demandais par moment qui était dupé là : du *gambler* lui-même que l'on payait sans doute en fausse monnaie, ou des joueurs que l'on volait comme en plein bois. La jolie Américaine dont j'ai parlé plus haut, à qui j'avais été présenté (vous verrez tout à l'heure à quoi l'on est exposé), et que je fis la confidente de mes scrupules, ne me laissa pas le moindre doute sur la position respective de ce croupier et de la plupart des joueurs.

« Ils se volent mutuellement, me dit-elle,

et le soupçonnent parfaitement. Seulement peu importe au *gambler* d'être payé en fausse monnaie ou en billets de banque imaginaires. A la fin de la séance, pourvu qu'il y ait eu trois ou quatre nigauds de bonne foi parmi les joueurs, il aura empoché une assez ronde somme de vrai or ou de vrais billets. Ce faux or et ces faux billets constituent un capital circulant sur tous les steamboats, à bord desquels vous verrez des *gamblers* de profession. »

Mais il ne fait pas bon, à ce qu'il paraît, que certains joueurs s'aperçoivent qu'on les dupe. A peine ma jolie compagne avait-elle achevé sa phrase, que nous entendîmes un grand bruit et vîmes un grand mouvement autour de la table de jeu. Quelques-uns des spectateurs se réfugièrent dans les chambres voisines, pendant que d'autres se collaient contre les murailles de la cabine. Voici ce qui était arrivé :

Un fermier de l'Ouest, fortement engagé dans la partie et irrité de perdre sans cesse, avait insinué à l'oreille de son voisin quelques doutes sur la moralité du *gambler*. Celui-ci ayant entendu ces propos dits à

voix basse, avait voulu se lever et arrêter la partie.

« Pas avant que vous m'ayez rendu mon argent! » cria le fermier en forçant d'une poigne robuste l'autre à se rasseoir.

Le *gambler* mit le main à sa poche et tira son révolver; le fermier en fit autant. La vue des armes avait produit ce mouvement de terreur qui interrompit le jeu et notre conversation. Aussitôt un des assistants s'était jeté entre les deux adversaires en criant :

« Ne tirez pas, il y a des dames à bord; mais battez-vous avec la crosse de vos révolvers, si vous voulez. »

Le fermier et le *gambler* se rendirent à cette observation, qui implique le respect toujours très-grand qu'inspirent, en toutes occasions, les femmes aux États-Unis. Ils retournèrent leurs armes, s'en firent une sorte de masse dont il s'assommèrent littéralement. Le fermier tomba bientôt baigné dans son sang et le crâne ouvert en deux ou trois endroits. Le capitaine du steamboat, sans autre forme de procès, débarqua les deux combattants au premier *landing*, en pleines ténèbres.

Cette rixe n'avait pas laissé que de produire une grande émotion à bord, comme bien vous pensez; tous les passagers des deux sexes y prirent un intérêt extrême. Les fauteuils n'étant pas assez hauts, les dames montèrent sur les tables pour assister à ce duel au révolver d'une nouvelle espèce. Pendant ce temps, les cabines qui étaient restées ouvertes furent pillées de tous les bijoux, de toutes les bourses, de tous les objets qui traînaient.

On entendit, après ce sanglant spectacle, un chœur de réclamations, d'exclamations, d'accusations.

Ma jolie Américaine criait plus haut que tout le monde et se lamentait à fendre le cœur sur la disparition d'un médaillon renfermant tout ce qu'elle avait au monde de plus cher : les cheveux de son fiancé. Ce médaillon fut le seul objet qu'on retrouva quelques instants plus tard dans un coin du salon des dames, sur un tapis où son petit ventre de diamant reluisait au feu des lampes.

Qui était le voleur? On ne l'a jamais su exactement. Le lendemain au matin, j'appris que ma jolie Américaine avait débarqué pendant la nuit, sans dire adieu à personne, pas

même à moi. On en causa beaucoup à bord du steamboat.

J'ai, depuis cette aventure, retrouvé cette jolie miss à Albany, où elle venait de se marier. On m'a raconté qu'elle avait été une des plus habiles voleuses qui puissent se rencontrer. Mais elle avait élevé sa déplorable industrie à la hauteur d'une profession qui l'avait en quelque sorte justifiée aux yeux de bien des gens. Ceci n'est pas une plaisanterie, mais un point de morale américaine essentielle à constater. Elle avait eu simplement le bon sens d'y mettre le temps et de faire des économies, si bien qu'après une dizaine d'années d'exercice, ayant amassé une fortune de trente mille dollars (cent cinquante mille francs), elle s'était *retirée des affaires*, comme on quitte l'épicerie.

C'est là, en Amérique, un trait curieux et profondément caractéritisque que ce but final qui excuse, légitime, et, j'ose à peine répé ter le mot admis là-bas, ennoblit toutes les professions et tous les métiers : réussir et faire fortune !

Notre aventurière, après un séjour de six mois à Albany et une conduite irréprochable, était sur le point d'épouser un très-riche

fermier du comté, qui n'ignorait pas l'origine de cette fortune, et qui n'avait cependant nul besoin de ces trente mille dollars. Mais il avait été frappé de l'esprit d'ordre et d'économie qui avait distingué la jeune fille dans le cours de sa profession ; cela lui garantissait en elle une ménagère excellente.

Beaucoup de femmes, en Amérique, sans qu'on le soupçonne, dans ce grand va et vient des personnes d'un État à l'autre, ont une fortune dont la source est moins avouable encore que celle de la jolie voleuse ; mais le prix particulier qu'en général on attache à l'argent, et celui que certains hommes mettent aux qualités positives des femmes en ce pays, donnent toujours à celles-ci des titres et des droits au mariage.

Les excuses de la passion n'entrent que pour bien peu dans ces choix, en admettant que la passion y entre pour quelque chose.

Voici comment fut rompu le mariage de l'ex-aventurière avec le riche fermier, et comment elle tomba de Charybde en Scylla.

Quelques nuits avant son mariage, miss Mag était endormie dans sa chambre, dont les croisées donnaient sur un jardin. Au milieu de la nuit, elle fut éveillée par deux baisers

qu'elle sentit déposer sur ses joues. Elle avait cru rêver, ferma les yeux de nouveau, et se rendormit ; nouveaux baisers très-délicatement cueillis sur ses lèvres.

Cette fois miss Mag se dressa sur son séant, et à la lueur de la lampe qui brûlait dans sa chambre, elle aperçut distinctement l'ombre d'un homme escaladant la fenêtre et disparaissant dans le jardin. Elle appela au secours, ses domestiques accoururent. On visita la maison, puis le jardin ; le jardin était désert comme la maison, mais des traces de pas imprimés sur les plates-bandes ne laissaient pas de doute sur l'escalade. La femme de chambre parla d'un vol probable ; miss Mag, au souvenir des quatre baisers, qui n'étaient plus une illusion, repoussa bien loin cette supposition.

Elle montra un petit meuble sur lequel étaient déposés les bijoux qu'elle avait quittés le soir, et une paire de boucles d'oreilles en diamants que son fiancé lui avait envoyée dans la journée. Il ne manquait pas une bague, et il y avait en plus un petit billet d'une écriture fort pressée, ainsi conçu :

« Très-belle et très-chère demoiselle, je « suis entré ici avec l'intention de vous voler ;

« mais votre beauté, dont j'ai été frappé, m'a « rendu honnête homme sur le coup. J'ai vu « et j'ai touché vos bijoux, mais je ne les ai « pas voulu prendre. J'ai volé quelque « chose de bien plus précieux, — quelques « baisers sur vos joues charmantes. Ne vous « en offensez pas; croyez à ma conversion « sincère : je ne veux plus vivre que pour « vous aimer et pour mériter votre amour. »

Ce billet donna fort à réfléchir à miss Mag.

Le voleur romanesque se présenta effrontément le lendemain chez elle.

Il était encore jeune, encore joli garçon, sentimental; il avait juré et il renouvela le serment de devenir un honnête homme au complet, l'ayant déjà été, disait-il, et sachant, par conséquent, comment s'y prendre pour le demeurer. Miss Mag se laissa toucher, rompit avec le fermier, et consentit à épouser le voleur, converti par l'influence de ses beaux yeux, et peut-être de ses trente mille dollars, dont il connaissait, sans aucun doute, l'existence et l'origine.

Ce mari par escalade était un Yankee de pure race. Sa vie avait été des plus agitées.

A peine âgé, alors, de quarante ans, il résumait, moins sa dernière profession, l'exis-

tence si curieusement remplie de la plupart des Américains.

Il avait commencé à parcourir, dès l'âge de seize ans, et y avait séjourné plus ou moins longtemps, tous les États et territoires de l'Ouest;

Il avait été tour à tour et simultanément, parfois, marchand de chevaux, avocat, juge de paix, notaire, chasseur, trappeur;

Il s'était marié déjà deux fois; divorcé d'avec sa première femme et la seconde étant morte, il avait tenté d'épouser de nouveau la première, qui s'y était refusée;

Il avait fait la guerre, tantôt contre les Indiens, tantôt dans leurs rangs;

Il avait été quelque peu colonel ou même général;

Il s'était mêlé de politique, et comme orateur de profession il possédait des poumons qui lui avaient permis de tenir tête aux orages des clubs et de prononcer, pendant six heures consécutives, des discours dont il ne se rappelait plus le début en les terminant.

Prenez, d'ailleurs, au hasard mille Américains, vous en compterez neuf cent quatre-vingt-dix-neuf qui auront passé par les mêmes épreuves pour se trouver, finalement, vers la

quarantaine ou la cinquantaine, à la tête d'une grande fortune. Il suffit à quelques-uns de rencontrer sur leur chemin une miss Mag qui leur donne de quoi acheter un immense crédit et fonder quelque entreprise gigantesque.

Voici une aventure qui se rapporte au temps où le mari de miss Mag était un trappeur. Pour l'intelligence du récit, nous appellerons ce mari, dont j'ignore le nom, Zeke Bailey.

Une vingtaine de chasseurs, au nombre desquels se trouvait Zeke Bailey, étaient partis, au commencement du printemps de 1846, pour une excursion aux sources du South-Platte. Montés sur de vigoureux poneys de prairie, ils galoppèrent jusqu'au Beere Creek, en poussant devant eux les mules chargées de leurs provisions et de leur bagage. Les chasseurs étaient entrés en plein sur le territoire occupé par la tribu des Cheyennes; et dans la plaine qui s'étendait au-dessous d'eux, cette tribu avait établi un petit village volant, en manière de camp d'observation.

Contrairement à l'avis de ses camarades, Zeke résolut de faire une chasse à l'antilope et partit seul sur son poney indien. A peu de

distance du village, cinq ou six Cheyennes apparurent à cheval, entourèrent Zeke, et lui coupèrent la retraite. Le trappeur n'avait d'autre ressource que de s'élancer en avant et de passer, à tout risque, à travers la ligne ennemie. Zeke arma sa carabine, disposa son couteau et son révolver de façon à les avoir sous la main au besoin, enfonça ses éperons dans le ventre de son cheval, et se rua sur les Peaux-Rouges, en se dirigeant vers le bord sablonneux de la rivière. Mais les Indiens eurent bientôt enveloppé Zeke, et firent pleuvoir sur lui une grêle de flèches et de balles.

D'un coup de carabine le trappeur mit bas un de ses ennemis, et déchargea, tout en fuyant, son révoler sur les autres. Cette vigoureuse attaque avait déconcerté les Cheyennes, et Zeke pouvait espérer déjà d'être sauvé, lorsque son poney, dont les flancs étaient devenus une pelote de flèches, s'affaissa tout à coup; cheval et cavalier se trouvèrent littéralement ensevelis dans le sable.

Zeke abandonna sa monture, bien entendu, se jeta à la nage pour traverser la rivière parsemée de petites îles de sable mouvant,

et sans végétation. Il eut le temps, avant que les Indiens se fussent décidés à le suivre, d'atteindre l'extrémité d'une des îles, d'y creuser un trou dans le sable, et de s'y enfoncer jusqu'au cou, en couvrant sa tête et son visage avec son bonnet de laine.

Les Indiens parcoururent l'île sans dépister le trappeur, qu'ils s'imaginèrent s'être noyé. Ils s'assirent un instant pour se reposer. Zeke était dans une position fort critique, moralement et physiquement parlant. Ce fut bien pis encore, lorsqu'il s'aperçut tout à coup que les Indiens avaient allumé, à la place même où il était, un feu dont les flammes échauffaient le sable qui enveloppait son corps. Zeke était perdu, il allait suffoquer; il joua un grand coup.

Rassemblant toutes ses forces, il s'élança avec l'énergie du désespoir et bondit au milieu des flammes, en aspergeant les Indiens d'étincelles et de cendres brûlantes. Les Cheyennes, épouvantés de cette apparition soudaine, prirent Zeke pour quelque génie malfaisant, pour le diable lui-même peut-être, se jetèrent dans la rivière en poussant des cris de terreur, gagnèrent la rive, où ils en-

fourchèrent leurs chevaux et disparurent au galop.

On comprend comment un homme ayant tant de ressources dans l'imagination eut l'audace nécessaire pour commettre la petite surprise au moyen de laquelle il arriva à épouser miss Mag; et comment cet homme, après une vie pareille et si aventureuse dans les plaines et les montagnes de l'Ouest, finit par désirer un peu de repos, et ne se montra pas trop scrupuleux sur le choix de la femme qu'il prenait. Avec les trente mille dollars de miss Mag, les nouveaux mariés passèrent dans le Kansas, où ils achetèrent des terres. Ils sont capables d'y faire souche d'honnêtes gens.

CHAPITRE II.

Le paysage dans l'Amérique du Nord. — Monotonie et grandeur. — Les chroniques du passé. — Les notes sur le présent. — Les femmes à terre et les femmes à bord. — L'année bissextile. — Certains mariages. — La caverne de Monmouth. — Le Maelstroom — Excursion périlleuse. — La cataracte souterraine. — Entre la vie et la mort. — La grotte du bandit. — La salle de noces. — L'éléphant géant. — *Lasciate ogni speranza.* — La justice boiteuse. — Les naufragés d'une caravane. — Le radeau de la *Méduse*. — Générosité des Américains. — Rien pour rien. — Un bal et un concert à bord. — Un ami difficile à conquérir. — Comment on flâne en Amérique. — Rog et ses leçons d'histoire.

I

Le caractère particulier du paysage dans l'Amérique du Nord est d'être d'une extrême monotonie.

Fleuves, lacs, montagnes, plaines, forêts,

tout a un cachet de régularité désespérante, selon la nature du sol. C'est ainsi que, dans les contrées où vous rencontrez des splendeurs et des magnificences qui vous frappent par leur grandeur ou par leur pittoresque, vous finissez par en être lassé.

Les premières heures que vous passez sur l'Ohio, par exemple, pour citer une rivière entre autres, ne laissent pas de répit à votre admiration. Vous êtes ému et charmé par les beautés et la richesse des rives, et par l'immense spectacle qu'offre à vos yeux chacun de ces détours gigantesques du fleuve qui se déroule devant vous comme un lac sans fin. Puis, vous vous apercevez bientôt que ce sont toujours les mêmes rives avec le même paysage, le même détour de la rivière avec le même lac, exactement semblable à celui que vous venez de quitter, la même colline à droite, et encore la même à gauche. C'est toujours le même steamboat que vous rencontrez remontant ou descendant; c'est toujours la même île contre laquelle votre bateau est prêt à donner du nez, pour y sombrer quelquefois.

Changez de latitude; passez de l'Ohio dans le Mississipi: vous en avez pour huit

jours d'un régime de spectacle tout différent, mais perpétuellement le même. A droite, à gauche, c'est un même pays envahi par les eaux limoneuses du fleuve ; il semble que votre bateau remorque à sa traîne le même rideau d'arbres noyés jusqu'aux branches.

Descendez l'Hudson, le Saint-Laurent, traversez tous les lacs les uns après les autres, l'aspect change instantanément entre le point que vous quittez et celui que vous prenez ; mais le pli est donné, et tant que dure la route de terre et d'eau où vous êtes engagé, l'aspect est uniforme. Spectacle magnifique ou spectacle affligeant, vous l'avez le même pendant des journées, pendant des semaines, pendant des mois entiers.

La nature a été, à coup sûr, prodigue envers ce pays ; mais elle l'a fait à l'image des idées qui devaient y dominer un jour : large, gigantesque même, mais d'une ampleur qui étonne beaucoup plus qu'elle ne saisit et ne captive au premier abord.

Quant aux hommes, ils n'y ont, jusqu'à présent, apposé que des empreintes qui attestent la puissance de leurs forces physiques, mais où l'art, l'imagination et le goût ont bien peu de chose à démêler. Les tradi-

tions même du passé jouent un rôle médiocre dans les émotions d'un voyage en Amérique, si on ne sait pas, à l'avance, où trouver ce passé ; car, tout glorieux et pittoresque qu'il soit quelquefois, il n'a laissé aucune trace apparente. Il faut le chercher dans les livres, dans la mémoire de quelques survivants d'anciennes familles ; et on n'a pas toujours la chance de rencontrer un capitaine Enoch Boon, non plus qu'un George Hubbel ; et ils sont extrêmement rares les écrivains américains qui, comme le charmant et spirituel Washington Irving, aiment à vivre dans les chroniques et à les faire revivre par la plume avec autant d'esprit qu'avec la parole (1).

Il faut donc prendre l'Amérique comme elle est, avec ses travers, avec son ingratitude pour le passé, son insouciance du présent, ses préoccupations de l'avenir, et ses mœurs parfois excentriques qui s'adaptent parfaitement encore à leur cadre actuel.

Ces mœurs, dans toutes les conditions et dans tous les milieux de la vie aux États-Unis,

(1) A part, bien entendu, les grands historiens, comme Bancroft, Sparks et autres.

sont ce qui frappe le plus. En politique, dans les relations sociales, partout enfin où vous rencontrez une agglomération de quelques individus, vous êtes certain d'avoir à noter des faits plus ou moins curieux et qui ne ressemblent plus à rien de ce que vous connaissez ou avez déjà observé ailleurs. — C'est là une compensation très-divertissante et très-émouvante à cette monotonie des paysages que je signalais tout à l'heure, et qu'interrompt à peine, dans les voyages, la surprise de quelques curiosités.

Aussi combien de fois ne me suis-je pas condamné, dans ce renouvellement uniforme de la nature autour de moi, à concentrer toute mon attention sur des scènes de drame ou de comédie qui se jouaient à portée de mon observation !

J'avoue, et ce n'est pas peut-être à leur avantage, que les femmes sont le sujet des études les plus curieuses que l'on puisse faire en Amérique ; non pas que la vertu, les sentiments d'honneur et de délicatesse, les dévouements, soient précisément proscrits de ce pays ; mais les femmes y ont une existence tellement en dehors, tellement libre ; elles sont

tellement maîtresses absolues de leur destinée, au risque et péril de leur vertu, que c'est là pour les étrangers le spectacle le plus étonnant que l'on puisse imaginer.

II

J'ai dit, je crois, que l'on retrouvait, à bord des steamboats, la vie américaine tout entière, dans ses moindres détails. Là, comme dans les villes, on rencontre de la part des femmes les mêmes excentricités de manières qui vous font douter, par moment, si vous êtes dans un cercle de femmes honnêtes ou de femmes suspectes; l'empressement mêlé de réserve que les hommes leur témoignent surprend même parfois. Ce respect est une loi générale; cette réserve est un acte de prudence que les étrangers négligent, ce qui leur coûte souvent fort cher.

La grande préoccupation des femmes américaines étant de trouver des maris,

elles se sont fait un art tout spécial des piéges où elles entraînent les inexpérimentés. D'une simple galanterie banale à un engagement solennel, il n'y a que l'épaisseur d'un sourire adroit, d'un mot habilement arraché, d'une pression de main opportune. Et sans vous en douter, vous êtes pris dans des chaînes dont il vous est fort difficile, quand cela est possible même, de vous délier. Heureux quand on en peut être quitte à aussi bon marché qu'un jeune Français qui m'expliqua pourquoi, depuis certaine aventure, il affectait de se montrer d'une réserve voisine de l'impolitesse vis-à-vis des femmes américaines.

Ce jeune Français, Adrien R..., était venu passer l'hiver à New-York, et s'était établi dans un des hôtels fashionables de la ville, où il avait eu occasion de rencontrer une jeune fille charmante, miss Dora, à laquelle il montra des attentions strictement polies, et rien de plus. C'était au mois de janvier 185... Quel ne fut pas son étonnement, lorsqu'un matin il reçut à brûle-pourpoint, de miss Dora, une quasi sommation d'avoir à l'épouser, sinon!.. Adrien R..., tout flatté qu'il fût de cette préférence dont il était

l'objet de la part d'une si charmante jeune fille, s'excusa sur la promptitude d'un pareil engagement, et voulut demander des explications. Miss Dora lui coupa la parole et lui tourna le dos en lui disant d'un ton moitié sérieux, moitié riant :

« Au surplus, vous savez, Monsieur, ce que vous coûtera un refus. »

Adrien savait, en effet, ce que certains refus avaient coûté peu de temps auparavant à propos d'engagements solennellement pris. Il se rappela qu'une jeune fille de Saint-Louis, lasse d'attendre la réalisation des promesses d'un fiancé peu pressé, avait rencontré celui-ci à bord d'un steamboat du Mississipi, l'avait, en plein salon des dames, sommé une dernière fois de tenir sa parole ; sur de nouvelles hésitations de la part du fiancé, la jeune fille avait tiré de sa poche un révolver et lui avait brûlé la cervelle.

Mais Adrien n'en était pas là ; il n'avait pris aucun engagement, il sentait sa conscience libre. Cependant sa situation lui parut assez grave pour qu'il dût aller consulter un avocat de New-York. Pressé de questions sur la nature de ses relations avec miss Dora, il affirma que du premier jour de leur con-

naissance jusqu'au moment de la sommation qui venait de lui être signifiée, il n'avait ni dit un mot ni fait quoi que ce soit qui ait pu passer pour une intention de sa part d'épouser miss Dora. La circonstance la plus grave dans son affaire était un petit voyage en steamboat sur l'Hudson, où il n'y avait pas eu même cinq minutes de tête-à-tête entre eux. L'avocat réfléchit sérieusement pendant un moment, puis s'écria tout à coup :

« Ah! j'y suis: l'année est bissextile!

— Qu'est-ce qu'une année bissextile peut avoir de commun avec une sommation imméritée de mariage ?

— Il y a ceci de commun entre ces deux choses qui ne se ressemblent en rien, j'en conviens, qu'il faut vous exécuter, mon cher Monsieur.

— M'exécuter! s'écria Adrien stupéfait; non pas, Monsieur. Vous êtes avocat, il faut que vous trouviez moyen de plaider: complot, faux témoignage, surprise, tout ce que votre arsenal d'avocat vous fournira.

—Vous perdriez, et le procès vous coûterait plus cher qu'un cadeau, au moyen duquel vous pouvez vous dipenser d'épouser miss Dora. Vous me demandiez ce qu'il y a de

commun entre une année bissextile et un mariage, le voici : les femmes jouissent, en ce pays, de toutes sortes de priviléges et immunités dont il serait difficile aux plus patients chroniqueurs de découvrir l'origine. Eh bien, elles ont, en vertu de je ne sais quelle tradition, le droit, dans les années bissextiles, de dire aux hommes : « Je vous somme de m'épouser, et vous savez ce que vous coûtera un refus. » Il faut donc choisir entre épouser, sans plus de cérémonie, ou faire un cadeau ; c'est tout ce que coûte le refus. Or, entre nous soit dit, je gage que miss Dora préférera le cadeau au mariage.

Adrien se sentit un poids de moins sur la conscience ; il courut chez un bijoutier, acheta un bracelet, et paya ainsi le droit de rester garçon.

Ce qui égale la liberté dont jouissent les femmes aux États-Unis, c'est la facilité extrême avec laquelle se *bâclent*, l'expression n'est que juste, les mariages. Rarement un peu de cette solennité qui, au double point de vue social et religieux, doit entourer cet acte grave, y préside aux États-Unis. On se marie sans consentement des parents et à l'insu de ceux-ci, tout étonnés un jour d'ap-

prendre qu'ils ont un gendre ou une bru. La plupart des mariages seraient niables à rigoureusement considérer l'irrégularité, ou, pour mieux dire, l'absence totale des formalités qui semblent indispensables en Europe à la validité des unions.

Et il faut, je dois le dire à l'honneur du peuple américain, qu'il attache en effet un haut caractère de moralité au mariage en tant que contrat volontairement souscrit, pour que l'on ne détruise pas plus souvent, sans le concours de la loi, tant d'unions accomplies dans des conditions incroyables, comme celle-ci, par exemple, dont j'ai été le témoin sur les bords de l'Ohio.

Notre steamboat venait de toucher à un landing; il était cinq heures du soir, c'était en hiver. Rendez-vous avait été donné en cet endroit à un ministre méthodiste par deux jeunes gens qui se trouvaient au nombre de nos passagers, et qui, mariés déjà au civil devant le juge de paix, devaient, en passant, recevoir la bénédiction religieuse. A l'approche du landing, ils étaient sur le pont du steamboat, en vedette, inquiets, cherchant à l'horizon s'ils ne verraient pas le ministre attendu. Le fleuve roulait d'énor-

mes glaçons; toute la journée avait régné une épouvantable tempête de neige, en sorte que le ministre méthodiste n'avait pu traverser l'Ohio, assez étroit cependant en cet endroit, pour se rendre au landing où devait se faire la cérémonie. Il avait été exact au rendez-vous néanmoins. De l'autre rive, où il était planté sur une colline, il héla le steamboat. Les deux jeunes époux le reconnurent, et le fiancé lui demanda, à travers ses deux mains unies en manière de porte-voix, si de la rive où il était, et en raison des circonstances qui l'empêchaient de traverser, il pourrait encore les marier régulièrement.

« Certainement, répondit le ministre, pourvu que vous me fassiez parvenir le *warrant* du juge, et pourvu que le capitaine consente à rapprocher son bateau du bord où je suis, puisqu'il n'y a pas moyen de mettre d'embarcation à l'eau. »

Le capitaine s'y prêta de la meilleure volonté du monde, gagna le milieu du fleuve, ce qui permit au jeune mari de lancer adroitement et d'un bras vigoureux le *warrant* enveloppé autour d'un lourd morceau de charbon de terre. Le papier arriva heureusement à sa destination. Le ministre en prit connais-

sance; les deux époux s'agenouillèrent sur le pont du steamboat, et, les mains jointes et la tête inclinée, reçurent la bénédiction que le ministre leur envoya de la rive où il se trouvait. La cérémonie terminée, et elle ne fut pas longue, le steamboat reprit sa route.

J'ai appris, depuis, que ces deux jeunes gens s'étaient rencontrés pour la première fois quinze jours auparavant, sur un steamboat du Mississipi; qu'ils étaient l'un de la Géorgie, l'autre de la Nouvelle-Orléans; que la jeune fille avait, sans scrupule aucun, consenti à suivre le jeune homme dans toutes les villes où ses affaires l'appelaient, s'étant bornée à écrire à sa famille qu'elle allait faire une tournée dans l'Ouest; puis ils s'étaient mariés devant un juge de paix d'un petit village, la veille du jour où ils avaient pris passage à bord de notre steamboat, ayant remis la cérémonie religieuse, faute de la présence d'un ministre méthodiste dans le village en question, et ils avaient écrit à celui que nous avons vu si ponctuellement remplir son devoir, de se trouver tel jour, à telle heure, à tel landing, pour remplir le devoir de sa profession.

De pareilles mœurs ne sont pas aussi exceptionnelles qu'on le pourrait penser d'abord. Avec un peu plus ou avec un peu moins de romanesque, elles sont, au fond, assez communes. Et quand on songe qu'à propos d'un procès scandaleux et dramatique qui a eu lieu tout récemment à Washington, un journal de Philadelphie attribuait le désordre dont les femmes américaines donnent, depuis quelque temps, de si regrettables exemples, aux habitudes européennes, on est tenté de demander à cet estimable journal dans quelle partie de l'Europe on prendrait au sérieux des mariages contractés de la manière de celui que je viens de rapporter, et dans quel monde des jeunes filles réputées honnêtes et prétendant à l'être, se permettraient de dire à un homme, sous prétexte d'année bissextile : « Je vous somme de m'épouser ou de me faire un cadeau ! » Et tant d'autres faits que je signalerai, l'occasion venant.

III

J'ai parlé plus haut de quelques curiosités naturelles que l'on rencontre de ci de là dans l'Amérique du Nord. Pendant une de mes courses sur l'Ohio, j'ai visité, comme une des choses les plus intéressantes à voir bien certainement, la célèbre caverne de Monmouth, dans l'État du Kentucky. C'est une immense excavation creusée par la nature ou produite par quelque cataclysme de la terre dans les flancs d'une colline élevée. L'entrée en est imposante et d'un aspect tout à fait émouvant et sinistre.

Cette caverne de Monmouth est à peine connue. Elle renferme à coup sûr des mystères étranges dont quelques-uns ont été explo

rés tout récemment ; la découverte des autres sera l'œuvre du temps. Quelques révolutions intérieures ouvriront peut-être les abîmes insondables qui rendent, quant à présent, les recherches inutiles et les explorations pleines de dangers que l'on n'ose pas braver.

Dans l'immense rotonde de l'entrée s'ouvrent aux regards deux cents avenues sillonnées par plusieurs rivières dont les eaux noires, comme l'on raconte qu'étaient celles du Styx, n'ont ni source ni embouchure, plus un lac assez vaste. C'est tout un monde, mais un monde effrayant, que cette célèbre grotte, où l'on rencontre les phénomènes les plus extraordinaires de la nature, comme par exemple des rats, des poissons et des grenouilles qui n'ont pas traces d'yeux ; la dissection faite de ces sujets par plusieurs savants a constaté l'absence complète des moindres rudiments du système optique.

La plus longue des avenues de la caverne de Monmouth n'a pas été explorée à plus de neuf milles ; là s'ouvre un immense gouffre où, pendant longtemps, personne n'avait osé pénétrer pour avoir le mot du mystère de ces profondeurs inconnues, incommensurables ; les ténèbres y ont une épaisseur que les

plus vives lumières ne traversent pas à la surface.

Ce gouffre est appelé le Maelstrom. Plusieurs tentatives d'exploration y avaient été faites, mais les plus audacieux avaient reculé au moment de l'exécution. On offrit au guide de la caverne, bien connu de tous les voyageurs, un nommé Stephen, homme intrépide, accoutumé aux horreurs de ce séjour, six cents dollars (trois mille francs), s'il voulait entreprendre le voyage du Maelstrom ; Stephen refusa.

Il y a quelques années, un professeur de l'Université de Yale, un de ces hommes dévoués à la science, un de ces braves modestes qui envisagent la mort en face et de sang-froid, pourvu qu'ils dénouent un problème, osa ce que personne n'avait osé faire avant lui. Il prit tous ses arrangements, se fortifia le cœur et l'esprit, et résolut de descendre dans le Maelstrom. A peine avait-il franchi quelques pieds dans ces profondeurs, que le courage lui manqua. Il demanda à grands cris qu'on le ramenât à la surface, et pour rien au monde, dit-il en se retrouvant sur le sol, il n'aurait voulu recommencer l'expérience. En 1859, je crois, un jeune

homme de Louisville, nommé James, déclara que, quels que fussent les dangers qu'il y eût à courir, il explorerait le Maelstrom. Il s'attacha autour du corps une corde enroulée à un tourniquet que deux de ses amis se chargèrent de manœuvrer selon des signaux convenus, et, une lanterne dans la main, il affronta ce gouffre d'où s'élevaient des bruits et des échos sinistres, pareils à ceux du tonnerre, quand on y lançait quelques projectiles.

La première émotion qu'il éprouva fut d'entendre, sinon de voir, l'éboulement de masses énormes de rochers et de terre ; mais aucun de ces éboulements ne se produisit cependant assez près de lui pour qu'il en fût inquiété. Peut-être était-ce au silence et au vide effrayants de ce gouffre que le hardi explorateur attribua l'importance de ces déplacements intérieurs. A une quarantaine de pieds de profondeur, il rencontra une sorte de plate-forme d'où rayonnaient quatre avenues percées dans les parois des rochers. A cent pieds plus bas, il entendit le bruit formidable d'une cataracte qui se précipitait dans l'abîme.

Il continua de descendre parallèlement avec cette cataracte ; un moment sa lumière

vacilla et faillit s'éteindre par le fait du déplacement d'air que produisait cette masse énorme d'eau, dont il sentait l'écume lui jaillir au visage. Enfin, à une distance de près de deux cents pieds, il toucha le fond de ce gouffre. James se trouva alors dans une galerie circulaire de treize pieds de circonférence environ, où s'ouvrait une sorte de couloir qui le conduisit dans une petite chambre dont le sol était formé d'un silex très-noir, mélangé d'une multitude de petits cailloux d'une blancheur de neige. Il n'y découvrit d'ailleurs rien d'extraordinaire. Les eaux de la cataracte tombaient dans la première pièce circulaire, et s'échappaient en tourbillonnant par des fissures étroites percées dans les parois du gouffre. Où vont ces eaux, qu'y a-t-il sous ce sol? C'est ce qui reste encore à l'état de mystère.

Quelque attention qu'il y ait mise, l'explorateur ne put trouver aucune issue pour descendre plus bas, le terrain lui parut d'une solidité parfaite. Là finit positivement le Maelstrom. Quelque soin qu'il prît pour faire parvenir des signaux à ses amis restés en haut, James fut longtemps à pouvoir leur faire comprendre son désir de remonter.

Ceux-ci, cela va sans dire, étaient dans une mortelle inquiétude.

Enfin, le signal fut compris, et James commença son ascension de retour. Arrivé à la hauteur de la première plate-forme qu'il avait rencontrée, il s'y arrêta, afin de l'examiner. Il avait détaché la corde du milieu de son corps pour pouvoir circuler plus à l'aise, et en tenait l'extrémité dans sa main. Malgré les précautions qu'il prenait à marcher, il fit un faux pas, et la corde et la lanterne lui échappèrent toutes deux en même temps. La lanterne, heureusement, ne s'éteignit point; mais la corde, abandonnée à son propre poids, avait repris sa perpendiculaire et flottait au-dessus de l'abîme. La rattraper était une opération fort difficile et fort dangereuse. Les amis de James avaient deviné, au mouvement de la corde, qu'il s'était passé quelque chose dans ce ténébreux abîme; mais quoi, ils ne le savaient pas. Ils attendirent, dans une angoisse impossible à décrire, un signal qui les éclairât sur la situation.

James vit le péril où il était. En s'approchant trop près de l'abîme, en allongeant le bras pour rattraper la corde, le poids de son corps pouvait et devait l'entraîner dans le

gouffre. Il était homme de sang-froid, et il en fallait dans un pareil moment ; il se coucha à plat ventre et rampa jusqu'aux limites extrêmes de la plate-forme ; il s'accrocha alors des deux mains à des anfractuosités de rocher, et avec son pied il ramena la corde à lui.

Ce ne fut qu'après trois tentatives qu'il réussit dans cette manœuvre dont la durée lui parut chaque fois incommensurable. Il attacha solidement la corde à des saillies de rochers, et s'aventura dans l'avenue qui s'ouvrait à sa droite. Il n'y rencontra rien que d'immenses arcades de rocs, un silence de mort, une solitude imposante. A une distance de 150 à 200 yards (autant de mètres), l'avenue était fermée par une muraille infranchissable, produit évident d'un éboulement, attendu que cette muraille épaisse était lézardée et mal tassée, comme si une commotion l'eût ébranlée à sa base. James, revenu sur ses pas, tenta de pénétrer dans les trois autres avenues qui s'ouvraient sur la même plate-forme ; elles n'offraient chacune qu'une profondeur de quelques pas. James donna alors à ses amis le signal de le ramener.

On aurait voulu, pour dramatiser cette

exploration, déjà bien assez périlleuse, imaginer des péripéties émouvantes, que l'on n'eût pas trouvé mieux que l'épisode terrible de cette corde flottant sur l'abîme; mais ce ne fut pas encore là le plus grand danger que courut James. Dans son ascension entre le fond du Maelstrom et la plate-forme où nous l'avons vu tout à l'heure, alors qu'il était suspendu au-dessus du gouffre, le feu avait pris à la corde qui le soutenait, par suite du frottement contre le tourniquet autour duquel elle s'enroulait et se déroulait lentement et sous le poids d'une très-forte pression. Je vous laisse à penser si ce fut pour les amis de James une émotion terrible! Heureusement ils se rendirent promptement maîtres du feu. Enfin James arriva au terme de son ascension, calme et souriant, tandis que ses amis étaient brisés d'émotion; l'un d'eux même s'évanouit après l'avoir pressé dans ses bras.

Les mystères du Maelstrom ont donc été violés, mais je ne m'imagine pas que beaucoup de voyageurs se hasardent à imiter le jeune et hardi explorateur.

Parmi les autres curiosités du même genre, je citerai la *grotte du bandit*, située à quel-

ques mi les plus bas que la caverne de Monmouth, et qui n'a rien de particulièrement remarquable, si ce n'est qu'elle a servi longtemps de repaire à une bande de pirates qui dévastaient les fleuves avoisinants; puis la grotte d'Ostgaragee, dans l'État de New-York, à quelques milles de Shenectady. C'est un magnifique assemblage de stalactites et de stalagmites qui éblouissent sous l'éclat des torches. La première salle dans laquelle on pénètre a une largeur de quarante pieds sur cent soixante de longueur et une vingtaine de hauteur. Le sol en est uni et poli comme un parquet, ce qui lui a valu le nom de *salle de danse*.

La seconde chambre, appelée *salle des noces*, a servi de temple à plus d'un mariage romanesque ; les prêtres s'y rendent sans objection pour exercer leur ministère.

Plus loin se trouve la *chambre de la cascade*, où l'on entend distinctement, sans la voir, le bruit d'une chute d'eau qui tombe à plus de trois cents pieds au-dessous du niveau du terrain.

Plus loin encore on pénètre dans une immense salle dite *salle du congrès*, où l'acoustique est excellente et produit des échos

d'une sonorité merveilleusement harmonieuse. Les murailles de cette pièce ont au moins trente pieds de haut, et il s'en détache des stalactites qui ont la forme, les plis et les ondulations de superbes draperies.

Dans la dernière salle, enfin, dite la *rotonde,* dont les murs en marbre noir poli par les gouttes d'eau qui filtrent de la voûte, ont une élévation de six cents pieds au moins, on admire comme une des œuvres les plus extraordinaires de la nature une stalagmite géante de soixante pieds de haut environ qui a la forme et les proportions d'un éléphant. On assure que ce colosse croît, chaque année, d'un huitième de pouce. S'il n'est pas le produit immédiat d'un cataclysme mystérieux dans l'intérieur de ces voûtes, combien d'années a-t-il mis à croître!

IV

Mon voyage sur l'Ohio devait être marqué, cette fois, par le spectacle de dramatiques événements.

En revenant de la caverne de Monmouth pour aller prendre passage sur le steamboat, nous aperçûmes devant l'enclos d'une ferme le cadavre d'un homme gisant à terre avec une balle logée dans la poitrine. En nous approchant, nous lûmes l'écriteau suivant, fiché au bout d'une perche, et dont l'énergique et sauvage menace avait été suivie d'effet :

« Avis loyal à tout le monde : — Que je « sois misérablement damné si je n'envoie « pas une balle dans le cœur du premier qui « traversera mon champ sans remettre les « barrières à leur place. — Dieu me le par- « donne ! »

Le cadavre du malheureux qui avait éprouvé l'horrible entêtement du fermier dans sa parole engagée, restait là sans doute comme spécimen et comme preuve à l'appui.

Ce propriétaire, d'une férocité peu commune, était connu pour la violence de son caractère. Peu de temps auparavant, se trouvant à Cincinnati, il s'était pris de querelle dans la buvette du *Burnet house* avec un lieutenant marshal, nommé Brand, qui, tout en trinquant, lui avait rappelé une amende qu'il avait à lui faire payer. Le fermier, nommé O'Brenis, répondit à cette observation, faite en termes qui conviennent à des gens en train de fraterniser devant un verre de gin, en tirant de sa poche un révolver dont il appliqua le canon sur la poitrine de Brand, et avant que celui-ci eût eu le temps de faire un mouvement, il recevait trois balles, et expirait sans proférer une parole.

L'acquittement d'O'Brenis, après un pareil crime, paraîtra un fait monstrueux à quiconque ne sait pas quel jeu c'est souvent que la justice aux États-Unis, et combien les bandits de l'espèce et d'une espèce pire encore que celle d'O'Brenis, lui imposent et la condamnent même parfois au silence.

La vue du cadavre de ce malheureux, qui avait sanctionné l'écriteau placé par le fermier O'Brenis au-dessus des barrières de sa propriété, comme l'inflexible inscription du Dante à l'entrée de l'enfer, ne parut produire qu'une médiocre impression sur mes compagnons de voyage. L'opinion de l'un d'eux fut même que ce pauvre diable n'avait subi qu'une peine méritée.

« Chacun est maître chez soi, disait-il, et libre de défendre sa propriété comme il l'entend. Il fallait que ce maladroit lût l'inscription et s'y conformât. On n'en finirait plus de prendre des précautions ! »

Cette doctrine un peu sévère de mon compagnon de route s'explique par l'habitude où l'on est, en Amérique, de prévenir le public, au moyen d'écriteaux, de tous les dangers qu'il peut avoir à courir. La conscience de l'autorité et celle des particuliers sont à l'abri du moment que l'avis est donné ; c'est à chacun de prendre garde, car dans ce pays-là la devise est un peu : « Chacun pour soi. »

Nous nous embarquâmes sur un steamboat et nous allions quitter l'Ohio, lorsque, à deux landings avant Cairo, nous recueillîmes à

bord une pauvre jeune femme dans un état pitoyable.

Elle était accompagnée par deux hommes d'un extérieur robuste, quoique leur visage pâle et amaigri portât les traces de récentes souffrances, qui n'approchaient pas cependant de celles qu'avait dû subir et qu'éprouvait encore leur malheureuse compagne.

Ces deux hommes étaient deux conducteurs de caravanes ou de trains d'émigrants à travers les plaines et les déserts de l'Ouest. Ils étaient devenus, par hasard, les protecteurs passagers de cette pauvre femme, ne l'ayant connue que par ses malheurs, dont le récit constitue un de ces drames terribles et souvent inconnus qui forment le fond de la vie dans ces explorations de l'Ouest.

L'hiver de 1857-1858 a été d'une rigueur excessive dans cette contrée, et il est arrivé maintes fois que des ouragans de neige ont arrêté les trains de chemins de fer. Un grand nombre de voyageurs ont été soumis à des épreuves terribles; on en cite plusieurs qui ont succombé au froid et aux privations les plus dures.

C'est pendant ce même hiver, et sur la fin du mois de janvier 1858, que deux familles

allemandes, composées de dix personnes, émigrant de l'Indiana dans l'Illinois, partirent d'Oxford, petit village du premier de ces États, malgré le conseil des autres habitants. Leur convoi se composait de deux charrettes attelées chacune d'une paire de bœufs, et chargées de provisions de toutes sortes; deux petites arches de Noé.

Les chefs des deux familles s'étaient vantés de braver dangers et obstacles, et d'arriver avant la caravane, qui avait prudemment retardé son départ. Leur destination était un petit village situé dans l'immense et féconde plaine qui s'étend entre Galena et Chicago.

Les premières étapes de ce rude voyage s'accomplirent aussi heureusement, plus heureusement peut-être, qu'il était possible de l'espérer; mais parvenus dans le voisinage de la rivière Wabash, les malheureux émigrants furent surpris par un de ces ouragans de neige plus terribles que les plus terribles tempêtes ordinaires, et où tous les éléments semblent déchaînés. Le résultat immédiat de ces ouragans est de couvrir la terre d'une masse de neige telle, qu'il n'est plus possible à aucun être humain d'y retrouver la trace d'aucun sentier. Les pauvres émigrants se

perdirent dans les immenses prairies qui les environnaient : ils firent halte. Mais la position ne tarda pas à devenir des plus critiques. Les provisions s'épuisaient; le froid était terrible. Les charrettes servirent d'abord d'abri aux deux familles, et les meubles furent brûlés les uns après les autres; quand il n'y eut plus de meubles à livrer aux flammes, il fallut sacrifier l'une des deux charrettes, puis la seconde eut son tour.

Ces dix personnes, parmi lesquelles se trouvaient six enfants, dont un au sein, n'avaient plus d'abri; les provisions touchaient à leur fin. Les quatre bœufs avaient succombé au froid, à la faim, à la soif. L'une des mères eut l'idée d'ouvrir le ventre de ces bêtes, de le vider, et dans ces tombes de chair elle abrita les enfants : ceux-ci moururent l'un après l'autre. L'une des mères expira en tenant son nourrisson à son sein tari. Les deux hommes, éperdus de douleur et d'angoisse, partirent, cherchant d'imaginaires secours dans ces déserts sans issue : ils ne revinrent plus.

Le seul survivant sur ce radeau effrayant était la malheureuse femme que nous avions vue arriver à bord du steamboat. Après deux

ou trois jours d'attente, — savait-elle bien seulement le temps qu'elle avait attendu et espéré le retour de ses deux compagnons! — ayant eu pour toute nourriture la chair crue des bœufs, et pour toute boisson la neige, que son souffle ne pouvait même plus faire fondre dans sa bouche, elle partit à son tour, folle, se traînant plutôt qu'elle ne marchait sur cette vaste mer de glace et de neige.

Près de trois semaines s'étaient écoulées depuis le départ de la petite troupe d'Oxford, lorsqu'un matin arriva le train d'émigrants que les deux familles avaient songé à devancer. On releva la malheureuse femme étendue mourante sur le sol, et, à deux ou trois milles plus loin, on retrouva les débris de ce naufrage en pleine prairie. Déjà les oiseaux de proie et les chiens sauvages avaient commencé leur œuvre de dissection : cadavres de bœufs et cadavres humains n'étaient plus que des squelettes! Quant aux corps des deux hommes, on ne les put découvrir. La malheureuse femme ayant demandé à être reconduite à Saint-Louis, où vivait sa famille, deux des conducteurs du train s'étaient chargés de l'amener à bord du steamboat, où elle fut confiée à la garde du capitaine, qui re-

fusa généreusement d'accepter le prix du passage.

C'est une éclatante justice que je dois rendre, en passant, aux Américains. On peut leur reprocher avec raison d'aimer l'argent par-dessus tout; mais aussi les sentiments de générosité et de charité sont inépuisables dans leur cœur.

Que de drames pareils à celui que je viens de raconter s'accomplissent en Amérique, au milieu des déserts de ces immenses plaines!

V

Le soir, il y eut à bord du steamboat, au profit de l'héroïne de ce drame récent, un concert suivi d'un bal, qui produisirent une somme de deux cents dollars. Les rafraîchissements, étant payés à part et achetés à la buvette, rapportèrent presque autant à son propriétaire.

Les musiciens chargés d'exécuter le concert méritent que je m'arrête un instant sur leur compte; d'autant plus qu'ils m'avaient fourni la veille l'occasion de constater un trait de mœurs assez caractéristique.

Le pont d'un steamboat est un va-et-vient perpétuel, une lanterne magique, un théâtre de comédies et quelquefois de drames dont les acteurs changent presque à chaque station. J'avais donc vu monter à bord trois

individus ayant toutes les apparences de gentlemen : beaux habits, fin linge, épingles et boutons de diamants à profusion. Ils étaient suivis de deux chevaux et d'une voiture, qu'on embarqua également.

L'un de ces trois gentlemen portait dans ses bras un petit être difforme, barbu, moustaches en croc, et vêtu avec une recherche presque ridicule. On le déposa dans une des chambres, et il ne reparut plus de la journée, ni dans la cabine, ni sur le pont. Seulement, de temps en temps, on entendait dans la chambre où il était enfermé les modulations *pianissimo* d'un violon, d'une guitare, d'un accordéon, accompagnant une voix dont il était difficile de définir les qualités ou les défauts.

Le soir, les trois gentlemen apparurent dans la cabine ; l'un d'eux portait le petit être difforme, qu'il déposa sur une table ; puis à eux quatre ils entamèrent le plus effroyable charivari auquel on ait jamais donné, en Amérique, le nom de concert. C'était le petit être difforme qui jouait du violon. Estropié dès son enfance, à la suite de convulsions, il était complétement impotent d'un côté ; il ne pouvait ni marcher ni mouvoir ses membres.

Voici comment il s'y prenait pour jouer du violon : il plaçait dans le jarret replié de sa jambe gauche l'archet, et de sa main gauche, dont les doigts travaillaient les cordes, il promenait le violon sur cet archet. Cela était fort adroitement exécuté.

Une fois que ce concert, auquel les braves passagers du steamboat firent grande fête, fut terminé, quel ne fut pas mon étonnement de voir l'un des trois gentlemen, une assiette à la main, faire une quête dans la cabine ! J'appris alors que ces quatre individus, riches et occupant des places honorables à Saint-Louis, avaient, la veille, perdu tout ce qu'ils avaient d'argent, entre les mains d'un de ces *gamblers* dont j'ai parlé, et se trouvaient sans moyen pour rentrer à Saint-Louis. Ils avaient tout simplement donné ce concert à leur profit, très sérieusement, et en vertu du principe américain « qu'on doit faire de l'argent par tous les moyens possibles, quand on le peut ». Ils n'avaient eu ni honte, ni même de répugnance à ce métier de saltimbanques de foires, pour se tirer honorablement d'un embarras passager.

Je me rappelai alors tout ce qu'il y a d'énergique et de pratiquement vrai, en Amé-

rique, dans le précepte qui est une des bases de la morale américaine. Quand un père lance son fils dans le monde, il lui leste la poche de plus ou moins de dollars, et lui glisse à l'oreille ces mots, qui manquent rarement de pénétrer jusqu'au cœur de l'enfant : « Va, « mon fils, et gagne de l'argent; honnête- « ment si tu peux; mais gagne de l'argent. » Les quatre gentlemen virtuoses avaient suivi le précepte à la lettre.

Ces sortes d'exhibitions sont très-fréquentes à bord des steamboats.

VI

J'avais fait connaissance par hasard et je m'étais lié, par la suite, d'une étroite amitié avec un jeune Américain qui était bien le compagnon de route le plus précieux qui se puisse imaginer.

J'ai raconté ailleurs dans tous leurs détails (1), et comme un trait fort caractéristique des mœurs yankees, les difficultés qui avaient entouré notre liaison et avaient failli la rendre irréalisable, ce qui eût été grand dommage pour moi.

Steven, ainsi il s'appelait, avait voyagé dans tous les coins de l'Union. Il en connais-

(1) Voir l'ouvrage que j'ai publié sous le titre de : *Les Femmes du Nouveau-Monde.*

sait tous les hommes marquants, toutes les populations, toutes les villes. Il avait parcouru le Farwest, visité les wigwams des Indiens, entrepris leurs grandes chasses aux buffles; en un mot, il savait par cœur les sauvages et les hommes civilisés.

C'était un véritable bonheur pour moi, pendant nos longues journées et nos longues nuits de station à bord des steamboats, ou dans ces hôtelleries roulantes qu'on appelle des wagons de chemins de fer, quand Steven voulait bien raconter certains épisodes de sa vie errante.

Un jour, je *flânais* de compagnie avec lui sur un steamboat en route pour Philadelphie, lorsque.....

Mais, pardon, il importe que je vous explique tout d'abord ce que l'on entend exactement aux États-Unis par *flâner*, car l'expression pourrait vous paraître étrange à bord d'un bateau à vapeur.

La flânerie, dans ce pays, ne consiste pas toujours à se promener le nez en l'air et les mains dans les poches, mais au contraire à se tenir immobile, les deux jambes collées le long de la muraille, d'un meuble ou d'une cloison, et à les allonger aussi haut que

possible, de manière à prendre une position verticale dans le sens opposé à celle que la nature nous a donnée, c'est-à-dire les pieds en l'air, la tête en bas, et reposant sur un siége.

Ce n'est ni joli ni décent, j'en conviens; reste à savoir si cela est commode. Peut-être, à la longue, finit-on par s'y habituer et par trouver de l'agrément à cette posture; mais je dois déclarer que les nombreux essais que j'ai tentés ne m'ont point convaincu. Au bout de cinq minutes, j'avais la nuque rompue, et le sang me sortait par les yeux.

Il y a des Américains qui passent ainsi des après-midi entières, le cigare ou la chique à la bouche. En traversant certaines rues sur lesquelles ouvrent les grands établissements publics, tels que *bar-rooms*, hôtels, etc., on aperçoit à toutes les croisées des *flâneurs* dans la posture que j'ai dite. La circulation des femmes n'y fait rien, et cela est même assez extraordinaire dans un pays où l'on professe tant de respect extérieur pour la femme.

Donc Steven et moi nous venions de nous mettre en état de *flânerie*, et mon compagnon s'apprêtait à me faire le récit d'une de ses

tournées chez les Indiens, lorsque le *stewart* (maître d'hôtel) du bateau vint nous demander s'il nous serait agréable d'*assister à la représentation.*

« A la représentation de quoi? demandai-je en profitant avec empressement de l'étrangeté de cette proposition pour me redresser sur mes jambes.

— C'est ce que nous allons savoir, répondit Steven en quittant sa position avec une nonchalance qui attestait tout le regret qu'il en éprouvait.

— C'est dans la salle d'en bas, » murmura le *stewart* en se dirigeant vers un autre groupe de *flâneurs.*

Sur l'indication du *stewart*, nous descendîmes dans la salle basse du steamboat, et nous y trouvâmes en effet une façon de théâtre dressé sur une estrade; la scène était masquée par un rideau. Tous les passagers s'étaient rendus peu à peu à l'invitation qui leur avait été adressée comme à nous.

La salle fut bientôt pleine, et trop petite même pour contenir les cinq ou six cents curieux qui s'y pressaient.

L'éternel fifre, l'éternel tambour et l'éternelle harpe, qui composent assez généra-

lement les orchestres d'improvisation aux États-Unis, étaient à leur poste. Après que ces trois instruments eurent apaisé les hurlements qu'ils poussèrent pendant bien dix minutes, en guise d'ouverture, la toile se leva sur un simple paravent dont une des lames s'ouvrit, et je vis apparaître sur la scène un chien de l'espèce communément appelée *griffon.*

Derrière le chien entra un homme sec, maigre, osseux.

Le chien alla s'asseoir à l'extrémité de l'estrade, à la place où se fût placé le souffleur, s'il y en avait eu un. De quelle façon s'assit le chien, vous le devinez sans que je vous le dise.

Les spectateurs, je dois l'avouer, battirent des mains avec frénésie. Était-ce le chien, était-ce l'homme qu'ils applaudissaient? — Ni l'un ni l'autre. — Ils applaudissaient le spectacle lui-même; car il faut que vous sachiez que les Américains sont fanatiques de toute exhibition, depuis celle des danseuses jusqu'à celle des animaux plus ou moins savants; les danseuses n'ont sur leurs concurrents qu'un seul avantage : c'est que des hommes politiques s'attèlent à leurs voitures,

et qu'on leur donne la mission d'inspecter les écoles de jeunes filles.

Quoi qu'il en soit, si je ne partageais pas l'enthousiasme anticipé de mes cospectateurs pour le jeune acteur à quatre pattes que j'avais devant les yeux, j'avoue que je me rattrapai pendant la représentation.

Vous avez vu le célèbre Munito jouant à l'écarté et aux dominos? Eût-il pu faire même une partie de billard, qu'il vous eût paru moins étonnant que le spirituel et intelligent animal dont je vais vous narrer quelques-uns des hauts faits.

Au surplus, s'il revient des éloges à Rog (c'était le nom du chien), son maître mérite au moins une part de bien sincère admiration. Il n'est pas de professeur en Sorbonne qui ait fait, dans sa carrière, un élève aussi distingué que celui-là; et les lauréats du concours ne sont que des ânes couronnés en comparaison de Rog. Pas un d'entre eux ne serait capable de répondre sur l'histoire de son pays avec autant d'assurance que Rog le fit : car c'était un véritable cours d'histoire auquel nous allions assister.

L'instituteur de Rog s'était arrêté au milieu de l'estrade, dans une attitude médita-

tive, et le chien s'était assis, comme je vous l'ai dit, à l'extrémité, l'œil fixé sur son maître, tournant par conséquent le dos au public.

A ces simples paroles, dites en un anglais assez suspect :

« Rog, saluez ces messieurs et ces dames! » le chien fit volte-face, et adressa à l'assemblée deux ou trois mouvements de tête bien indiqués; puis il reprit son ancienne posture, attendant les ordres qu'on allait lui donner.

« Rog, qu'est devenu notre illustre Washington? » demanda le maître.

A cette question, Rog se laissa choir sur le plancher, et fit admirablement bien le mort.

Je remarquai que Steven examinait le chien avec tout l'enthousiasme de lorgnette qu'il eût mis à analyser les traits d'une jolie actrice, et par moment il marmottait ;

« C'est singulier! — C'est singulier! »

A l'époque dont je vous parle, on était, aux États-Unis, en pleine guerre avec le Mexique; et l'un des généraux de cette expédition, Taylor, qui depuis fut président de l'Union, était en grande vénération. Aussi Rog ne pouvait-il pas manquer de fonder les

plus brillantes espérances de succès sur la popularité dont jouissait ce nom.—Le mettre en avant, c'était soulever des enthousiasmes.

« Rog, représentez-nous le général Taylor, » dit l'instituteur.

Le chien dressa fièrement la tête, fit mine de passer en revue une armée, puis s'élança en aboyant, tourna autour de l'estrade, emportant dans sa gueule un morceau d'uniforme mexicain, et s'arrêta pour le déchirer à belles dents, au milieu de trépignements et d'applaudissements qui couvraient le grondement de la machine du bateau.

« Rog, c'est fort bien! — reprit le Vanburg. — Maintenant, apprenez-nous ce que fait Santa-Anna pendant que le vieux Taylor le poursuit ainsi. »

Rog se prit aussitôt à fuir honteusement, la queue entre les jambes; et, pour être plus exact dans la personnification de l'homme qu'il représentait, il fuyait en boitant (le général Santa-Anna a une jambe de bois). — Alors les rires et les bravos d'éclater aux sons de l'orchestre du fifre, du tambour et de la harpe.

Steven n'avait cessé, pendant la représen-

tation, qui se prolongea outre mesure, de se montrer fort agité. Quand je le questionnai sur la nature des relations qui pouvaient exister entre lui et le chien savant :

« Savant ! s'écria-t-il ; — ça, un chien savant ! — Dites plutôt miraculeux, étrange ! Car ce Rog, qui vient de vous réciter si couramment quelques pages de l'histoire des États-Unis, en sait tout aussi long sur l'histoire d'Italie : je l'ai vu travailler à Venise ; sur l'histoire d'Espagne : je l'ai recontré à Madrid ; sur l'histoire d'Allemagne : je l'ai retrouvé à Berlin.

— En tout cas, dis-je à Steven, je préfère les exercices de ce chien au ballet que l'on nous prépare pour seconde pièce.

— Je le crois bien ! il n'y a pas au monde deux jambes de danseuses qui aient autant d'esprit que les quatre pattes de cet animal. »

Et en effet, après Rog venait un ballet américain, c'est-à-dire quelque chose qui est à la danse ce que l'orchestre de fifre, de tambour et de harpe est à la musique.

Après l'exhibition de Rog, et dans l'appréhension du ballet, nous remontâmes dans le grand salon du steamboat, où Steven s'em-

pressa de reprendre sa posture de *flâneur*, et moi je gardai, pour être plus sûr de le bien écouter pendant le récit qu'il allait me faire, la position horizontale, avec laquelle nous sommes plus familiarisés en France.

CHAPITRE III.

Sur les toits. — Les génies des fleuves. — Repaires d'Indiens. — L'Américain sous tous ses aspects. — Manœuvres d'accostages. — Villages et chemins de coulisse. — La boîte aux lettres. — La pêche aux journaux. — A la même chaîne. — L'esclavage. — Le père Tommy et la police américaine. — Un piano à l'enchère. — *Yankee Doodle* et *Hail Columbia*. — — Ce qu'on paye un joueur d'orgue. — Les enterrements en musique. — Les tombes de famille et les tombes de société. — Les morts noyés. — L'hospitalité des tombes. — Les cimetières en actions. — Les toilettes aux enterrements. — L'habit noir du Yankee. — Cuisinier ou sénateur? — Aristocratie américaine. — M. Astor.

I

Beaucoup de ces spectacles à bord des steamboats m'en rendaient quelquefois le séjour insupportable. Mais il m'était plus souvent impossible que difficile de m'y soustraire. Ces spectacles avaient beau ne me

représenter, en réalité, que la vie telle que je la retrouvais à terre, dans les salons, dans les rues, sur les places publiques, dans les *bar-rooms*, dans les théâtres, j'avais le désavantage de n'y pas pouvoir échapper toujours à mon gré. Ma ressource était de me retirer sur le toit supérieur du steamboat, où j'étais rarement suivi, et, là, de contempler à mon aise les rives du fleuve que je descendais ou remontais.

C'était le soir surtout que cette retraite avait un grand charme pour moi. Ces bateaux que l'on rencontre pendant le jour, et qui paraissent toujours les mêmes, ont, pendant la nuit, quelque chose de fantastique qui frappe à la fois les yeux et l'imagination. Cette grosse lumière rouge ou blanche que l'on voit venir de loin et qui semble vous regarder comme l'œil de quelque monstre; ce bâtiment, dont on ne définit pas d'abord les proportions, au-dessus duquel se déploie, comme un double panache noir rejeté en arrière, la double colonne de fumée qui s'échappe de ses cheminées; le grondement puissant de la machine, qui semble un souffle de géant; le bruit formidable du sifflet de signal, qui se perpétue, pour ainsi dire, dans

les interminables échos des rives et des forêts; puis les formes du bateau se dessinant peu à peu; puis cette masse énorme et blanche passant rapidement devant vous avec ses centaines de croisées illuminées; et enfin, à l'arrière, cette roue que l'on ne voit pas et qui, dans son mouvement de rotation, soulève et laisse retomber de plus de trente pieds de haut une cascade d'écume en manière de queue d'oiseau. On se laisse, alors, aisément aller à croire que ces bateaux représentent les génies de ces fleuves immenses, et leur rencontre produit toujours une impression grandiose et saisissante.

L'accostage de nuit aux landings n'a pas un caractère moins étrange. Le quai du débarcadère et l'avant du pont du bateau sont éclairés par une douzaine de torches dont l'éclat, en se concentrant dans un rayon limité, rend plus épaisses encore les ténèbres environnantes. De terre à bord, c'est un va-et-vient furieux des hommes de l'équipage chargeant et déchargeant les marchandises, tous en chemises rouges, silencieux, actifs, faisant de distance en distance des haltes pour boire à même un énorme broc qu'ils vident en se le passant l'un à l'autre.

Ces torches d'un côté, les ténèbres de l'autre, le costume des hommes de l'équipage, le silence profond qui préside à cette opération d'embarquement, la rapidité fiévreuse avec laquelle elle s'exécute, les dispositions du paysage, l'aridité des rives, leur escarpement qui ne permet quelquefois de descendre d'en haut les colis et les tonnes de marchandises qu'au moyen de coulisses en fer, tous ces détails donnent à ces scènes nocturnes un caractère pittoresque. Il semblerait qu'on assiste à quelque expédition de pirates sur des côtes désertes. J'ai souvent regretté, alors, de ne savoir pas manier le crayon ou le pinceau ; je crois que j'eusse tiré de ces scènes quelque tableau saisissant et d'une originalité réelle.

La disposition des rives de la plupart des grands fleuves se prête à ces fantasmagories. Sauf le Mississipi dans la partie basse de son cours, presque tous ont des rives très-élevées, défendues par des murailles de granit ou de substances ferrugineuses dont les crêtes sont couronnées d'arbres magnifiques.

Aux places où ces rives sont un peu plus basses, on aperçoit de belles forêts noires et

fourrées qui sentent l'Indien à dix lieues. Ce sont des repaires qu'ils devaient évidemment rechercher. Le silence le plus complet règne sur les eaux et dans ces bois, et n'est troublé que par le bruit des machines, qui, à force de monotonie, finit par se perdre aussi dans ce solennel silence. L'ombre des arbres couvre la moitié de la largeur de ces fleuves, dont les eaux, unies comme une glace, se plissent à peine à quelques brasses en avant, sous l'effort robuste et progressif du bateau, pour se soulever ensuite en tourbillons de lames, quand les grands bras des roues les tourmentent dans leur paisible profondeur. Si ce n'est à l'approche des villages, on n'aperçoit âme qui vive sur ces bords que le regard atteint à peine quelquefois.

On a toujours représenté le peuple américain comme un peuple essentiellement calculateur, incapable d'apprécier les splendeurs de la nature. S'il admire son riche pays, c'est, dit-on, par orgueil ; s'il vante la majesté de ses fleuves, c'est parce qu'il sait le parti qu'il peut en tirer pour son intérêt matériel.

Ce jugement est à la fois faux et vrai.

II.

Il y a deux situations dans lesquelles il faut étudier l'Américain. Il apprécie avant tout, en effet (je l'ai déjà dit), ce qui est utile et profitable. Il est essentiellement actif, travailleur, commerçant; désirant toujours beaucoup d'argent, et se préoccupant des moyens d'en gagner. Tel est l'Américain dans sa vie ordinaire, dans son magasin, dans son *office*, au milieu de ses affaires.

Mais dès qu'il se trouve oisif malgré lui, condamné, par exemple, à passer soixante heures sur un steamboat, l'Américain change tout à coup d'existence; il fait, comme on dit vulgairement, peau neuve. Les instincts intellectuels s'éveillent en lui; il sait alors rêver, aussi bien que qui que ce soit, devant

un beau spectacle de la nature, et l'apprécier dans toute sa valeur. Ainsi, j'en ai vu beaucoup nonchalamment assis sur l'avant du bateau, le cigare à la bouche ou la chique sous la dent, silencieux et absorbés comme des poëtes, dans la contemplation de ces belles pages de la création, que tous ils avaient déjà feuilletées vingt fois. Eh bien ! il n'était pas un de ces hommes, en apparence si froids, qui, de moment en moment, ne s'écriât avec enthousiasme :

« *Oh! very fine indeed!* » (Magnifique en vérité !)

Généralement, et afin d'éviter les attaques des eaux au moment de leur grande crue, les villages, hameaux, bourgs, et les maisons bordant le fleuve, sont bâtis sur les points les plus élevés ; en sorte que lorsque le steamboat s'arrête pour déposer des marchandises ou en prendre, il se passe là un spectacle assez curieux.

Le bateau, avec une habileté et une précision de manœuvre qui m'ont toujours étonné dans toutes mes traversées, accoste la terre de flanc et s'amarre à quelque arbre, quand il y en a, ou se maintient stationnaire au moyen d'un mouvement modéré de ses roues. Alors,

du haut de la rive, quelquefois de cinquante ou soixante pieds, descendent des chaînes à crampon auxquels on attache les ballots, les barriques, toute la cargaison qu'on a à laisser ou à prendre dans l'endroit. Cette opération se fait au moyen d'appareils mécaniques. Les passagers arrivent à ces sommets escarpés par des escaliers en planches construits sur le flanc de la rive ou taillés dans le roc de ces gigantesques murailles.

Pour parvenir à établir ces informes chemins, il a fallu encore des travaux inouïs. Lorsque les villages sont situés à des hauteurs raisonnables, et proches de quelque plan incliné, on y établit des voies à coulisses sur lesquelles, au moyen de crics, on fait monter ou descendre un chariot chargé des approvisionnements destinés au steamboat ou que celui-ci décharge.

Il advient souvent que les personnes qui devaient recevoir les objets à leur adresse ne se trouvent pas présentes au moment de l'accostage du bateau, lequel s'annonce toujours, à cinq minutes de distance, par deux ou trois volées de cloche et par un ronflement de vapeur. On n'attend pas les absents, on dépose tout simplement à terre les paquets, volumi-

neux ou non, et même des factures, des lettres quelquefois.

Comme je m'étonnais de cette façon d'agir, on m'affirma que jamais aucun détournement d'objets n'avait eu lieu. Les choses se passent ainsi d'ailleurs le long de tous les fleuves et du parcours de tous les chemins de fer.

Ces détails de la vie de bord proprement dite sur les steamboats ont tous un côté assez intéressant. La façon dont se font les approvisionnements de combustibles, par exemple, ne laisse pas que d'être assez curieuse.

De grands radeaux chargés de bois empilé en hautes montagnes attendent les steamboats au passage; on leur jette des amarres, ils s'attachent flanc à flanc avec le bateau, et, sans que celui-ci ralentisse sa marche, il embarque sa provision de combustible. L'opération terminée, on lâche les amarres, et le radeau est abandonné au courant du fleuve, emportant, en manière de *pourboire*, deux ou trois numéros de journaux achetés au *landing* voisin. Il est curieux de voir avec quelle insistance ces bateliers des rivières mendient des journaux aux officiers du bord, aux pas-

sagers, et l'entêtement qu'ils mettent à obtenir quelques feuilles. Aussi ne laisse-t-on jamais se perdre un journal à bord ; les domestiques les ramassent avec un soin tout particulier. C'est une façon de se montrer généreux et prévenant à l'occasion.

Quand les steamboats passent le long de quelqu'une de ces rives où l'on ne fait jamais station, et qui se trouvent séparées des villes ou villages par des espaces que les habitants, véritables exilés de la civilisation, ne franchissent jamais, on voit se détacher de terre de petits canots creusés dans des troncs d'arbres, espèce de coquilles de noix si légères qu'elles ne semblent pas tenir sur l'eau; elles évitent, pour ne pas être submergées, de se risquer dans le remous produit par les roues du steamboat. Ces embarcations se tiennent à distance, et les hommes qui les montent demandent à grands cris des journaux, qu'on leur jette comme un morceau de pain à un pauvre. Ces journaux tombent naturellement dans le fleuve; les manœuvres que font ces embarcations, les périls auxquels elles s'exposent, on peut le dire, pour harponner ces feuilles de papier flottantes, font frémir parfois. La pêche faite, ces hom-

mes demi-sauvages s'en retournent dans leur hutte.

C'est en parcourant par désœuvrement un numéro du *Times* anglais, qui avait au moins trois mois de date, — et trouvé dans un log-cabin de bûcheron, que j'appris un jour le mariage d'un de mes amis de Paris. Vous voyez que cela peut servir quelquefois de faire la pêche aux journaux!

III

Mais la pluie, le soleil, le froid, les heures périodiques des repas, vous ramènent dans l'intérieur du steamboat, et vous retombez dans la succession des événements ordinaires de la vie américaine. On s'en réjouit quelquefois, mais on le regrette souvent aussi.

Un jour, par exemple, au moment où notre steamboat démarrait des flancs d'un de ces bateaux à poste fixe qui, le long des fleuves, servent à la fois de quais d'abordage, de magasins de dépôts pour les marchandises, de bureaux pour la poste, et d'hôtels garnis pour les voyageurs qui attendent le passage du steamboat, nous vîmes arriver à bord, accompagnés de quatre hommes armés

de rifles et de révolvers, deux individus enchaînés l'un à l'autre. Outre ce qu'un tel spectacle avait naturellement d'affligeant, il offrait ce côté extraordinaire, et qui excita une extrême curiosité à bord, que de ces deux prisonniers ainsi accouplés, l'un était un blanc, l'autre un nègre.

Nous eûmes bientôt le mot de ce mystère.

Le blanc était un abolitioniste du Nord, qui était venu faire sa propagande dans l'État du Mississipi, et comme trophée de sa victoire, il avait amené avec lui un nègre esclave qu'il avait décidé à fuir la maison de son maître. Celui-ci, que des renseignements exacts avaient mis sur la voie du délit et sur la route suivie par les deux fugitifs, était parti, armé comme nous l'avons vu, escorté de son fils et de deux de ses voisins, à la recherche et à la chasse du nègre *marron* et du suborneur. Il les avait rencontrés dans un bois du Missouri, et après un échange de quelques coups de fusil avec un groupe de missionnaires abolitionistes qui s'étaient donné rendez-vous en ce lieu, il avait repris son esclave et fait prisonnier celui qu'il était en droit d'appeler un voleur ; puis, les ayant enchaînés l'un à l'autre, moins au point de

vue du contraste que dans un but de sécurité, il disait en les montrant :

« Le blanc a voulu conduire le nègre dans le Nord, le nègre ramène le blanc dans le Sud. »

Le sort de l'un, on le savait à l'avance : une cinquantaine de coups de fouet et la mise aux fers ; tel était le double châtiment qui l'attendait.

Quant à l'autre, il est plus que probable qu'un jury de propriétaires d'esclaves aura fait prompte justice de son audacieuse tentative. En cherchant bien dans un coin des bois du Mississipi, quelques jours après, on aura trouvé son cadavre aux branches d'un arbre. Aucun des deux ne se faisait probablement illusion sur le dénoûment de cette aventure ; ils y semblaient parfaitement résignés : le nègre avec l'habitude de la soumission, le blanc avec l'enthousiasme d'un martyr qui savait à quoi l'exposait sa foi en une idée.

Cette propagande abolitioniste du Nord contre le Sud prend, chaque jour, des proportions plus considérables. Cela est arrivé, aujourd'hui, à un état d'hostilité avouée où le fusil, la loi de Lynch et la potence jouent

un grand rôle. Sans m'appesantir plus qu'il ne convient ici sur une pareille question, sans songer à prendre un parti ni pour ni contre l'esclavage, je crois que les procédés dont se servent les propagandistes du Nord ont le double tort de violer, d'abord, des lois garantissant une propriété, et de mettre ceux qui ont intérêt à défendre cette propriété dans le cas de faire acte de légitime défense et acte de sommaire justice, en l'absence d'une justice officielle et d'une police impuissante et inhabile à les défendre.

Puisque je viens de parler de police, il est bon que je raconte un fait qui s'est passé pendant mon séjour à la Nouvelle-Orléans, et qui donnera une idée de la façon dont la police est faite et comprise aux États-Unis.

Il y avait eu à New-York un voleur de première force qui s'était donné d'abord le nom de comte Tobin, puis qui avait changé ce nom contre celui de père Tommy, puis qui, en dernier lieu, s'était baptisé le capitaine French. Traqué de trop près à New-York, après une pratique de plusieurs années, sans avoir pu jamais être arrêté, on ne savait trop s'expliquer pourquoi, ou plutôt on se l'expliquait aisément, notre homme quitta New-

York pour un temps, et se rendit à la Nouvelle-Orléans, où il avait été bien recommandé.

Le père Tommy avait repris dans le Sud l'exercice de son petit métier avec grand profit. Soit habileté dans la manière dont il menait ses affaires, soit pour toute autre cause, il n'était pas plus inquiété qu'un négociant patenté. Un jour, cependant, durant que le père Tommy se promenait paisiblement sur le pont d'un steamboat en partance pour Louisville, deux agents de la police arpentaient la levée (ou le quai), l'œil attaché sur le bateau, qui démarra de son varf et prit le large du fleuve.

Le père Tommy avait débarqué naturellement au moment où le bateau était parti. Se rencontrant face à face avec les agents de police, dont la présence sur la levée ne lui avait pas échappé, il les accosta bravement comme des amis avec qui l'on est en grande intimité.

« Voilà une belle journée, n'est-ce pas? dit-il en leur tendant la main.

— Très belle, en effet, père Tommy, répondit l'un d'eux. Et où allez-vous comme cela ce matin?

— Nulle part précisément; je me promenais sur la levée pour prendre l'air.

— C'est pour prendre l'air aussi que vous êtes allé à bord de l'*Alec-Scott?*

— Pas pour autre chose; et pour dire adieu à un de mes amis.

— Ah! Et combien d'argent rapportez-vous de l'*Alec-Scott,* père Tommy?

— Moi! s'écria le voleur; mais je ne rapporte rien; je suis pauvre comme un canard plumé.

— Eh bien! reprit l'un des hommes de la police, vous allez nous suivre chez le recorder (1).

— Vous plaisantez, sans doute. Qu'est-ce que je puis avoir à faire chez le recorder? Et puis je n'ai pas encore déjeuné. Au revoir, Messieurs.

— Non pas, non pas, dirent ensemble les deux agents en arrêtant Tommy par le bras. Vous avez fait un bon coup à bord de l'*Alec-Scott;* on ne met pas dedans de vieux renards comme nous. Allons, combien avez vous récolté? »

(1) Le recorder est un magistrat qui connaît entre autres des délits simples.

Tommy regarda l'agent, qui souriait. Il avait compris.

« Pas grand'chose, murmura-t-il : quelques billets et un peu d'or.

— C'est bien ; partagez avec nous, et tout sera dit.

— Partager, c'est trop ! grommela Tommy.

— La moitié, ou chez le recorder. Venez avec nous derrière les balles de coton, et nous y ferons notre affaire sans être dérangés. »

Tommy et les deux agents se dirigèrent à travers ces montagnes de balles de coton qui couvrent la levée de la Nouvelle-Orléans et qui y forment comme une série de carrefours où l'on se peut promener toute une journée sans être vu. Ils disparurent dans ces sentiers compliqués. Tommy s'exécuta de la plus mauvaise grâce du monde ; il lui fut impossible de dissimuler un centime du vol qu'il venait de commettre à bord, car les agents le fouillèrent de la tête aux pieds. Le partage eut lieu loyalement ; et Tommy se retira, avisant au moyen de réparer l'énorme perte qu'il venait de faire. Il n'avait pas marché dix pas dans la rue, qu'il fut accosté par un officier de police qui, attablé au premier étage

d'un café ouvrant sur la levée, avait assisté à toute cette scène, et s'était douté, en voyant Tommy disparaître derrière les balles de coton avec les deux agents, de ce qui s'était passé.

« Qu'y a-t-il pour votre service? demanda Tommy à l'officier.

— Il y a que vous allez me suivre au bureau de la police. Vous avez vos poches pleines d'argent provenant d'un vol, maître Tommy. Vous venez d'en donner une part à ces deux hommes pour qu'ils ne vous conduisent pas où je vais vous mener, moi. Inutile de faire l'étonné; j'ai tout vu. Mais il y a moyen d'arranger l'affaire. »

Tommy respira.

« Oui, il y a moyen d'arranger l'affaire : en me donnant les deux tiers de ce qui vous reste, sinon....

— Mais c'est un vol, cela! s'écria le voleur.

— Ne parlez pas si haut, et exécutez-vous tout de suite, sinon.... »

Le voleur s'exécuta; l'officier de police empocha la somme et disparut. Tommy s'estima quitte à bon marché de cette aventure; mais il trouva que la police de la Nouvelle-

Orléans coûtait trop cher.... aux voleurs, et résolut d'émigrer, ce qu'il fit dès le lendemain, afin d'aller chercher sous des cieux plus cléments une police moins bien faite et moins rapace.

IV

La musique est une des plaies les plus grandes que l'on puisse rencontrer dans l'Amérique du Nord. Je n'entends point médire de la musique que j'ai le bonheur d'aimer; mais je parle de la musique telle qu'on la comprend et telle qu'on l'exécute aux États-Unis, où tout ce qui fait bruit passe pour être de la musique, où le moindre fifre accompagnant une grosse caisse a le privilége d'attirer des milliers d'auditeurs et de recueillir des moissons d'applaudissements, où toutes les femmes se croient obligées à apprendre le chant et le piano, et qui plus est à toucher du piano et à chanter, moins parce qu'elles y ont du goût et du plaisir que parce que cela est de

rigueur, comme il est de rigueur pour elles de porter une robe pour être vêtues.

Je ne connais pas de gens plus incomplétement organisés pour la musique que les Américains, et il n'est pas de pays où il s'en fasse une plus grande consommation qu'en Amérique. Aussi un piano à bord des steamboats est-il considéré comme un meuble indispensable. Que si on le laissait fermé et accomplir paisiblement ses traversées, je n'y trouverais rien à redire ; mais c'est qu'il faut voir avec quel inflexible acharnement on torture ce malheureux instrument! Et une fois la première fusée lancée, il n'est plus de doigts et plus de voix qui se reposent du matin au soir.

La grande, la vraie, la seule musique pour les Américains est dans leurs airs nationaux. Ces airs, au nombre de cinq ou six, ont une popularité que l'on ne saurait dire, ce qui fait, il faut bien l'avouer, honneur au patriotisme américain. Le *Yankee Doodle* et le *Hail Columbia* sont restés les deux airs nationaux privilégiés. Un Américain abandonnera tout : une partie de jeu, une partie de plaisir, sa femme, ses enfants, et peut-être même ses affaires, pour courir tout haletant et tout

rayonnant de joie et d'orgueil vers un orchestre ou un instrument qui entonnera l'un de ces deux airs. Et c'est à recommencer, puis à recommencer, et puis encore.

Ces deux airs nationaux sont cependant deux airs d'adoption. Le *Yankee Doodle* est emprunté, moins quelques notes, à un vieil opéra anglais intitulé *Ulysses*, composé par John Christian Smith vers l'année 1781. Le *Hail Columbia*, primitivement *Hail Britannia*, était chanté par les Anglais pendant la guerre de l'indépendance. Mais, un jour de victoire, les Américains s'en emparèrent en substituant *Columbia* à *Britannia*, et poursuivirent les Anglais la baïonnette dans les reins en le leur cornant aux oreilles. Quant au *Star Spangled banner*, au *President's march*, au *Washington's march*, ils sont rarement chantés, et sont même peu connus des générations actuelles, qui s'en tiennent au *Yankee Doodle* et au *Hail Columbia*.

Je puis citer, comme preuve de cet enthousiasme des Américains pour leurs airs de prédilection, le fait suivant :

Une dame étrangère voulait vendre, dans je ne me souviens plus quelle ville, un piano

hors de service déjà et qui avait blanchi sous le harnois. Deux Américains vinrent pour visiter et pour entendre l'instrument. Un des amis de la dame lui avait dit :

« Si vous voulez bien vendre votre piano, exécutez dessus, en présence de vos auditeurs, un air national. »

Le jour de la visite des deux amateurs, concurrents l'un de l'autre, la dame fit entendre, en artiste qu'elle était d'ailleurs, le *Hail Columbia*, auquel l'auditoire applaudit avec frénésie. L'air terminé, l'un des deux Américains se leva et dit à la dame :

« Je vous offre deux cents dollars (mille francs) de ce piano. Si vous vous décidez à me le céder pour ce prix, faites-le-moi savoir, je vous prie ; voici mon adresse. »

C'était le double de ce que valait l'instrument. Madame X... allait accepter avec empressement, lorsque le second auditeur lui fit un signe d'intelligence, et demeura. Quand son concurrent fut parti :

« Madame, demanda-t-il à l'artiste, ce piano joue-t-il le *Yankee Doodle ?* »

Madame X... comprit et répondit affirmativement.

« Voyons ! » dit l'Américain.

Le *Yankee Doodle* résonna sur l'instrument avec une vigueur magnifique.

« C'est superbe ! En ce cas, s'écria l'enthousiaste Américain, je vous offre trois cents dollars. »

— Accepté !

— Je vous en donnerais six cents, s'il pouvait jouer les deux airs à la fois !... Le peut-il ?

— Je regrette que non ! » répondit madame X... en soupirant.

Le *Yankee Doodle* et le *Hail Columbia* sont donc le gros du menu musical aux États-Unis, et les rives désertes des fleuves et des lacs les ont entendus retentir plus d'une fois du haut des ponts des steamboats. Je ne serais pas un véridique observateur de mœurs si je n'ajoutais à cette critique l'exception en faveur des populations du Sud, qui ont le goût musical beaucoup plus fin et beaucoup plus développé que les populations des autres parties de l'Amérique du Nord.

A la Nouvelle-Orléans, par exemple, vous trouvez sous ce rapport une éducation beaucoup plus intelligente que partout ailleurs, et c'est merveille de voir avec quelle précision

les nègres eux-mêmes, nés sur le sol, saisissent la mélodie, et avec quelle justesse d'oreille. Vous entendez des négrillons de quatre ou cinq ans fredonner tous les airs que leur jettent aux coins des carrefours les orgues de Barbarie; car, hélas! la civilisation musicale a introduit cet horrible instrument en Amérique; des bandes d'enfants improvisent dans les rues des bals, et vous vous étonnez du sentiment du rhythme et de la mesure qui se montrent dans ces petits jarrets.

Le métier de joueur d'orgue n'est pas à dédaigner dans ce pays : trois airs, et pas un de plus, se payent un *picayune*, c'est-à-dire cinq sous. Le joueur d'orgue n'est pas un chevalier errant de la musique s'en remettant à la générosité du public; il ne se prodigue pas, et vend sa musique argent comptant. L'industrie est lucrative. L'immense accroissement des orgues sur le sol des États-Unis est un des arguments qu'invoquent les flatteurs du peuple américain pour affirmer que le goût des arts se développe chaque jour davantage dans le pays.

C'est pour justifier, sans aucun doute, cette flatterie délicate, que l'on tient tant dans

toutes les cérémonies funèbres à faire accompagner le corps du défunt par une bande de musiciens soufflant à pleine poitrine dans une dizaine d'instruments de cuivre. Tout individu ayant appartenu de son vivant à une corporation ou à une association quelconque est enterré aux sons d'une marche funèbre, toujours la même pour tous, la seule que paraissent savoir les musiciens employés spécialement à cet office.

Il y a des époques de l'année où, à la Nouvelle-Orléans, du mois de juillet au mois d'octobre, c'est-à-dire pendant la période des épidémies, ce métier de musiciens des pompes funèbres est un métier infernal. Pas deux heures de répit par jour. Ils quittent la porte du cimetière pour s'en retourner au domicile d'un mort; c'est un va-et-vient incessant.

Les funérailles d'un défunt appartenant à des corporations se font toujours avec un certain apparat. La bannière de l'association marche en tête, puis dans les rangs apparaît le drapeau de la nation du défunt, et plus loin flotte le drapeau étoilé des États-Unis. Chacun des membres de l'association porte au bras, avec un crêpe funèbre, un signe distinctif du grade qu'il occupe dans la société.

Dans les grandes cérémonies publiques, où, une fois l'an, chaque société se promène par les rues de la ville, les officiers de l'association conduisent le cortége à cheval. Dans un pays où l'on aime considérablement à parader, c'est une excellente occasion, que l'on ne laisse pas passer, d'endosser l'uniforme et d'orner sa poitrine d'un large ruban bleu ou jaune, ou blanc ou violet, qui simule le grand cordon d'un ordre quelconque. On peut l'appeler en Amérique l'ordre de la Vanité. Bien entendu, toutes les musiques de cuivre que l'on peut recruter à vingt milles à la ronde s'y donnent rendez-vous. Laissant de côté la question de vanité, ces associations rendent d'immenses services, font beaucoup de bien à leurs nationaux respectifs, et constituent une sorte de fraternité mutuelle dont se trouvent très-bien les pauvres et les nécessiteux. Chacune de ces sociétés a dans un des cimetières une vaste tombe de famille, monumentale surtout par ses proportions.

V

A la Nouvelle-Orléans, dont le sol ne peut pas se creuser à plus de deux ou trois pieds de profondeur sans que l'on trouve l'eau, on n'enterre pas les morts, on les superpose ; en sorte que les tombeaux sont destinés à s'élever à des hauteurs considérables. Chaque famille est obligée d'avoir le sien. D'ailleurs, on se fait entre familles l'hospitalité des tombes, comme on se fait l'hospitalité du foyer et de la table.

Les cimetières sont très-nombreux dans cette ville, où l'on est sans cesse obligé d'en créer de nouveaux. C'est là, en outre, une spéculation particulière, comme les églises en sont une autre. Un individu ou une compagnie achète un lot de terrains qu'il débite

ensuite en tombes et en *fours* à morts, comme on fait bâtir également les chapelles spéciales pour les services funèbres, dont le produit appartient à l'individu ou à la compagnie. Ces deux genres d'industrie sont très-lucratifs dans une ville où la mort moissonne tant d'existences chaque année, qu'on l'a surnommée le cimetière des États-Unis, comme on a baptisé Philadelphie le Couvent, Boston l'Académie, et New-York le Lupanar de l'Union. A chacun son lot.

Pour en finir avec ce lugubre sujet, je dirai que les gens de couleur et les nègres, dont on daigne admettre les corps dans les églises, ont un cimetière spécial situé hors de la ville. C'est là également que l'on *noie* (je vais justifier mon expression) les étrangers sans famille, sans amis, et au secours de qui ne vient aucune association. Là, point de tombeaux : la fosse commune, creusée dans ce sol limoneux et sous lequel séjournent des masses considérables d'eau, est plutôt un lac qu'une fosse ; on y jette le corps avec le moins de cérémonie possible, et il y est bien littéralement *noyé*, comme je disais, et non enterré.

Les convois de nègres ou de gens de cou-

leur sont ceux à la suite desquels marchent le plus grand concours de population. Non pas qu'il s'agisse de regrets plus profondément sentis, mais parce que, d'une part, tout nègre ou homme de couleur appartient à une société plus ou moins secrète; ensuite, parce que c'est une manière de fête pour ces populations, qui aiment autant que les classes blanches à parader dans les rues. Il n'est pas rare de voir à la suite d'un pauvre corbillard d'esclave sept ou huit cents personnes des deux sexes.

Aux enterrements de personnes du sexe féminin, qu'il s'agisse de blanc, de noir ou de jaune, vous constatez toujours un nombre double d'assistants, parce qu'alors les femmes suivent le corps à l'église et jusqu'au cimetière. Il y a là un petit calcul et un grand scandale que l'on n'a pas encore pu parvenir à corriger. Un enterrement est pour les femmes une occasion de toilette, de coquetterie, de victoire sur une rivale. Au lieu du vêtement de deuil, qui seul conviendrait en une pareille cérémonie, elles affichent les toilettes les plus pompeuses, comme s'il s'agissait d'une exhibition de garde-robe à la promenade et au théâtre. Les hommes, en

revanche, y apportent la plus complète négligence de tenue; ils suivent les enterrements en costume de toutes les couleurs et le cigare à la bouche. On ne saurait montrer moins de respect, moins de convenance même, envers les morts, qu'on ne le fait dans ce pays-là.

Cette irrévérence envers les morts n'est pas applicable seulement à la Nouvelle-Orléans, elle est générale à l'Amérique du Nord. Je fais une exception dans le costume des hommes, en faveur des habitants du Nord et de l'Ouest, où l'habit et le pantalon noirs étant la toilette quotidienne, elle se trouve de mise naturellement dans les cérémonies funèbres.

Le Yankee pur sang s'habille de noir d'un bout à l'autre de l'année; c'est là le signe officiel et caractéristique de l'égalité des hommes entre eux. Je vous ai dit précédemment que l'ouvrier lui-même s'en allait à sa besogne l'habit noir sur le dos. Dès le matin, dans les villes du Nord et de l'Ouest notamment, où il est d'usage que les hommes aillent au marché faire leurs provisions, acheter la viande et discuter le prix des légumes, vous rencontrez dans les rues des hommes vêtus de noir et le

panier de cuisine sous le bras. Est-ce un cuisinier ou un avocat que vous avez là devant vous? Est-ce un marmiton ou un membre du Congrès? Il vous serait difficile de le dire. L'avocat, le marmiton, le membre du Congrès et le cuisinier sont également en habit noir. Tout le changement de toilette d'un Yankee consiste, à l'heure où il rentre de ses affaires chez lui, ou quand il va dans le monde, à donner un coup de brosse à ses habits, un coup de peigne à ses cheveux, à se laver les mains, et tout est dit. Tant que l'habit et le pantalon noirs tiennent encore par quelque fil, ils feront bon service quotidien.

Malgré cette affectation des Américains, devenue un besoin naturel et simple, à montrer ces signes extérieurs de l'égalité, la richesse acquise ne joue pas moins, dans l'Amérique du Nord, un rôle prépondérant. La réponse à cette question en style du pays : « Que *vaut* tel individu? » décide souvent du plus ou moins de considération que l'on accorde à un homme.

VI

Il ne faut pas se faire d'illusion sous ce rapport; il règne aux États-Unis une très-hautaine aristocratie, et la pire de toutes, l'aristocratie d'argent. S'il existe dans ce pays des fortunes colossales comme celle de M. Astor, à New-York, entre autres, que l'on évalue à plus de quarante millions de dollars (deux cents millions de francs) en propriétés réalisées, il y a à côté de ces richesses acquises au prix du travail et grossies incessamment par des héritages, une misère profonde. Voici un assez joli mot du père de ce même M. Astor, de New-York, dont je viens de signaler l'immense fortune. On faisait une souscription en faveur d'une famille pauvre; M. Astor père, dont la fortune était évaluée à

une centaine de millions de francs, s'inscrivit sur la liste pour cent dollars, tandis que son fils, qui ne possédait guère à cette époque qu'une trentaine de millions, avait souscrit trois cents dollars. Comme on en faisait l'observation au père, de qui l'avarice était proverbiale :

« Mon fils, répondit-il, peut faire des folies, il a un père qui lui laissera, tôt ou tard, une assez belle fortune; tandis que moi, je n'ai plus de père de qui hériter! »

M. Astor fils use de sa colossale fortune magnifiquement. Il a fait récemment à la ville de New-York, pour établir une bibliothèque publique, le don royal d'une somme de cinq millions de francs.

Si le caractère des Américains les entraîne à abuser de cette inégalité dans les fortunes pour établir dans le pays une écrasante aristocratie, il faut reconnaître que la générosité publique est inépuisable. Par tous les moyens possibles : par les bals, par les loteries, par les souscriptions, par les concerts, les caisses des sociétés de secours s'emplissent pour s'épuiser rapidement. La charité a en Amérique une comptabilité des plus compliquées et des plus actives. C'est le seul trésor où les

fonctionnaires chargés de l'administrer n'aient pas encore songé à faire main basse. On les peut prendre, tous les jours, le bras enfoncé jusqu'aux épaules dans les caisses publiques; mais on n'a pas encore eu occasion, heureusement, de signaler d'infidélités de la part des caissiers de la charité.

CHAPITRE IV.

Impressions diverses que produit l'esclavage. — Assassinat. — Dénoûment prévu. — Abolitionistes en tournée. — Encore la loi de Lynch. — La question de l'esclavage. — Amorce et piége. — Les proscrits noirs. — L'esclavage volontaire et le travail. — Accidents sur les steamboats. — Bons effets d'une loi répressive. — Statistique funèbre. — Une ville en état d'élection. — Processions politiques. — Les pluies de fleurs en Amérique. — Martha Morgan. — Les femmes fortes. — Steven est l'ami de tout le monde. — L'héroïsme de race.

I

Je ne saurais dire l'impression pénible qu'avait produite à bord du steamboat la vue du nègre et du blanc qu'on y avait conduits enchaînés l'un à l'autre. Dans ce pays, selon qu'on appartient à une latitude ou à une autre, tout ce qui tient à l'esclavage inspire des

sentiments divers. Les gens du Sud qui se trouvaient présents se réjouissaient du sort réservé au blanc; les gens du Nord et de l'Ouest le considéraient comme un martyr.

Les divers sentiments se modifièrent peu à peu pour se mettre à l'unisson quand on sut les détails relatifs à la fuite du nègre, et il ne resta plus qu'une impression d'horreur parmi tous les passagers. Si je reviens sur ce fait, c'est parce que le dénoûment en a été dramatique.

Ce nègre, nommé Franck, appartenait à un habitant du Kentucky, M. Mac-Henry; il avait été fort bon sujet, et jouissait de toute la confiance de son maître. Mais celui-ci s'étant aperçu que Franck prenait l'habitude de se griser, lui retira un fusil dont il lui laissait le maniement, tant pour la chasse que pour la garde de sa maison. Cela avait exaspéré Franck; comme tous ceux de sa race, il avait dissimulé sa rage, épiant l'occasion de se venger; elle se présenta.

M. Mac-Henry, ayant un soir fait de vifs reproches à Franck sur sa négligence au travail, et l'ayant menacé d'une correction, le nègre se rua sur son maître comme un furieux, le terrassa, lui serra la gorge jusqu'à

ce que le sang sortît par la bouche, par les narines et par les yeux, et lui brisa ensuite la poitrine à coups de talon. On eût dit que la fureur de ce misérable augmentait avec les tortures qu'il infligeait à sa victime. Déjà Mac-Henry n'était plus qu'un cadavre que Franck, saisissant un pieu, lui en asséna sur la tête deux ou trois coups qui broyèrent le crâne.

Une négresse, témoin du commencement de la lutte, avait en toute hâte été prévenir la famille; mais il n'y avait à la maison que madame Mac-Henry et sa fille. Ses fils étaient absents. Les deux femmes accoururent, en poussant des cris, sur le théâtre du crime; mais que pouvaient-elles? Supplier, il n'était plus temps. Madame Mac-Henry tenta un effort suprême et désespéré; mais Franck eut bientôt raison d'elle; d'un revers de main il la renversa, et, en véritable bête féroce, il la mordit jusqu'au sang, laissant les marques de sa mâchoire sur le bras de la malheureuse femme. La jeune fille fut sauvée, grâce à la présence d'esprit d'un autre nègre qui la renversa au moment où Franck allait la frapper de l'énorme pieu qu'il tenait à la main.

Franck prit alors la fuite, et se réfugia

dans un bois voisin; de là il gagna un petit village où se trouvait réuni un groupe d'abolitionistes en tournée de recrutement, et l'un d'eux, nommé Bell, celui que nous avions vu ramener enchaîné à Franck, s'était chargé de le faire passer dans un État libre. Les deux fils de M. Mac-Henry s'étant mis à la poursuite de l'assassin, l'avaient atteint en compagnie de son conducteur. S'emparer d'eux ne fut pas chose bien facile. Franck était armé, l'autre également; ce fut l'affaire de quelques coups de rifle et de révolver, après quoi nègre et abolitioniste furent rivés l'un à l'autre et ramenés de compagnie.

Voici comment cette affaire fut terminée :

Le nègre fut condamné et pendu comme assassin; l'abolitioniste avait été enfermé dans la prison de Brandebourg, en l'État du Kentucky, pour être jugé d'une façon moins sommaire que Franck. Le fils de Bell, soit par ruse, soit par corruption des gardiens de la prison, était parvenu à faire évader son père. La police kentuckienne avait été dépistée, et l'histoire du père Tommy peut permettre de supposer tout ce que l'on voudra à l'endroit de ses rigueurs et de son exactitude.

Un mois s'était passé ; les deux frères Mac-Henry se trouvaient dans une petite ville de l'État de l'Indiana, New-Albany, où ils aperçurent le fils de Bell. Ils s'emparèrent de lui, le garrottèrent et le ramenèrent à Brandebourg de leur autorité privée. Cet acte audacieux fut exécuté en plein jour, et à la barbe des habitants de New Albany, qui s'avisèrent, quand il n'était plus temps, de se mettre à la poursuite des ravisseurs.

On sonna le tocsin ; une centaine d'individus réunis en meeting résolurent de se rendre à Brandebourg et, de gré ou de force, de se faire restituer Bell. Ils se mirent en route, forcèrent à coups de fusil l'entrée de la ville, qu'ils prirent d'assaut, arrivèrent à la prison, et trouvèrent le corps de Bell pendu à un des arbres qui ornent une petite place entourant la prison. La loi de Lynch s'était chargée de juger Bell.

II

La question de l'esclavage est bien, comme je l'ai dit autrefois, une question qui ne peut se résoudre aux États-Unis que par les coups de fusil, et la potence dévorera plus d'un abolitioniste avant que le rideau tombe sur cette institution. Témoin l'affaire toute récente de John Brown. Le tort des abolitionistes, comme dans l'histoire du nègre Franck et de Bell, est de ne voir dans l'esclave qu'une victime, dans le maître qu'un bourreau, et, par leurs prédications et leurs conseils, d'exciter l'un contre l'autre, de pousser le nègre au crime. Il y a quelque chose de trop exclusif dans leur propagande qui arrête l'élan de sympathie que leurs efforts pourraient éveiller.

Cette question de l'esclavage devient tellement inquiétante aux États-Unis, qu'elle change pour ainsi dire de terrain aujourd'hui, et prend les proportions d'une guerre de race à exterminer ou à soumettre définitivement. C'est ainsi que certains États viennent d'être conduits à décréter des mesures d'une sévérité étrange et qui renversent toutes les notions du juste et de l'injuste, du bon et du mauvais droit, en interdisant aux nègres libres le séjour de leurs territoires, sous peine d'être arrêtés et vendus comme esclaves.

Les nègres ainsi condamnés à l'exil se sont réfugiés dans plusieurs États où l'esclavage n'existe pas ou n'existe plus ; mais ils n'y ont pas trouvé l'accueil auquel ils s'attendaient.

L'Indiana, l'Illinois, le Kansas, l'Orégon, ont refusé de les recevoir. Le but de cette mesure paraît être évidemment une proscription absolue de la race noire, afin sans doute que la vue des nègres ne réveille pas chez les citoyens la tentation de l'esclavage.

Ces faits ont fourni à un journal du Sud l'occasion de faire les réflexions suivantes,

qui ne manquent pas de justesse à coup sûr :

« Pourquoi donc, dit ce journal, les républicains noirs et les abolitionistes poursuivent-ils avec tant d'acharnement l'émancipation des nègres? Les plus sincères comprennent aujourd'hui et disent même ouvertement qu'avant de songer à émanciper les esclaves, il faut savoir ce que l'on fera d'eux une fois affranchis. « La question des nègres libres, a dit récemment M. Dootlittle, sénateur du Wisconsin au Congrès des États-Unis, doit être discutée et réglée avant celle de l'affranchissement des esclaves. » Jusqu'à présent, les États libres se montrent implacables envers le Sud à cause du travail forcé qui y est toléré, mais ils traitent fort mal les esclaves qui, fuyant leurs maîtres ou ayant obtenu leur émancipation, vont s'établir dans leur territoire. »

Voilà donc les nègres libres, par cela qu'ils sont noirs, condamnés à errer, proscrits de partout. Quelle alternative leur reste-t-il?

Ou de se faire bandits de grands chemins, en s'alliant aux tribus indiennes, déjà renforcées par les Mormons;

Ou de se réduire volontairement à l'escla-

vage pour échapper à la faim, pour trouver un abri, ainsi que cela a eu lieu dans le Texas.

On y a vu, en effet, un nombre assez considérable de nègres libres se vendre et rentrer dans l'esclavage. C'est ce que n'a pas manqué de prévoir le journal que je viens de citer, et qui termine son article par le petit paragraphe suivant :

« Mieux vaut pour les nègres l'esclavage
« dans le Sud, avec la protection et les soins
« de leurs maîtres, que la liberté dans le
« Nord, avec la misère, les privations, le
« dénûment et le mépris qu'ils y rencon-
« trent. »

C'est une amorce et un piége où plus d'un se laissera prendre. Alors, que deviennent les raisonnements des abolitionistes? De pareilles et si flagrantes contradictions font douter de la logique.

Il reste une ressource à ces proscrits : c'est d'émigrer à Haïti.

Le président de la république noire a fait appel à leur bon vouloir dans la lettre suivante, datée de Port-au-Prince, le 16 mars

1860, et adressée à un négociant de la Nouvelle-Orléans :

« Monsieur,

« C'est avec satisfaction que j'ai reçu la « lettre, en date du 11 février expiré, que « vous m'avez adressée. Je suis bien sensi« ble à la sympathie que me témoignent les « hommes de race africaine de la Nouvelle« Orléans. Ils sont mes frères ; Haïti leur est « ouvert, et je serais heureux qu'ils vinssent « s'établir au milieu de nous et se faire natu« raliser Haïtiens.

« M. Borée a eu la bonté de remettre au « trésorier de l'hôpital de la Charité, fondé « au Port-au-Prince, le produit de la sou« scription faite à la Nouvelle-Orléans au « profit de cet établissement.

« Madame Geffrard vous remercie de cette « marque de sympathie.

« Je vous salue affectueusement.

« GEFFRARD. »

L'émigration pour Haïti a eu un commencement d'exécution, car j'ai trouvé récem-

ment dans un journal de la Nouvelle-Orléans la lettre suivante, datée de Port-au-Prince, 7 mars :

« Le brick *Minna Schiffer,* capitaine John Wilson, est arrivé ici le 2 de ce mois avec trente émigrants de la Nouvelle-Orléans. Ils sont en bonne santé et paraissent pleins d'espoir. Je les ai conduits, ainsi que le capitaine Wilson, au Palais, où le président leur a fait un excellent accueil. Madame Geffrard (entre parenthèses, c'est une blanche) a fait avec distinction les honneurs de la résidence officielle aux dames et aux enfants.

« Les étrangers sont fort bien reçus ici, et les Américains, entre autres, qui sont venus s'établir dans cette île n'ont eu qu'à se louer des procédés des autorités et de la population à leur égard. Le président est très-affable et très-hospitalier. Quant aux émigrants que j'avais conduits auprès de lui, il les a fait installer dans une bonne maison en attendant qu'ils trouvassent à se loger ailleurs.

« Le climat de ce pays est délicieux, et le sol est d'une prodigieuse fertilité. Les nuits sont fraîches, avantage que vous ne possé-

dez pas en Louisiane. Pendant la journée, il ne fait pas plus chaud qu'à la Nouvelle-Orléans. La température varie d'ailleurs selon l'élévation du terrain, et Haïti, bien que situé entre les Tropiques, réunit tous les climats et produit une immense variété de grains et de fruits.

« Dans les montagnes, on trouve de délicieuses pêches, des pommes égalant celles de France et du nord des États-Unis, des poires, des prunes, etc., etc. On y récolte en outre des céréales. Dans les plaines, c'est le coton, c'est la canne à sucre, ce sont les patates, les racines succulentes, les cocos, les ananas, les bananes, les oranges, les citrons, le riz, que l'on cultive.

« La nature a tout fait pour ce pays, mais les gouvernements despotiques qui s'y sont succédé ont toujours réussi à le ruiner. Depuis la révolution qui a chassé Soulouque de l'île, on jouit ici d'une profonde tranquillité, et le travail est redevenu possible. Le président Geffrard est très-aimé et très-populaire. C'est un homme plein de bienveillance et d'humanité, et qui unit la douceur à la fermeté. Soulouque lui doit la vie, car l'empereur déchu eût été massacré sans la garde

que Geffrard lui avait donnée pour le protéger jusqu'au moment de son embarquement.

« Le président veut régénérer son pays et en féconder les immenses ressources ; c'est pourquoi il a fait appel aux classes industrieuses des États-Unis et les a invitées à venir s'établir à Haïti. Il a besoin d'ouvriers, d'agriculteurs, d'artisans, d'hommes actifs et laborieux. Que ceux-là viennent ici, et on les recevra à bras ouverts.

« H. W. R. »

Les colonies françaises des Antilles ne seraient-elles pas bien avisées de chercher à attirer sur leur sol ces noirs libres et proscrits, à qui doit être tout à fait indifférent de retrouver la liberté à Haïti, à la Martinique ou à la Guadeloupe?

Il n'entre pas dans la pensée du président Geffrard, représenté comme « un régénérateur, » faisant appel « aux classes industrieuses, » de faire de ces émigrants des oisifs. Ce qui les attend à Haïti, c'est donc l'obligation du travail; le même sort leur serait réservé à la Martinique et à la Guadeloupe, et dans des conditions incontes-

tablement meilleures. Pourquoi ce courant d'émigration noire ne profiterait-il pas aux colonies françaises? Pourquoi celles-ci ne s'occuperaient-elles pas d'ouvrir leurs bras à ces travailleurs? Pourquoi le gouvernement français, préoccupé de procurer des ouvriers et des agriculteurs indiens et africains à ses colonies, ne chargerait-il pas les consuls de sa nation d'organiser dans ce sens une émigration de nègres américains aux Antilles?

La population noire ou de couleur libre aux États-Unis, celle que l'on pourchasse de territoire en territoire, que l'on proscrit, enfin, s'élève, d'après les derniers recensements, à un demi-million de personnes. Admettons cent mille de ces individus aptes à faire de bons ou de passables ouvriers, ne serait-ce pas déjà une mine suffisamment riche à exploiter?

III

Un accident arrivé à notre steamboat nous obligea de stationner pendant quelques jours à Louisville.

Ce fut une occasion pour moi de constater combien cette insouciance apparente des Américains à bord se change en une terreur folle à la nouvelle qu'un accident menace le bateau. Il est vrai que l'on est payé pour avoir peur; les incendies, les explosions, ont été fréquents, et avec des conséquences terribles. Ils sont plus rares cependant aujourd'hui, grâce aux mesures législatives qui ont été prises à ce sujet.

Mais cette intervention de la loi était devenue véritablement nécessaire, et c'est tout au plus encore si l'on y a une entière

confiance aux Etats-Unis. C'est un tort, car les résultats sont là pour prouver que les mesures décrétées ont produit l'effet que l'on en attendait.

A mesure que les relations se sont développées entre les principaux points de l'Union, la navigation à vapeur a pris sur les rivières et sur les lacs une extension considérable.

Cette multiplication des moyens de transport avait établi, presque subitement, un tel déplacement de personnes, et le nombre des steamboats qui se croisaient sur les cours d'eau était devenu si important, que ce progrès matériel a été payé au prix de bien regrettables catastrophes.

Le Congrès rendit, en 1838, une loi réglementaire et protectrice, dont l'insuffisance et l'impuissance furent bientôt constatées en présence de nouveaux accidents et de désastres incessants. Des amendements, des réformes, des suppléments de pénalités et autres mesures y ont été introduits au fur et à mesure que le besoin s'en faisait sentir.

Ces additions successives eurent pour effet de créer une législation confuse, sur-

chargée de détails et dont il est facile d'étudier les prescriptions. Le Congrès dut remanier cette loi, qui ressemblait beaucoup au fameux couteau de Janot, que le naïf gars se vantait de posséder depuis bien des années, oubliant de dire le nombre de fois qu'il avait, dans cet espace de temps, changé le manche et remplacé la lame, alternativement.

En 1852, le Congrès vota une nouvelle loi, claire et précise cette fois, divisée en quarante sections et qui fut reconnue excellente, tant à cause de la rigueur des règlements qu'elle prescrivait, qu'à cause de la sévérité des peines qu'elle édictait pour les cas d'infraction. L'efficacité de cet acte législatif est confirmée par les statistiques qu'a fournies le bureau des inspecteurs, dont l'excellente institution est due à la loi précitée du 30 août 1852.

Depuis cinq ans cette loi fonctionnait; on pouvait constater alors en connaissance de cause son influence sur la navigation fluviale.

Dans une note très-explicite et très-éloquente par ses chiffres, le *Loyd's steamboat Directory of disasters*, que l'on m'a communiqué à Louisville au moment de notre

relâche forcée, a comparé le nombre des explosions qui ont eu lieu pendant les cinq années antérieures à la loi de 1832 et celles qui ont eu lieu, après la mise en vigueur de la loi, dans un même laps de temps. Cette statistique, nous devons nous hâter de le dire, n'a trait qu'aux accidents survenus sur les cours d'eau de l'Ouest et du Sud, dans les deux termes de la comparaison, et ne s'étend pas par conséquent à la surface entière des États-Unis. Nous ferons remarquer, par compensation, que sur les fleuves et rivières du Sud et de l'Ouest le mouvement de la navigation est incontestablement plus actif, et que c'était là surtout que les catastrophes se montraient les plus fréquentes.

En 1848, on avait constaté six explosions qui avaient coûté la vie à cent quarante et une personnes; en 1849, huit explosions et cent quatre-vingt-trois pertes de vie; en 1850, treize explosions et deux cent trente et une mortalités; en 1851, cinq explosions et cent cinquante-deux cas de mort; en 1852, dix-neuf explosions ayant coûté la vie à trois cent quatre-vingt-quinze personnes. C'est donc, pendant ces quatre années, cinquante explosions et onze cent cin-

quante-cinq décès causés par ces accidents, qui avaient, en outre, occasionné quatre cent soixante-quinze blessures.

Voici maintenant la statistique des explosions et des décès pendant les cinq années qui ont suivi la mise en application de la loi.

En 1854, deux explosions et soixante-douze morts; en 1855, deux explosions et trente-cinq morts; en 1856, deux explosions et quatorze morts; en 1857, une explosion et onze morts. Au total, sept explosions et cent trente-deux morts; en y ajoutant le nombre de ceux qui ont péri par d'autres accidents, c'est-à-dire deux cent quatorze, nous trouvons un total complet de trois cent quarante-six. Différence, quarante-trois explosions et mille deux cent vingt-six morts de moins depuis la nouvelle loi.

Et encore devons-nous faire observer qu'il y a à tenir compte, ce que la statistique que nous venons de citer n'a pas fait, du nombre plus considérable aujourd'hui de steamboats sillonnant les fleuves et les lacs, ce qui augmente la balance en faveur de la diminution dans le nombre des désastres.

Certes, si l'on tient compte de l'immense

mouvement de steamboats à la remonte et à la descente du Mississipi, en prenant la Nouvelle-Orléans pour point de départ ; si l'on additionne le nombre de passagers que ces steamboats amènent et emportent annuellement, on ne saurait, avec un peu de bon sens et de réflexion, s'étonner que d'une chose : la rareté des catastrophes et le petit nombre de morts qui en sont la fatale conséquence.

IV

Au moment où nous arrivions à Louisville, la cité était en émoi : on était à la veille d'une élection municipale.

Les élections sont une grande affaire aux États-Unis. Aussi elles sont toujours des occasions d'agitation et de préoccupation, quand les coups de fusil, de révolver et de couteau ne s'en mêlent pas, comme cela devient de mise dans un grand nombre de localités. Cependant, en règle générale, les élections sont plutôt, comme je viens de le dire, un sujet de préoccupation que de trouble.

La longue pratique que les Américains ont de ce droit précieux qu'ils tiennent d'héritage, les fréquentes occasions où ils sont appelés à l'exercer, font qu'ils évitent assez aisément les écueils et les dangers que le suf-

frage universel doit nécessairement susciter à un peuple nouvellement en possession de sa souveraineté.

Aux États-Unis, bien que deux partis se trouvent en présence, bien que cent coteries se contrarient les unes les autres et se disputent le triomphe de leurs candidats, le but vers lequel tend chacun est le même; il y a unanimité sur un point. Les partis ne sont divisés par aucun principe radical : ce que veulent les *whigs*, les *démocrates* le veulent aussi, ou bien à peu près.

Deux ou trois questions ont servi de prétexte à l'organisation des partis, uniquement parce qu'il semble que la destinée des hommes soit de ne point vivre éternellement en bonne harmonie. Les ambitieux, les habiles, ceux que leurs instincts ou leurs capacités poussent et portent au pouvoir, se servent de ces dissidences pour se faire un marche-pied.

En tout cas, il est bon de constater que ces partis s'abritent sous le même drapeau; que leurs luttes, si luttes il y a, ne mettent pas et ne peuvent pas mettre en péril le grand et fécond principe en vertu duquel subsiste l'Union américaine. Si j'osais me servir d'une comparaison vulgaire, je dirais que leurs

dissentiments ressemblent à ces bouderies passagères entre époux d'humeur assortie, et qui n'en vivent que plus unis un quart d'heure après.

Tout ce qui, dans notre état social, a servi ou peut servir encore d'aliment et de prétexte au désordre dans la vie politique, passe en Amérique comme une légère bourrasque.

Cela vient de la longue épreuve que les Américains ont faite des accidents de la vie politique, épreuve qui se renouvelle presque quotidiennement, sur une échelle plus ou moins large, dans un cercle plus ou moins étendu.

Le mouvement politique existe toujours en Amérique; car il n'est pas un coin de ville qui ne soit chaque jour en haleine, et où le peuple ne soit appelé à exprimer sa volonté, ses besoins, sa pensée, en les traduisant sous toutes les formes que revêtent, pour se manifester, la liberté et le droit souverain.

L'élection étant de tous ses droits celui dont le peuple se rend le mieux compte, parce qu'il est l'acte de la souveraineté le plus saisissable, le plus palpable, le plus matériellement évident en quelque sorte pour

tous, c'est naturellement celui pour lequel il s'émeut le plus facilement, dont il est le plus jaloux, qui lui semble le plus important.

Aussi toute élection, quelle qu'elle soit, produit elle toujours à l'avance une certaine agitation dans les esprits, plus ou moins vive selon la nature de la charge et des fonctions dont le candidat doit être investi.

Si c'est du président qu'il s'agit, le sol entier de l'Union est en ébullition ; si c'est d'un gouverneur ou des membres de la législature d'un État, c'est l'État qui s'ébranle ; si c'est d'un maire ou d'un des nombreux fonctionnaires de la municipalité, c'est la commune ou la ville qui s'émeut.

Toutefois, l'élection d'un gouverneur d'État ou du maire d'une grande ville a toujours une signification importante et touche de près à l'intérêt de toute l'Union, en ce qu'elle donne souvent la mesure du plus ou moins de prépondérance et d'influence que possède l'un des deux partis, — whig ou démocrate, et fait pressentir jusqu'à un certain point les chances des partis dans le succès du candidat que chacun d'eux nourrit pour la présidence future.

On attache donc une grande attention à des élections de cette nature. Dans les grandes villes, elles sont comptées, commentées, enregistrées avec soin, et fournissent matière à bien des calculs, à bien des espérances.

L'agitation politique n'a d'ailleurs jamais effrayé les Américains du Nord, parce qu'ils n'y ont jamais vu un péril pour la société. Au contraire, l'exercice du suffrage dont nous avons pu en France regarder le retour fréquent avec terreur, et qui, dans presque toutes les républiques de l'Amérique, est une occasion de rixes et de luttes sanglantes, — l'exercice du suffrage aux États-Unis a été considéré par les hommes d'État les plus éminents de l'Union comme un bienfait et un salutaire principe. Ils y ont vu une garantie essentielle de la liberté.

Voici ce que Jefferson écrivait à ce sujet à Samuel Adams :

« Vos principes ont été éprouvés au creu-
« set du temps, et ils en sont sortis purs.

« Vous avez prouvé que ce n'était pas seu-
« lement la monarchie anglaise, mais la mo-
« narchie elle-même que vous repoussiez.
« Notre but était d'obtenir un gouvernement

« de représentants élus par le peuple, pour
« de courts intervalles ; à cette époque, notre
« maxime était : Que la tyrannie commence
« là où finissent les élections annuelles. L'a-
« bandon que nous avons fait de ce principe
« n'a pas été justifié par d'heureux ré-
« sultats (1). »

Sans entrer dans les détails relatifs au mode d'élection des divers fonctionnaires, sur tous les degrés de l'échelle, en passant de la fédération à l'État, de l'État au comté, du comté à la commune, je dois raconter les préludes de ces grandes et sérieuses opérations.

Longtemps à l'avance, les coteries se sont agitées dans leur cercle étroit ; peu à peu elles se fondent les unes dans les autres, au fur et à mesure que le moment approche, et quand l'heure décisive a sonné, elles se donnent toutes la main. Les candidats parasites disparaissent, les ambitieux sans portée sont rejetés dans le néant, les hommes nouveaux qui pointaient à l'horizon et dont la persistance serait compromettante sont impitoyablement sacrifiés.

(1) Lettre de Jefferson à Samuel Adams. Philadelphie, 26 février 1800.

Il n'y a plus alors que deux partis face à face, et deux candidats en présence. Presque toujours un troisième est tenu dans l'ombre par chacun des partis ; — il est rare que ce ne soit pas le même.—C'est une réserve que whigs, démocrates, républicains noirs poussent en avant subitement pour ramener la concorde quand la défaite menace, ou quand la lutte semble devoir se prolonger trop longtemps par l'égalité du nombre et des forces.

Ce candidat est une sorte de trait d'union conciliateur placé toujours à propos et habilement. Le parti qui se sentait secrètement le plus faible, lors même que ce n'est pas lui qui le présente, l'accepte toujours avec reconnaissance et courtoisie de la part de ses adversaires, en ce qu'il rend négative la victoire, pallie la honte de la défaite, et adoucit l'humiliation des concessions. Aussi un pareil candidat réunit-il généralement une majorité considérable.

A l'approche des élections, pendant les heures de répit que les affaires accordent dans la journée, le soir particulièrement, les *bar-rooms* sont encombrés ; chaque coin de rue devient un club. Là, le candidat lui-

même, ou quelqu'un de ses affidés, car il ne peut se multiplier, pérore en sa faveur, réveille tous ses titres à la reconnaissance publique, vante ses talents, etc., etc. Le candidat ou son représentant est à la piste de tous les points où se trouvent des réunions.

Il fait irruption soudainement dans les maisons de jeu, à la Bourse, aux théâtres, sur les bateaux à vapeur; et partout où il peut réunir ou trouver assemblés cinquante auditeurs, il se livre à toute la faconde dont le ciel l'a doté. Il a recours à tous les moyens, aux banquets, aux *meetings*, aux journaux.

A côté de ces escarmouches, qui sont le prélude du grand combat, se forment des réunions sérieuses et graves, sorte de tribunaux qui préparent solennellement l'élection.

Peu à peu ces *boards* (bureaux), composés des hommes les plus éminents et les plus influents, absorbent la confiance publique, qui finit par les sanctionner. C'est de leur sein que partent les éliminations dans l'intérêt du parti, au détriment de la *coterie*, et ils décrètent enfin l'adoption du candidat

ou des candidats sur qui devront porter les suffrages.

Les candidats des partis une fois adoptés, il ne reste plus pour chacun qu'à compter ses forces. On le fait au grand jour, au moyen de *processions* qui ont un étrange caractère à cause de la gravité et de la solennité avec lesquelles les Américains exécutent ces promenades.

L'un des deux partis commence, et annonce l'époque de la procession. A l'heure dite, tous les adhérents, conduits par les hommes les plus influents, s'assemblent sur une place publique, puis de là se mettent en marche, deux par deux, bannière au vent, et musique en tête (un tambour, une grosse caisse, un fifre, deux clarinettes et un violon), et se promènent solennellement à travers les principales rues de la ville. Il n'y a rien d'alarmant ni d'inquiétant dans leur attitude, non plus que dans celle de leurs adversaires, qui regardent stoïquement passer ce flot qu'ils remplaceront le lendemain.

Les *vivat* poussés en faveur du candidat dont le parti *processionne* ne soulèvent aucun cri de réprobation de la part des opposants;

c'est une concession mutuelle que l'on se fait. Il est rare qu'il en soit autrement.

Si c'est le tour des whigs, toutes les femmes dont les maris appartiennent à ce parti sont aux fenêtres, agitant leurs mouchoirs, et s'associant même de la voix à ces espérances du triomphe.

Le lendemain, c'est au tour des démocrates. Acteurs et spectateurs changent, mais la scène est la même. Les enfants, les domestiques de la maison, grands et petits, se mêlent également à la fête, et sont dressés à pousser des *vivat* opportuns.

Il faut avoir assisté à quelques-unes de ces manifestations auxquelles concourent toutes les classes de la population, ouvriers, négociants, fonctionnaires publics, juges, avocats, médecins, journalistes, etc., pour se faire une idée exacte de leur caractère. Nul, quel qu'il soit, ne s'abstient de se montrer dans les rangs du parti dont il a adopté la bannière.

La victoire une fois décidée, le calme renaît dans les esprits et dans la rue; ni la haine ni l'envie ne survivent à la défaite, nul ne s'irrite. On ne s'inquiète pas du triomphe de son adversaire, parce qu'on sait que, quel

que soit le parti qui triomphe, le sort de la démocratie n'est point engagé dans la question, et que l'État américain n'est en péril entre les mains de personne. Et enfin, ce qui rend les partis disposés à faire si bon marché de la défaite de leurs candidats, c'est qu'aucun intérêt particulier ne les guide, par cette raison que personne n'a de faveur à attendre ni à espérer du vainqueur, au pouvoir duquel l'organisation politique du pays ne laisse aucun moyen de récompenser publiquement le zèle de ses partisans. S'il en est, parmi eux, qui se dévouent par cupidité, et vendent leur concours, ceux-là sont des hommes dont le dévouement est fragile, et qui, mieux que tous autres, font bon marché de l'insuccès du candidat.

Ces processions n'ont pas toujours le caractère politique que je viens de définir : elles sont quelquefois une ovation populaire, et la plus éclatante à laquelle puisse prétendre un citoyen des États-Unis. La présence d'un grand orateur, d'un général revenant de l'armée chargé de lauriers, d'un avocat célèbre, etc., etc., suggère l'idée de ces processions, alors presque toujours improvisées. L'esprit de parti disparaît dans ce cas, grâce

au milieu dans lequel ces sortes de triomphes appellent les sympathies. Whigs, démocrates républicains, se confondent sans distinction pour payer au triomphateur un hommage de fleurs, de musique, de mouchoirs agités et de sourires de femmes.

C'est un des traits particuliers aux femmes américaines, et presque une monomanie chez elles, que de prodiguer ainsi les fleurs comme témoignage de leur sympathie.

Lorsque le général André Jackson, après la victoire qu'il remporta sur les Anglais, aux environs de la Nouvelle-Orléans, fit son entrée dans cette ville, le cortége triomphal qui le conduisit à la cathédrale était précédé d'une troupe de jeunes enfants vêtus de blanc, et qui jonchaient de fleurs les rues sur le passage du glorieux général.

Quelquefois, c'est une institution de bienfaisance qui marche en procession dans les rues, pour rappeler son existence au public et réveiller ses sympathies. Alors, ce n'est plus l'œuvre d'un parti, c'est l'œuvre de tout le monde. Ou bien ce sera une loge franc-maçonique, ou bien une secte religieuse. Enfin, tout ce qui, aux États-Unis, se constitue en corps et a besoin de l'appui du pu-

blic, se sert de ce moyen. C'est un mélange de réclame ambulante et de publicité, de démonstration imposante, de dénombrement de force, d'incitation à la sympathie. Ces processions touchent au grotesque et au sérieux, au sublime et à l'ignoble mendicité des suffrages. On est tenté d'en rire, ou elles inspirent de profondes réflexions.

Louisville est une des villes les plus importantes sur le cours de l'Ohio, avec des rues spacieuses, droites, bien aérées, d'assez beaux édifices, et un grand mouvement commercial résultant de sa position. De même que les Américains ont eu l'idée de semer la graine d'une cité à la jonction du Mississipi et du Missouri, dans l'espoir d'y voir germer ce Cairo dont j'ai déjà parlé, de même ils ont exploité très-habilement le passage dangereux de l'Ohio à l'endroit où ils ont élevé Louisville. C'est le point que l'on nomme les Chutes ; la navigation y est difficile, dangereuse quelquefois. Selon que les eaux sont plus ou moins hautes, les bateaux sont toujours obligés d'y stationner. A quelque chose malheur est bon, dit-on. En ce cas, il a servi à faire naître une belle et riche cité à la place d'un repaire de sauvages.

V

Les élections se passèrent assez pacifiquement à Louisville ; on m'assura que ce calme avait été dû à un événement qui mit la ville bien autrement en émoi que les secrets du *poll*.

Il s'agissait d'un procès au criminel dont l'héroïne était une jeune femme que je rencontrai dans les rues de Louisville et que la foule suivait avec curiosité.

Était-ce une habileté de parti d'avoir exploité l'attention publique par ce procès? Peut-être bien. En tout cas, voici les faits :

Quelques mois auparavant, un constable, plus galant peut-être que zélé pour ses devoirs, s'était introduit de force et illégalement chez une jeune veuve nommée Martha Morgan, sous prétexte de réclamer des taxes

arriérées et menaçant de faire vendre sa petite maison, si Martha Morgan ne se rendait aux vœux de l'amoureux constable, vœux tendant, je le présume, à une union légitime.

Martha, qui ne se souciait pas, pour le moment du moins, de convoler en secondes noces, avait décliné, avec douceur d'abord, puis avec énergie, l'honneur d'une pareille union. Les amoureux éconduits sont les mêmes sous toutes les latitudes, volontiers accessibles au dépit, et disposés à le montrer, surtout dans un pays où il est facile de se mettre au-dessus de la loi.

Donc, armé de son droit, ou de ce qu'il croyait être son droit, le constable s'était présenté chez Martha Morgan, dissimulant l'homme sous le fonctionnaire public, menaçant, comme je l'ai dit, de faire saisir et vendre la petite maison et le petit coin de terre que cultivait Martha, si les taxes n'étaient immédiatement acquittées, et se montrant sourd aux observations très-raisonnables que lui présenta la jeune veuve avec sa douceur accoutumée.

Le constable peu sensible, ou trop sensible, persista dans l'exécution de son rigou-

reux mandat, et tout en procédant à l'exécution de la saisie, il renouvela à Martha ses propositions de mariage, repoussées plus que jamais. On eût dit que chaque meuble ajoutait à l'exaltation du constable, si bien que des offres honnêtes il passa bientôt à des injures et à des insultes qu'une femme ne pouvait plus supporter.

Martha était seule dans sa maison avec deux jeunes enfants, l'un de cinq ans, l'autre de six mois. Se voyant sans défense, exposée peut-être aux brutalités du constable, en tout cas poussée à bout et désespérée, la jeune veuve s'arma d'un révolver qui se trouvait dans les défroques de feu son mari, et, au moment où le constable s'avançait vers elle, elle fit feu sur lui et l'étendit mort à ses pieds.

C'était le procès de Martha qui se jugeait juste à l'heure du vote. Le foule déserta le *poll* pour envahir la maison de justice. Cette veuve, à peine âgée de vingt ans, était d'une beauté remarquable. Elle se présenta devant le tribunal tenant l'un de ses enfants par la main et portant l'autre dans ses bras. Son entrée produisit nécessairement une grande sensation.

Martha Morgan raconta, avec une émotion qui gagna tout l'auditoire, les circonstances relatives à l'acte pour lequel elle était traînée devant la cour criminelle. La décision ne fut pas longue à prendre; le juge prononça un verdict de non-culpabilité, qui fut accueilli avec de frénétiques applaudissements.

La foule aecompagna Martha à sa sortie du tribunal, et la ramena pour ainsi dire en triomphe chez elle.

VI

J'allai visiter cette petite maison théâtre d'une si énergique défense de la part d'une femme. J'étais accompagné de mon ami Steven. Je craignais que nôtre visite ne parût une indiscrétion; mais Steven me rassura. Il connaissait Martha Morgan; il connaît, je crois, les trente millions d'habitants des États-Unis, soit directement, soit indirectement. Steven a toujours un souvenir, un fait, un service souvent, qui lui sert de lien de contact et de rapprochement; il est certain de se faire toujours bien accueillir.

« D'où connaissez-vous cette jeune femme? demandai-je à Steven.

— Elle doit la vie à mon père, me répondit-il, et je ne m'étonne pas de l'action qu'elle

a commise, car il y a de l'héroïsme de race dans cette jeune femme. »

Steven me raconta alors que le grand-père de Mme Morgan avait été un de ces pionniers hardis défricheurs des nouveaux Etats de l'Ouest. Il s'était établi dans le Kentucky à une époque où il fallait encore disputer le terrain pouce à pouce aux Indiens. Il occupait une ferme en avant d'un village, à un mille au moins loin de tout secours immédiat. Au point où Warner s'installa, les terres étaient meilleures que partout ailleurs, la forêt abondante en gibiers, et tout près de là coulait un bras de rivière ; toutes considérations qui pour lui passèrent bien avant les dangers auxquels l'exposait la position isolée qu'il avait choisie.

Warner avait eu déjà quelques démêlés avec les Indiens, et il s'en était tiré à son avantage. Son log-cabin était un arsenal ; et plus d'une fois sa femme et son fils aîné, un gars d'une douzaine d'années, avaient manié avec succès le rifle et le pistolet. Mais les Indiens avaient juré de tirer vengeance de cette ferme imprenable.

Un jour que Warner était absent, une bande de ces sauvages vint attaquer la mai-

son. Mme Warner et son fils en abattirent plus d'un et soutinrent un assaut désespéré. Se voyant bientôt dans l'impossibilité de prolonger la lutte, la vaillante femme fit partir son fils par le derrière de la ferme, et l'expédia au village voisin pour requérir du secours. Il y avait un mille à parcourir : l'enfant y mit toute la diligence que lui permettaient ses jambes de douze ans, arriva au village, raconta ce qui se passait, et sur le signal qui fut donné, une quarantaine de citoyens se dirigèrent, guidés par le jeune gars, dans la direction de la ferme. Le père de Steven était à la tête de ces soldats improvisés.

Mais la brave Mme Warner avait été dans l'impossibilité de se défendre plus longtemps ; les Indiens avaient fait irruption dans la ferme, y avaient mis le feu, et s'étaient éloignés, laissant l'héroïne de cette vigoureuse défense exposée aux flammes qui avaient envahi la maison tout entière.

Au moment où arrivèrent les secours amenés par le petit Warner, on aperçut à une des fenêtres Mme Warner tenant entre ses bras le plus jeune de ses enfants, et attendant héroïquement une mort qu'il lui était désormais difficile d'éviter. Ce fut le père de

Steven qui, le premier, arriva sur le théâtre de ce sinistre. Il s'élança à travers les flammes, et au péril de ses jours ramena sains et saufs Mme Warner et son jeune enfant, une charmante petite fille, qui fut la mère de cette Martha Morgan acquittée par la cour criminelle de Louisville.

Elle nous reçut avec une grâce charmante.

« J'ai presque envie de vous épouser, lui dit en riant Steven.

— Vous me feriez bien de l'honneur, à coup sûr, répondit Martha; mais vous vous y prenez un peu trop tard pour faire votre demande.

— Bah!

— Oui, une heure après la mort du misérable constable, et en présence même de son cadavre, j'avais reçu une douzaine de propositions de mariage. Le nombre de celles que j'ai reçues depuis mon procès est incalculable.

— Et vous avez décidé ?

— J'ai fait le serment sur la tombe de Morgan de rester veuve.

— Ah ! c'est différent; mais tiendrez-vous un pareil serment ?

— Me croyez-vous femme à ne pas faire ce que je dis, et capable de faiblir ? »

Mme Morgan prononça ces mots avec un certain orgueil dans le regard et sur un ton qui ne demandait pas de réplique.

« Soit ! répliqua Steven. Je n'entends pas vous blâmer de votre résolution. Vous avez prouvé que vous n'avez pas besoin d'un défenseur, prétexte que tant de femmes mettent en avant pour manquer à leurs serments de veuvage, et, en tout cas, vous avez heureusement des enfants.

— Pourquoi heureusement ?

— Parce qu'il eût été dommage qu'une race comme la vôtre ne se perpétuât pas. »

CHAPITRE V.

L'éducation fait des héros. — L'habitude des périls. — Chemin de fer en feu. — Entre un ours et un chat. — Le patriotisme américain. — Pas de grosses épaulettes. — La jeunesse de Franklin. — Les fantômes. — Les Knickerbockers. — L'avenir et le passé.

I

L'éducation des femmes aux États-Unis, les conditions qui leur sont faites dans la société, la liberté dont elles jouissent et l'isolement où elles sont souvent réduites, les obligent à pourvoir à leur propre défense, éveillent en elles des instincts virils et leur donnent une certaine confiance dans leurs forces.

Aussi l'on cite constamment, en Amérique, des exemples de courage féminin, parfois des traits d'héroïsme, et des épisodes dramatiques qui sont la conséquence des situations extrêmes et désespérées où elles se trouvent.

J'aurais plus d'un fait à conter ayant trait à ce côté original des mœurs américaines, après l'histoire de la veuve Morgan, qui déjà ne manque pas de caractère; je rapporterai le suivant, arrivé pendant mon dernier séjour en Amérique.

Ce drame a eu pour théâtre le fleuve Saint-Laurent, large vis-à-vis de Montréal d'environ deux milles, sinon plus. Pendant l'hiver, sur cette immense plaine d'eau, convertie en plaine de glace, sur une étendue de près de 200 milles, on établit des chemins qui la sillonnent en tous sens. Ces chemins sont généralement ouverts aux frais des municipalités riveraines du fleuve, et qui font poser, de distance en distance, des jalons ou balises, pour que les voyageurs puissent se reconnaître pendant la nuit, ou pendant les tempêtes de neige, si fréquentes et si terribles. Quelques-unes des routes qui parcourent ainsi le Saint-Laurent ont plusieurs lieues de lon-

gueur, notamment celle qui part de Montréal et va aboutir à la tête d'un endroit appelé la Tortue.

Pendant l'hiver de 1858, un traîneau monté par deux femmes, Mmes Hutchinson et Norlay, quitta la rive sud du Saint-Laurent pour venir à la ville. Il était environ cinq heures du soir, le ciel était couvert de nuages sombres et menaçants; le vent soufflait du sud-est, et tout faisait pressentir une de ces terribles *bordées* de neige qui rendent dangereuses sinon impraticables, durant l'obscurité, les *traverses* du Saint-Laurent.

Quand les deux dames arrivèrent à l'endroit nommé la pointe de la Tortue, on les engagea à y passer la nuit. Mais une affaire pressante appelant l'une d'elles à Montréal, elles résolurent de continuer leur voyage et se mirent en route. Il était près de six heures. La neige commençait de tomber. Bientôt les ténèbres se répandirent sur le Saint-Laurent.

Les rafales étaient violentes. Mme Norlay, qui conduisait le cheval, perdit la piste et remonta le fleuve au lieu de le descendre. Sa compagne, s'apercevant que le traîneau déviait de la route, en prévint Mme Norlay.

Celle-ci mit pied à terre et essaya de ramener le cheval dans la bonne voie. Mais ses efforts furent infructueux ; l'animal, enfoncé jusqu'au poitrail dans un banc de neige, refusa d'avancer. Les malheureuses femmes appelèrent du secours.

Qui pouvait les entendre au milieu de cette solitude immense ?

Le désespoir les gagna. Ayant dételé le cheval, qui cherchait par des soubresauts à se tirer du mauvais pas où il s'était jeté, elles se blottirent sous l'unique peau de bœuf qu'elles eussent en leur possession, attendant le jour en proie à une anxiété et à des tourments plus faciles à concevoir qu'à décrire. Pour comble, l'une d'elles avait dans ses bras un enfant encore à la mamelle. Enfin, l'aurore tant désirée par les malheureuses arriva. La neige n'avait cessé de tomber, et déployait tout autour d'elles son suaire glacial.

Vers sept heures du matin, des habitants, en allant au marché, passèrent non loin de là. Mme Norlay avait presque perdu connaissance ; mais Mme Hutchinson, qui conservait une partie de ses forces, fit des signes à ces gens. On s'empressa d'accourir à l'aide des

infortunées ; elles furent amenées à Montréal, et reçurent tous les soins que commandait leur déplorable état. L'une et l'autre ont succombé à leurs souffrances. Par un miracle sans doute, le petit enfant de Mme Hutchinson a survécu.

Voilà un enfant qui aura débuté dans la vie, on peut dire, à une rude école. Il est bien peu d'enfants, d'ailleurs, en Amérique, dont les jeunes années ne soient pas exposées à ces épreuves. Presque tous sont appelés à apprendre la vie par son côté pratique, et à combattre, à l'âge où les nôtres s'amollissent dans les douceurs et les tendresses de la famille, les périls les plus sérieux. Garçons ou filles y passent également ; ainsi le veut la vie en Amérique. Il faut attribuer en grande partie à ces circonstances le caractère énergique de ce peuple, son mépris des dangers, cette dose incomparable d'audace qui le distingue entre tous les autres peuples. Il est incontestable que l'on fait ainsi de fortes races, bien trempées, énergiques, prêtes toujours à tout, et ne s'étonnant jamais de rien.

II

Prenez tous les Américains, les uns après les autres, ils auront tous, dans le cours de leur existence, passé par des épreuves formidables. J'en ai un exemple sous la main, en ce moment : c'est mon ami Steven. Soldat volontaire, il fit la guerre des États-Unis contre le Mexique, comme on va à la chasse, pour le plaisir de faire la guerre.

« On ne court pas plus de risque, me disait-il avec ce sang-froid yankee devenu proverbial, d'être atteint par une balle sur un champ de bataille, qu'on ne s'expose à sauter en steamboat, à être brûlé vif en chemin de fer, à attraper une fluxion de poitrine au bal, ou à se faire manger par les ours gris et par les chats sauvages quand on les va dénicher

dans leurs montagnes ou dans leurs forêts. Et puis, après tout, qu'est-ce que cela fait? La guerre est un passe-temps comme les voyages, comme la chasse! »

Steven, au point de vue des aventures et des mésaventures de toutes les sortes qu'il avait courues dans sa vie, avait raison. C'est lui qui me raconta le fait suivant dont il fut témoin et acteur :

« Un jour, me dit-il, je traversais l'Illinois en chemin de fer. Nous rencontrons tout à coup devant nous une prairie en feu. Au lieu de reculer de terreur comme l'eût fait un coursier ordinaire, le *cheval de fer* s'élança hardiment à travers l'immense tourbillon des flammes. Le conducteur fit fermer les fenêtres des vagons ; le mécanicien, le chauffeur et les garde-freins s'enveloppèrent le visage et les cheveux de leur mieux, et le long convoi traversa sans accident le vaste brasier qui paraissait devoir être une barrière infranchissable. Un peintre ou un romancier aurait pu tirer un excellent parti de ce spectacle presque infernal. Malheureusement, la place était trop chaude pour s'amuser à étudier de tels effets. »

De pareils épisodes ne surprenaient pas

Steven, et ne le dégoûtaient pas le moins du monde de continuer à voyager en chemin de fer.

« Autant vaudrait, me disait-il, renoncer à jamais à la chasse, à cause des dramatiques émotions que j'y ai éprouvées. Voulez-vous que je vous raconte un des épisodes de ma vie de chasse?

— Volontiers.

— J'avais tué des gibiers de toute espèce, depuis l'humble perdrix jusqu'au buffle mugissant; mais le célèbre ours gris de Californie me tentait, et je convoitais les oreilles d'un de ces redoutables animaux. Un jour, le hasard me servit. A la première neige, quand le gibier abandonne les hautes latitudes et va chercher la température plus douce des vallées, on m'annonça qu'on avait vu plusieurs ours gris près de Fiddletown. Je me dirigeai immédiatement vers l'endroit indiqué. Après deux jours et deux nuits de vaines recherches, je tombai sur un ours magnifique. Il était à cent pas de moi. Dans mon impatience, je n'avançai pas davantage et fis feu. Un grognement sourd m'annonça que j'avais visé juste; mais aussitôt, l'ours blessé se précipita vers moi. Lutter avec cette bête fu-

rieuse, il n'y fallait pas songer. Je grimpai à un arbre voisin, et j'étais déjà à trente pieds de haut, quand l'ours fut au pied. Il jeta un regard sur moi, puis s'assit dans l'intention apparente d'attendre tranquillement que je descendisse de l'arbre. Mais j'avais un révolver à six coups, bien chargé, et j'avais le temps d'en finir avec lui. Je me sentais donc entièrement rassuré, quand un bruit venant d'en haut me fit lever les yeux, et je découvris, perché sur un autre arbre, remuant la queue et grinçant des dents, un énorme chat sauvage. J'étais assiégé par en haut et par en bas, et gardé à vue par deux sentinelles bien armées. La position était assez critique, qu'en dites-vous?

— Il me semble.

— Je n'étais pas beaucoup plus à l'aise que dans le train lancé à travers la prairie en feu. Après un moment de réflexion, je résolus de faire d'abord une démonstration en haut; j'armai mon révolver, j'embrassai solidement l'arbre, et je tirai sur le chat. Un cri perçant retentit en même temps que le coup de pistolet, et je sentis des griffes acérées me pénétrer l'épaule; la douleur me fit lâcher l'arbre, et nous dégringolâmes moi et le chat.

Heureusement le dos velu de l'ours nous reçut et amortit notre chute comme un moelleux tapis. Plus heureusement encore les griffes du chat piquèrent l'animal blessé en quelque endroit sensible, et comme il n'était point alors de joviale humeur, il commença avec le chat une guerre essentiellement favorable à mon évasion. Je n'attendis pas le résultat de la lutte, et détalai promptement. Le lendemain, je visitai le champ de bataille : le sol était jonché, sur une grande étendue, de poils de chat et d'ours et de nombreuses taches de sang. Il ne restait de bien distinct que les oreilles de l'ours et la queue du chat. »

III

Quel but avait Steven quand il partit pour la guerre? Aucun, sinon de faire la guerre et de payer à son pays la dette de patriotisme qu'il lui devait. Quelle récompense attendait-il? Aucune. C'est là un trait caractéristique des mœurs américaines.

Aux États-Unis, il n'y a pas, à proprement dire, d'armée régulière. Tout au plus dix ou quinze mille hommes, organisés en régiments, sont répartis sur le territoire.

Quand la patrie a besoin de bras pour la défendre, il lui suffit de frapper du pied la terre pour qu'il en sorte des soldats. Ce sont tous des volontaires qui regardent comme un devoir sacré d'aller sur le champ de bataille verser le tribut de leur sang. Riches, pauvres, jeunes hommes, hommes mûrs, céliba-

taires, pères de famille, tous indistinctement accourent à cette grande voix de la patrie en détresse, et disent : « Nous voilà ! » Le système est bon ou mauvais, peu importe ; je rapporte le fait.

Les compagnies élisent leurs officiers, et, le sac sur le dos, on marche où la guerre vous appelle. Puis, quand on a rempli sa tâche d'une année, on revient chez soi ; le simple soldat rentre dans ses foyers, l'officier se dépouille de ses épaulettes éphémères. Ni l'un ni l'autre n'attendent de récompense de la patrie, aucun avancement ; rien ne les guide que l'honneur d'avoir acquitté une dette.

Si la patrie ne solde par aucune faveur ce dévouement, il reste aux braves à recueillir les témoignages extérieurs de la reconnaissance publique.

En 1847, à une de mes stations sur les fleuves, j'ai embarqué à bord d'un steamboat, à un petit village, un jeune officier parti comme capitaine volontaire dans la guerre contre le Mexique. Il était revenu avec deux blessures, après avoir assisté à l'assaut de Monterey, au siége de la Vera-Cruz, à la prise du Cerro-Gordo. Il était retourné au village pour embrasser son père. Le matin du jour

où on l'attendait, sept coups de canon annoncèrent sa venue; et au moment où il débarquait sur la rive, la population tout entière, musique en tête, se rendit à sa rencontre, et le conduisit processionnellement à une salle où était préparé un banquet.

Ainsi, un soldat se conduit vaillamment dans trois actions, il est blessé deux fois; toute la récompense qu'il en retire se borne à une démonstration de ses concitoyens en son honneur, et il en est plus fier que de deux grosses épaulettes!

IV

Mais je reviens à ces épreuves réservées à la jeunesse des Américains, épreuves qui les trempent si bien et les préparent majestueusement à leur vie d'hommes faits.

J'en puis citer un exemple admirable en racontant les premières années de la vie d'un homme illustre, Benjamin Franklin, un nom populaire et honoré dans le monde entier.

On ne saurait, à mon avis, multiplier sous trop de formes ce livre éternellement instructif de la vie des grands hommes, qui offre aux jeunes gens tant de bons conseils et de salutaires exemples. Mais il est une chose à laquelle on n'a pas toujours assez songé, c'est de montrer aux lecteurs de ce livre d'or de l'humanité combien, dès leurs plus tendres

années, les hommes qui ont conquis par leur gloire l'immortalité de ce monde avaient préparé par leur conduite et leur caractère, par les penchants de leur cœur, par la direction de leur éducation, par les épreuves qu'ils supportèrent, le rôle qu'ils ont été appelés à jouer plus tard.

C'est surtout en étudiant les premières années des hommes illustres de l'Amérique que l'on constate ces efforts anticipés. On le remarque tout naturellement pour les hommes illustres, mais on pourrait en faire l'application à peu près à tous les Américains de toutes les conditions.

Puisqu'il s'agit de Franklin, parlons de lui, car dès l'âge le plus tendre et jusqu'au moment où, après bien des luttes et des privations, la fortune lui a ouri, le spectacle de cette existence est une des meilleures leçons qu'on puisse offrir. L'application au travail, l'ardeur pour l'étude, la patience devant les épreuves du sort, l'amour du bien, la charité, l'économie, tous les éléments des grandes vertus et des grands talents qui ont fait plus tard de Benjamin Franklin un homme illustre et un homme utile à ses semblables, un homme de bien et un homme de science, se

retrouvent dans les moindres détails de sa vie d'enfant et de sa vie d'adolescent.

Franklin était né le 17 janvier 1706, à Boston, dans le Massachusetts. Son père n'était pas riche, tant s'en fallait, et avait sur les bras sept enfants.

L'état de pauvreté de la famille de Franklin avait modifié les projets qu'elle fondait sur lui, et décidé peut-être de toute sa vie. Placé dans une école commune pour y faire son éducation, il fut obligé bientôt de la quitter. Un matin qu'il s'apprêtait à s'y rendre comme d'habitude, son père l'arrêta sur le seuil de la porte, et lui dit :

« Benjamin, ta mère avait voulu faire de toi un ministre de l'Évangile; mais, hélas! mon enfant, nos ressources ne nous permettent pas de te donner une instruction assez étendue. »

L'enfant posa lentement ses livres à terre, laissa tomber sa tête sur sa poitrine, et deux larmes montèrent à ses yeux. Il n'avait eu que le temps de sentir l'amour du travail et d'effleurer à peine la science, mais son cœur se gonfla à la pensée qu'il fallait y renoncer.

Le père prit l'enfant sur ses genoux, et continua :

« Tous tes ancêtres ont été d'habiles mécaniciens ; je suis en état de guider sûrement tes premiers pas dans cette carrière. Veux-tu de moi pour maître ?

— Ce serait avec bonheur, répondit l'enfant, mais je ne me sens aucune vocation pour la mécanique. Cherchons autre chose, mon père. Puisque vous êtes malheureux, je dois le plus tôt possible gagner de l'argent. Le père d'un de mes camarade d'école possède une fabrique de savons, vous convient-il que j'aille lui demander du travail ? »

La physionomie du jeune Benjamin était pleine de résolution et d'énergie. Son père l'embrassa tendrement et lui dit :

« Va, mon fils, et que Dieu te protége ! »

Franklin avait alors onze ans.

Benjamin, dégoûté bientôt des savons, entra comme apprenti chez un coutelier. Mais le prix énorme qu'on demandait pour son apprentissage mit sa famille dans l'impossibilité d'y satisfaire.

Franklin, comme s'il eût eu un secret pressentiment de sa destinée, n'avait pas négligé pendant tout ce temps de continuer à s'instruire. Privé de maîtres, sans autres secours que sa ferme volonté, il travaillait avec une

assiduité exemplaire, lisait de bons livres, des livres sérieux, et cultivait son esprit pendant que ses bras restaient forcément oisifs. C'était précisément dans quelques-uns des livres qui lui étaient tombés sous la main, qu'il avait puisé cette sage résignation et cette raison précoce dont l'histoire de sa jeunesse nous fournit des preuves innombrables.

Un de ses frères, ouvrier typographe dans une imprimerie de Boston, obtint de le pouvoir prendre avec lui, et l'initia à cette profession, qui parut sourire à Franklin, parce qu'elle demande une application de l'intelligence, et qu'elle est en effet la première des professions manuelles. Franklin ne tarda pas à devenir un très-bon ouvrier. Il continua, pendant les heures de liberté que lui laissait l'exercice de son état, à travailler avec la même assiduité. Le temps que ses camarades consacraient aux plaisirs et aux distractions de leur âge, lui, il l'employait à l'étude, et le peu d'argent qu'il économisait, il le dépensait à acheter des livres. Chaque fois qu'il trouvait dans un ouvrage quelque précepte de morale, quelque conseil sur la manière de vivre, de se nourrir, d'entretenir sa santé, il l'expérimentait sur lui-même, et, pour peu

que son tempérament s'y prêtât et que sa raison n'y trouvât rien à redire, il s'en faisait une règle de conduite et d'hygiène. Il s'était composé ainsi, dès sa jeunesse, une sorte de code dont il ne se départit pas de toute sa vie, en la modifiant seulement selon les exigences et les conditions de l'âge.

Par exemple, il avait lu quelque part que le régime des végétaux était plus sain pour certaines constitutions que celui des viandes· il en fit l'essai, qui lui réussit. Jusqu'à sa mort, il ne prit plus d'autre nourriture. Le grand avantage qu'il en retira immédiatement fut de réaliser une économie notable sur le prix de sa nourriture, et il appliqua ces économies à augmenter sa bibliothèque. Ce fut pour lui un double profit.

Franklin demeura cinq ou six ans avec son frère; mais ce dernier n'avait pas toujours pour lui les bontés qu'il méritait. Il en résulta une brouille entre eux. Benjamin quitta l'atelier. Il était parvenu à apprendre seul, et toujours sans maître, deux sciences très-difficiles, les mathématiques et l'astronomie. Il en conçut non pas de l'orgueil, car ce fut à tout âge l'homme le plus modeste qu'il fût possible de rencontrer, mais une certaine

confiance bien légitime en ses forces. La connaissance qu'il avait des mathématiques et de l'astronomie lui inspira l'idée de se faire marin. Son père s'y refusa. Franklin se soumit sans mot dire; mais comme il s'agissait de trouver de l'ouvrage, et qu'à cette époque il n'existait, à Boston, qu'une seule imprimerie, celle d'où il venait de sortir, il fut contraint de quitter sa ville natale pour aller chercher ailleurs l'emploi de ses bras et de son intelligence.

Franklin avait alors quinze ans.

Il s'embarqua pour New-York; la traversée le dégoûta tout à fait de l'envie qu'il avait eue d'embrasser cette carrière de la mer. N'ayant pas trouvé à se placer dans les imprimeries de New-York, il se mit en route pour Philadelphie, et accomplit le voyage d'une ville à l'autre presque tout entier à pied. Ce n'est que vers la fin que, trop fatigué, il s'embarqua sur un bateau, et obtint son passage à un prix très-modique, à la condition qu'il aiderait l'équipage aux manœuvres.

A juger par la réception qui lui fut faite à Philadelphie le jour de son arrivée, on ne se douterait pas qu'un jour devait venir où il dominerait cette ville de toute l'autorité

que donne à un homme l'influence conquise par la gloire et par l'élévation du caractère. Cette entrée avait, en effet, quelque chose de comique et de pittoresque à la fois.

Voici venir, se traînant par la rue du Marché, au milieu de la populace, un grand jeune homme maigre, au visage pâle, hâve, fatigué, la toilette en désordre, les vêtements râpés et usés jusqu'à la corde, portant un long pain sous le bras et, à moitié enfoncé dans la poche de son habit, un paquet contenant toute sa garderobe. Il traverse gravement la rue, le nez en l'air, et cherchant autour de lui la cause de cet étonnement et des rires qui l'accueillent sur son passage. Il se promène ainsi dans la plus grande partie de la ville, ne sachant où aller et n'osant s'adresser à personne.

Il arrive de cette façon jusqu'à la porte d'un établissement de quakers, il s'endort sur le seuil, la tête appuyée sur une marche de pierre, après avoir mangé un morceau de son pain. Les quakers, sous prétexte que la rue n'était point une auberge, chassent cruellement le jeune voyageur.

Franklin tourna le dos aux quakers, et, la nuit étant venue, il alla frapper, à tout hasard,

à une porte pour s'enquérir où il pourrait trouver une auberge et du travail.

Il tomba au milieu d'une honnête et excellente famille, qui, captivée par l'air de franchise et d'honnêteté de ce jeune homme, le retint à souper, lui donna un lit, et le fit, dès le lendemain, entrer dans un atelier d'imprimeur. Franklin eut mille raisons pour bénir les quakers de leur brutalité, car plus tard, à son retour d'Angleterre, il épousa la jeune fille qui lui avait ouvert la porte hospitalière.

Mais tout cela est raconté par Franklin lui-même d'une façon si charmante et si naïve, qu'au risque de me répéter, je ne puis résister au plaisir de reproduire ce passage de ses mémoires :

« A mon arrivée à Philadelphie, dit-il, je portais mes habits de travail, mes vêtements de toilette devant m'arriver par voie de mer. J'étais couvert de poussière ; mes poches étaient bourrées de chemises et de bas ; je ne connaissais âme qui vive dans la ville, et ne savais pas où aller chercher un logement. Fatigué de la marche, de mon travail de manœuvres à bord, et ayant passé toute la nuit sans dormir, j'avais extrêmement faim ; et tout mon argent consistait en un dollar et la

monnaie en cuivre d'un shilling environ, que je donnai aux hommes du bateau pour prix de mon passage. Comme je leur avais aidé aux manœuvres, ils refusèrent d'abord, mais j'insistai jusqu'à ce qu'ils acceptassent.

« Je marchai jusqu'à l'entrée d'une rue, regardant avec inquiétude de côté et d'autre, et j'arrivai ainsi à la rue du Marché, où je rencontrai un enfant avec un pain. Il m'était arrivé souvent de dîner avec du pain sec. Je m'informai auprès de l'enfant où il avait acheté ce pain, et jallai avec lui jusqu'à la boutique du boulanger qu'il m'indiqua.

« Je demandai d'abord des biscuits, espérant en trouver comme ceux que j'avais à Boston ; mais il paraît qu'on n'en faisait pas de cette espèce à Philadelphie. Je demandai alors un pain de trois penny (trois sous). On n'en faisait pas de ce prix-là. Comme j'ignorais les prix, aussi bien que les diverses espèces de pain, je priai alors le boulanger de me donner pour trois penny de pain d'une espèce quelconque. Il me débita trois larges morceaux. Je fus tout étonné d'en avoir une si grande quantité. Je les pris néanmoins, et n'ayant plus de place dans mes poches, je me remis en marche, ayant un morceau de

pain sous chacun de mes bras, et mangeant le troisième morceau.

« J'arrivai ainsi de la rue du Marché à la *quatrième rue* (1), et passai devant la maison de M. Read, le père de ma future épouse. La jeune fille était debout devant la porte, me regarda avec étonnement, et pensa, non sans raison, que j'avais une mine singulière et grotesque.

« Je tournai l'angle et entrai dans la rue Chestnut, mangeant mon pain le long de la route ; et étant retourné sur mes pas, je me retrouvai sur le quai de la rue du Marché, devant le bateau d'où j'avais débarqué. Je montai à bord pour boire un peu d'eau ; et me trouvant parfaitement satisfait du morceau de pain que j'avais dévoré, je donnai les deux autres à une femme et à son enfant qui avaient fait la traversée avec nous sur le bateau, et attendaient qu'il partît pour continuer leur voyage.

« Ainsi rafraîchi, je regagnai la rue, qui était en ce moment pleine de personnes bien

(1) A Philadelphie, à New-York, et dans beaucoup de villes des États-Unis, un grand nombre de rues portent un numéro au lieu d'un nom.

vêtues, toutes suivant la même direction. Je fis comme elles, et arrivai ainsi à une maison où des quakers se réunissaient près de la place du marché. Je m'assis comme le fit toute l'assistance. Après avoir regardé autour de moi, n'entendant aucune parole prononcée par personne, me sentant accablé par ma longue nuit de travail, et ayant besoin de repos, je tombai dans un profond sommeil qui dura jusqu'à ce que l'assemblée se dispersât ; alors un des membres de la congrégation eut la bonté de me réveiller. Ce fut là, par conséquent, la première maison de Philadelphie où j'entrai, où je dormis du moins. »

Cette situation et le portrait que Franklin y fait de lui-même indiquent assez l'état de pénurie dans lequel il se trouvait en arrivant à Philadelphie. Dès le lendemain, il se mit en quête d'ouvrage et en trouva dans une imprimerie. Bientôt sa bonne conduite, son zèle au travail et son habileté le firent remarquer et aimer de son *employeur* (1).

Il publia alors, sous forme de lettre adres-

(1) Aux États-Unis, on ne connaît pas le mot de *patron*, et celui de *maître* n'existe pas dans les rapports de l'ouvrier avec celui qui l'emploie; l'expression est *employer* (employeur).

sée à un ami, le récit de son voyage de Boston à Philadelphie. Ce petit opuscule fut fort remarqué et produisit une certaine sensation, à cause du bon sens merveilleux qu'on y rencontrait, et qui fut toujours le côté saillant du génie de Franklin dans toutes ses œuvres.

Le gouverneur de la Pennsylvanie, sir William Keith, qui avait été frappé du sentiment profond empreint dans cet écrit, fit demander le jeune homme et lui tint ce langage :

« Vous n'êtes point un homme fait pour vous traîner à la remorque des autres ; vous êtes appelé à dominer vos égaux. Ce n'est plus un salaire qu'il vous faut, mais la fortune, mais la puissance, dont vous ferez l'usage qu'en doit faire tout homme de génie. J'ai un projet d'établissement important à créer ici, je vous en réserve la direction ; mais il faut que vous vous rendiez à Londres pour entamer des négociations à ce sujet. Voici des lettres pour des personnages influents qui vous aideront dans le succès de l'affaire. »

Une pareille ouverture comblait tous les vœux, tous les rêves de Franklin. Cette for-

tune, il la voulait, en effet; mais il la destinait à un noble emploi ; ce génie qu'il se soupçonnait, mais qu'il n'osait s'avouer, il devait l'appliquer à faire le bien, à doter l'humanité de grandes découvertes.

Franklin s'embarqua donc pour l'Angleterre, muni des lettres de recommandation que lui avait remises sir William Keith. Arrivé à Londres, notre héros s'aperçut bientôt que son protecteur n'avait aucune espèce de crédit auprès des personnes à qui il l'avait recommandé. Le voilà au mileu d'une grande ville, étranger, sans amis, et surtout sans ressources.

Nos lecteurs savent maintenant que Franklin n'était pas homme à se laisser décourager. Il se mit aussitôt en quête d'ouvrage et entra comme ouvrier dans une imprimerie de Londres, après s'être bercé, sur la foi d'un vaniteux personnage, d'illusions et de rêves qu'une triste réalité faisait évanouir. Les gens de l'espèce de sir William Keith sont nombreux dans ce monde, et il est toujours bon de s'en défier.

A Londres, comme à Philadelphie, Franklin se révéla à ses chefs sous le côté brillant de ses qualités. — Il fut bien vite

apprécié, aimé et respecté même de ses camarades, quoiqu'il eût à peine alors dix-huit ans. Sa conduite rangée, son zèle pour l'étude, qui se développa bien davantage au milieu des richesses intellectuelles que lui offrait une grande cité comme Londres, lui permirent de faire des économies sur son salaire.

Ces économies formèrent bientôt une petite somme assez ronde déjà avec laquelle Franklin se proposait d'entreprendre un voyage dans les principales villes de l'Europe, toujours dans le but de s'instruire ; mais au moment de partir, il apprit qu'un de ses compatriotes, un pauvre diable de poëte, se trouvait à Londres, dénué de toutes ressources, affamé et malade. Adieu le voyage à travers l'Europe ! adieu le plaisir et la joie que Franklin se promettait ! Son voyage se borna à aller de son domicile à celui de son malheureux compatriote ; sa joie et son plaisir furent de consacrer tout ce que contenait sa bourse à arracher le pauvre disciple d'Apollon à la misère où il était, à payer ses dettes, à lui acheter les vêtements dont il manquait, puis il fit transporter le malade chez lui, lui donna place dans sa chambre, à son feu, à sa

table, se remit de plus belle à la besogne ; et, jusqu'à ce que ce malheureux fût guéri et en état de repartir pour l'Amérique, il le fit vivre non plus de ses économies, elles avaient disparu, mais du produit de son travail de tous les jours, comme un frère eût fait pour son frère !

C'est là, bien certainement, un des épisodes les plus touchants de la vie de Franklin ; et l'on ne peut se défendre d'une vive émotion en le voyant à la veille de jouir du premier plaisir, de la première joie qu'une enfance et une jeunesse si studieuses et si économes lui permettaient de se donner, les sacrifier généreusement pour accomplir une bonne action. De pareils traits dans l'existence d'un jeune homme doivent lui porter bonheur. On ne peut contester que de tels sentiments trouvent toujours leur récompense, tôt ou tard.

Quelque soin que prît Franklin à dissimuler sa conduite généreuse envers son compatriote, elle fut bientôt connue de tous ceux qui l'entouraient, et doubla l'estime et l'affection qu'on lui portait.

Vers ce temps-là, un négociant qui se disposait à partir pour l'Amérique avec une pacotille de marchandises proposa à Franklin

de l'accompagner à Philadelphie, où il comptait s'établir, lui offrant d'assez beaux appointements pour être son commis, et lui faisant aussi entrevoir la possibilité d'une association dans l'avenir. Franklin accepta, et le voilà de retour à Philadelphie; il avait alors vingt ans.

A peine le négociant est-il arrivé, qu'il meurt, et le pauvre Franklin se trouve encore une fois sans place; mais il rentre bientôt chez l'imprimeur qui l'avait déjà employé, et où il avait laissé toute espèce d'excellents souvenirs. Il y travaille pendant quelques mois, et ayant rencontré parmi les nombreux amis qu'il possédait, amis sérieux et qui savaient l'apprécier, du crédit et un concours confiant, il fonda enfin, pour son propre compte, un établissement typographique qui ne tarda pas à prospérer, grâce à son activité, à sa moralité, au zèle dont il faisait preuve.

De ce moment sa fortune fut assurée; et il commença, tranquillisé sur l'avenir et goûtant un repos qu'il avait bien mérité, à utiliser au profit du public les trésors de science, de morale, de bon sens, qu'il avait entassés au fond de son cœur et de son esprit. Jusque-là Franklin avait été un brave enfant, un cou-

rageux jeune homme, un honnête ouvrier ; il allait bientôt devenir un homme de génie, une des gloires les plus pures et les plus complètes de son pays.

Ici nous pourrions nous arrêter, et notre tâche pourrait être finie, car nous avons conduit à travers les luttes de sa jeunesse cet homme de bien jusqu'à l'heure où commence sa vie publique, où il va devenir responsable devant le monde de ses actions, et en recueillir les bénéfices et la récompense.

Mais il nous reste à bien faire remarquer que tout ce que Franklin entreprend et accomplit, de ce moment, se ressent des impressions de son enfance et de sa jeunesse, de la direction qu'il a prise, des soins qu'il a mis à cultiver son cœur, à éclairer son esprit avec de bons exemples, à les élever toujours l'un et l'autre à la hauteur des plus grands modèles qu'il avait rencontrés dans ses excursions à travers l'histoire des peuples et les annales de l'humanité.

Qu'il devienne donc, lui aussi, un exemple que les jeunes gens doivent avoir sous les yeux et s'attacher à imiter.

Franklin a fait de nombreuses découvertes dans la science, entre autres le paratonnerre ;

il a écrit des ouvrages de morale et de philosophie où les gens de toutes conditions, de toutes classes, de tous âges, peuvent s'instruire et apprendre le bien ; il a fondé à Philadelphie plusieurs établissements de bienfaisance, des bibliothèques, des écoles publiques, des hôpitaux, etc., etc.

Il a mené une vie intérieure pleine de félicité, par suite de son mariage avec mademoiselle Read, cette jeune fille qui l'avait regardé avec tant d'étonnement le jour où il était entré à Philadelphie dans l'étrange accoutrement que nous avons dépeint ; et après avoir occupé les plus hautes positions dans son pays, il mourut à Philadelphie le 17 avril 1790, dans sa quatre-vingt-quatrième année. Son nom, transmis vénéré jusqu'à nous, passera à la postérité entouré d'une glorieuse auréole.

V.

Si le nom de Franklin est vénéré en Amérique, je n'ai pas besoin de le dire.

Un recueil qui jouit d'une grande renommée aux Etats-Unis, le *Knickerbocker Magazine*, dans un de ses numéros de l'année 1850, mit Franklin en scène dans un curieux article où il le fait rencontrer à deux cents ans de là, c'est-à-dire en l'an 2050, avec Jefferson, Fulton et John Adams, dans le *Patent-Office* (département des brevets), à Washington.

Les illustres personnages sont naturellement étourdis et stupéfaits des gigantesques progrès réalisés dans la science, depuis qu'ils ont quitté ce monde. Chacun d'eux parle, naturellement, au point de vue des aptitudes qu'il a montrées pendant sa vie et des rêves

qu'il a caressés. Chose assez remarquable, c'est que quelques-unes des merveilles prédites en 1850, pour l'an 2050, se trouvent accomplies aujourd'hui.

C'est Franklin qui, sous son nom populaire de « oncle Ben », s'adresse le premier au chef du Patent-Office, et s'informe du temps qu'il faut pour se rendre à Boston.

« Cinq minutes par le train des dépêches, répond le directeur, et si vous trouvez que c'est trop vite, vingt-quatre heures ; car il faut de bons poumons pour aller en ballon, — trajet, cinq minutes, — départ, toutes les demi-heures. Le chemin de fer à l'ancienne mode, en vingt-quatre heures.

— Quoi ! dit l'oncle Ben, la compagnie du *stage* n'existe-t-elle plus ?

— Je ne sais ce que vous entendez par *stage*, dit l'employé. Vous pouvez chercher le mot dans ce gros dictionnaire.

— Mais le *steamboat ?* dit Fulton.

— Le *steamboat !* s'écrie le directeur ; quelle sempiternelle lenteur ! rien que vingt milles à l'heure ! C'est bon pour le fret, mais les voyageurs n'y résisteraient pas. Cette machine rampe comme le limaçon, et il y a bien de quoi user la patience d'un honnête homme ;

et pourtant le *steamboat* fut un grand pas dans le progrès de la locomotion, et il fit jadis quelque honneur à Fulton.

— C'est déjà quelque chose, s'écrie Fulton, qui écoutait jusqu'alors immobile comme une statue. Puis il ajoute : « Il faut juger les hommes et leurs œuvres relativement au temps où ils ont vécu. Chaque progrès s'appuie et s'élève sur le progrès qui le précède, et tous font les anneaux immortels de la science.

— Mais, dit l'oncle Ben, tout cela ne me conduit pas à Boston. C'est là que je suis né. J'y suis allé pour la dernière fois en 1763, et il y a en cette ville quatre millions de livres sterling de mon argent, légués par testament, et dont l'État a dû faire un emploi quelconque. »

L'oncle Ben était, comme chacun sait, tant soit peu regardant sur les dollars et les cents, et on voyait qu'il pensait à cet argent.

« Oh ! oh ! dit le directeur, vous êtes Ben Franklin, le vieux gentleman qui a légué la somme ? Nous avons, à l'étage supérieur, un portrait de vous, fait il y a deux cents ans, et assez ressemblant. Enchanté de vous voir ! Vous avez parlé dans votre vie de vous noyer,

en société avec quelques amis, dans des tonnes de vin de Madère, et de revenir tous ensemble après quelques centaines d'années. Ce sont là vos amis, je pense?

— Ces gentlemen, répondit l'oncle Ben, sont John Adams et Thomas Jefferson, signataires de la Déclaration d'Indépendance; l'autre est Robert Fulton, dont nous venons de parler.

— Bon! fit l'employé, voilà un noble meeting! Quant à votre legs, oncle Ben, deux millions de livres ont servi à fabriquer les fils magnétiques qui, contenus dans des boîtes de gutta-percha, réunissent les deux plus grandes villes de la République européenne.

— Gutta-percha! Télégraphe magnétique! République européenne! s'écrièrent tous les grands patriotes confondus.

— Tout cela est sous l'eau, soutenu par des bouées, continua le directeur, et manœuvrant comme un charme. Le plan est là-haut, salle 240; on peut le voir à toute heure. Et cela vous écrit toutes les langues avec une facilité merveilleuse.

— République d'Europe! s'écria à son tour Jefferson.

— Oui, Monsieur, et depuis plus de cent

ans! Plus de gouvernement de droit divin; plus de despotes régnant par la poudre et les balles; ni lords, ni nobles; l'homme est *homme*, comme vous le demandiez, jouissant de tous ses droits, égal en tout à son semblable. Les juifs eux-mêmes sont rentrés à Jérusalem, se sont constitués en République et ont élu Noé président. »

Cette fantaisie prophétique était écrite en 1850. A l'époque où nous sommes, c'est-à-dire dix ans après, quelques-uns des rêves qui s'y trouvent indiqués se sont réalisés bien avant l'époque prédite. Quant aux autres, ils regardent tellement l'avenir que nous ne nous arrêterons pas à considérer s'il y a une possibilité quelconque qu'ils se réalisent en l'an 2050, où l'éditeur du *Knickerbocker Magazine* nous ajourne.

VI

Cette prophétie, cet élan vers l'avenir, cette résurrection de personnages illustres du passé, ce nom même de Knickerbocker, auquel se rattachent les légendes de la ville de New-York, me rappellent une charmante histoire écrite par Washington Irving, où l'esprit s'allie à la fantaisie, et la fantaisie à un grain de douce philosophie. Cette histoire, ce conte, si vous voulez, a pour titre *Rip Van Winkle*, et le héros appartient précisément à cette classe des Knickerbockers légendaires. C'était le nom que portaient les premiers Hollandais qui s'établirent dans la colonie de New-York.

Cette histoire charmante, je vais essayer de vous la traduire. N'oubliez pas que c'est Washington Irving à qui je prête ma plume en ce moment :

CHAPITRE VI.

Les Aventures de Rip Van Winkle.

I

Tous ceux qui ont voyagé sur l'Hudson se rappellent nécessairement les monts Kaatskill. C'est une branche détachée de la grande famille des Apalaches, qu'on aperçoit à l'ouest de la rivière, s'élevant à une hauteur imposante, et dominant orgueilleusement tout le pays d'alentour. Chaque changement de saison, chaque changement de temps, on peut presque dire chaque heure du jour, amène quelque variation dans les couleurs magiques et dans la physionomie de ces montagnes; et

toutes les bonnes femmes, au loin comme dans le voisinage, les considèrent comme un excellent baromètre.

Quand le temps est beau et calme, les Kaatskill s'habillent de bleu et de pourpre, et sur le ciel pur du soir se découpent leurs hardis contours; quelquefois aussi, alors que l'horizon est dégagé de tout nuage, ils amassent à leur sommet un capuchon de vapeurs grises qui, sous les derniers feux du soleil couchant, s'allument et resplendissent comme une glorieuse auréole.

Au pied de ces belles montagnes, le voyageur peut avoir remarqué une légère fumée qui s'envole en spirale au-dessus d'un village dont les toits de bois reluisent à travers les arbres, juste à l'heure où les teintes bleues de la montagne se mêlent à la fraîche verdure du paysage voisin. C'est un petit village très-ancien, fondé par quelques colons hollandais, aux premiers temps de la province, à peu près vers le commencement du gouvernement du bon Pierre Stuyvesant. (Qu'il repose en paix!) Il y a peu d'années, il existait encore là quelques maisons ayant appartenu aux premiers propriétaires, construites avec de petites briques jaunes apportées de Hol-

lande, avec des fenêtres à jalousies et des toits surmontés de babillardes girouettes.

De ce même village, et précisément dans une de ces maisons, laquelle, pour dire exactement la vérité, avait supporté de rudes atteintes du temps, vivait, il y a plusieurs années de cela, à l'époque où ce pays était encore une colonie de la Grande-Bretagne, un simple et bon garçon nommé Rip Van Winkle. C'était un descendant du Van Winkle qui avait figuré si vaillamment au temps chevaleresque de Pierre Stuyvesant, et l'avait accompagné au siége du fort Christine. Mais Rip n'avait hérité que d'une médiocre part du caractère martial de ses ancêtres. J'ai dit que c'était un simple et bon homme; j'ajouterai qu'il était un excellent voisin, et un mari tout à fait soumis à la férule de sa femme.

C'était à cette dernière circonstance qu'il devait cette aménité de caractère qui lui avait valu l'immense et universelle popularité dont il jouissait; car les hommes qui vivent sous la discipline d'une femme quinteuse sont les plus disposés à se montrer affables et de bonne composition. Leur caractère, évidemment, devient souple et malléable dans la fournaise toujours en feu des tribulations do-

mestiques, et une querelle de ménage vaut mieux que tous les sermons du monde pour former à la patience et à la résignation. Une femme quinteuse peut donc, à un certain point de vue, être considérée comme une sorte de bienfait. Cela étant, Rip Van Winkle avait été trois fois béni.

Le positif, c'est qu'il était en grande odeur de faveur auprès de toutes les bonnes femmes du village, qui, selon les habitudes de leur sexe aimable, prenaient parti pour lui dans toutes ses querelles d'intérieur, et jamais ne manquaient, quand il en était question dans leurs commérages du soir, de rejeter tout le blâme sur dame Van Winkle. Aussi les enfants du village poussaient-ils des cris de joie quand ils voyaient venir Rip qui se mêlait à leurs parties, organisait leurs jeux, leur apprenait à enlever un cerf-volant, leur enseignait le petit palet, et leur racontait de longues histoires de revenants, de sorcières et d'Indiens. Dès qu'il se montrait à l'extrémité du village, se sauvant de chez lui, il était aussitôt entouré par une troupe d'enfants qui s'accrochaient à ses jambes, sautaient sur son dos et lui faisaient impunément mille tours de malice; et pas un seul chien dans

tout le voisinage ne se fût permis d'aboyer après lui.

Le grand défaut de l'organisation de Rip était une insurmontable aversion pour toute espèce de travail utile. Ce n'était pas qu'il manquât d'assiduité ou de persévérance; car il était homme à s'asseoir sur un rocher près de l'eau, armé d'une gaule aussi longue et aussi lourde qu'une lance de Tartare, et eût pêché tout un jour sans sourciller, lors même que le poisson n'eût pas mordu une seule fois pour l'encourager un peu. Il portait des heures entières un fusil sur le dos, flânant à travers les bois et les marais, sur une colline ou dans une vallée, pour tuer quelques écureuils ou quelques pigeons sauvages. Jamais il n'avait refusé son assistance à un voisin, même pour les travaux les plus pénibles; il était toujours le premier dans toutes les assemblées du village, prêt à égrener le maïs ou à construire des enclos de pierre. Les femmes de l'endroit, en outre, l'employaient à faire leurs commissions et une quantité de petites corvées dont leurs maris, moins complaisants pour elles, ne se souciaient pas de se charger. Bref, Rip était disposé à faire les affaires de tout le monde, excepté les siennes

propres. Pour ce qui était de ses devoirs intérieurs et pour tenir sa ferme en ordre, c'était pour lui chose impossible.

Il avait déclaré, en principe, que ce n'était pas la peine de travailler sur sa ferme, que c'était le plus détestable coin de terre de tout le pays, que tout y allait de mal en pis, comme pour lui jouer pièce. Les murs tombaient continuellement par morceaux; sa vache tantôt s'égarait ou courait à travers ses choux; les mauvaises herbes étaient assurées de pousser dans ses champs plus tranquillement que partout ailleurs; la pluie arrivait toujours à point nommé quand il avait quelques travaux à faire dans sa maison; si bien que sa propriété patrimoniale avait dépéri acre par acre sous son administration, à ce point qu'il en restait à peine un peu plus qu'une pièce de maïs ou de pommes de terre. Enfin, c'était de toutes les fermes du voisinage celle qui se trouvait dans le plus pitoyable état.

Ses enfants étaient aussi mal tenus et aussi abandonnés que s'ils n'eussent appartenu à personne. Son fils Rip, un triste gars fait à son image, promettait d'hériter des habitudes de son père, ainsi qu'il le faisait déjà de ses vieux habits. On le rencontrait ordinaire-

ment trottant comme un poulain sur les talons de sa mère, affublé d'une large culotte que son père avait mise au rebut, et qu'il se donnait beaucoup de peine à soutenir d'une main, comme font de leurs jupes les belles dames, les jours de mauvais temps.

Rip Van Winkle, à tout prendre, était un de ces heureux mortels, de caractère insouciant et coulant, qui s'arrangent pour le mieux des choses de ce monde, mangeant du pain blanc ou du pain noir, selon qu'il avait de l'un ou de l'autre, sans plus s'en préoccuper, mais parfaitement décidé à mourir de faim avec un dernier penny plutôt que de travailler pour gagner une livre. Abandonné à lui-même, il eût béatement traversé la vie en sifflant; mais sa femme lui cornait sans cesse aux oreilles des reproches sur sa paresse, sur son manque de soin et sur la ruine qu'il ménageait à sa famille.

II.

Le matin, à midi, la nuit, la langue de dame Van Winkle allait toujours; et quoi que fît ou dît Rip, il en résultait immanquablement un débordement d'éloquence matrimoniale.

Rip n'avait, lui, qu'une seule manière de répondre à toutes les querelles de cette sorte, laquelle, par suite de l'usage immodéré qu'il en avait fait, était devenue un tic chez lui. Il haussait les épaules, secouait la tête, levait les yeux, mais ne soufflait mot, ce qui provoquait toujours cependant une nouvelle sortie de la part de sa femme; si bien qu'il était obligé de prendre le chemin de la porte, la seule partie de la maison qui appartienne en réalité à un mari portant jupons.

L'unique ami domestique de Rip était son chien Wolf, aussi malmené d'ailleurs que son maître ; car dame Van Winkle les tenait tous deux pour compères en paresse, et même elle voyait Wolf d'un mauvais œil, l'accusant d'être la cause des égarements continuels de son maître.

Il faut dire que, doué de toutes les qualités qui distinguent un bon chien, il était aussi courageux animal qu'aucun coureur des bois ; mais quel courage peut tenir devant les terreurs incessantes et toujours renouvelées qu'inspire la langue d'une femme? Du moment où Wolf entrait à la maison, il baissait la tête ; la queue traînant à terre ou entre les jambes, il prenait en rôdant partout un air de supplicié, lançant à dame Van Winkle d'obliques regards, et, à la première apparition d'un manche à balai ou d'une cuiller à pot, il prenait rapidement sa course vers la porte en poussant des hurlements.

Avec les années de mariage, les temps étaient devenus de plus en plus mauvais pour Rip Van Winkle. Un caractère acariâtre ne s'adoucit pas avec l'âge, et une langue bien effilée est le seul outil tranchant que l'usage aiguise davantage. Pendant longtemps, l'u-

nique consolation de Rip, quand il avait été chassé de chez lui, était de se réunir à une sorte de club composé des sages, des philosophes et autres fainéants du village, qui se tenait en permanence sur un banc placé devant une petite auberge ayant pour enseigne un portrait enluminé de S. M. Georges III. D'ordinaire, ils se réunissaient à l'ombre, pendant les longs jours d'été, s'entretenant fort paisiblement des caquetages du village, se racontant mutuellement de somnolentes et interminables histoires sur des riens.

Mais ce qu'un homme d'État eût, à coup sûr, payé bien cher pour entendre, car cela en valait la peine, c'étaient les profondes discussions qui s'y entamaient quand, par hasard, un vieux journal, oublié par quelque voyageur, leur tombait entre les mains. Avec quel recueillement ils en écoutaient la lecture, lentement psalmodiée par Derrick Van Bummel, le maître d'école, un petit homme éveillé, un savant que n'épouvantaient pas les mots les plus formidables du dictionnaire. Et comme ils délibéraient avec aplomb sur les événements politiques, bien des mois après qu'ils étaient accomplis!

Les opinions de cette assemblée étaient

réglées entièrement par Nicolas Vedder, un des patriarches du village et propriétaire de l'auberge, à la porte de laquelle il s'asseyait dès le matin jusqu'à la nuit, ne se déplaçant que juste assez pour éviter les rayons du soleil et pour chercher l'ombre sous les larges branches d'un arbre, à ce point que les voisins pouvaient, en suivant ces mouvements, connaître l'heure aussi exactement qu'à un cadran solaire.

Rarement on entendait Nicolas Vedder parler, mais il fumait toujours sa pipe. Ses partisans cependant (car tout grand homme a les siens) le comprenaient parfaitement, et savaient interpréter sa pensée. Quand on disait ou lisait quelque chose qui lui déplaisait, on remarquait qu'il fumait sa pipe avec force, lançant des bouffées courtes, fréquentes, irritées. Était-il satisfait au contraire, il humait la fumée doucement, tranquillement, et la soufflait en nuages légers et paisibles; quelquefois, retirant la pipe de sa bouche, il laissait l'odorante fumée voltiger autour de ses narines, et remuait gravement la tête en signe de complète adhésion.

Mais, hélas! de ce lieu où il se croyait en parfaite sécurité, l'infortuné Rip fut chassé

par son impitoyable femme, qui tout à coup vint rompre le calme de l'assemblée et en injurier tout les membres. La langue téméraire de cette terrible virago ne respecta même pas l'auguste Nicolas Vedder, qu'elle accusa d'encourager les goûts de son mari à la paresse.

Le pauvre Rip était à la fin réduit presque au désespoir, et la seule ressource qui lui restait pour échapper au travail de la ferme et aux criailleries de sa femme était de prendre un fusil et de s'en aller rôder dans les bois. Il s'asseyait quelquefois au pied d'un arbre et partageait le contenu de sa besace avec Wolf, pour lequel il ressentait la sympathie que l'on éprouve pour un frère persécuté.

« Pauvre Wolf, disait-il, ta maîtresse te fait mener une vie de chien ; mais sois tranquille, mon garçon, tant que je vivrai, tu auras toujours un ami qui ne te fera jamais faute. »

Wolf alors remuait la queue en regardant son maître ; et si les chiens peuvent éprouver de la pitié, je crois, en vérité, que Wolf rendait à Rip, du fond du cœur, sympathie pour sympathie.

III.

Dans une longue course de ce genre, par un beau jour d'automne, Rip avait atteint, sans s'en douter, jusqu'à l'une des parties les plus élevées des monts Kaatskill. Il se livrait à son exercice favori, la chasse aux écureuils, et les silencieuses solitudes avaient maintes fois répété les échos de ses coups de fusil.

Haletant, fatigué, il se coucha, vers la fin de l'après-midi, sur une verte colline couverte d'herbes des montagnes et qui couronnait le sommet d'un précipice. Par une échappée ménagée entre les arbres, il voyait se dérouler devant lui plus d'un mille de pays, richement boisé. Il apercevait au loin le puissant Hudson bien au-dessous de lui, suivant

14

son cours silencieux mais majestueux, dans lequel se mirait un nuage empourpré, ou la voile d'une barque paresseuse se couchant de çà et de là sur son sein transparent, puis se perdant enfin dans l'azur des montagnes.

D'un autre côté, son regard plongeait dans une profonde vallée, sauvage, solitaire, aride, dont le fond était rempli de fragments détachés des rochers suspendus au-dessus, et qu'éclairaient à peine les derniers rayons du soleil couchant.

Rip se laissa aller pendant quelques instants à la contemplation de ce spectacle. L'obscurité vint peu à peu, et les montagnes commencèrent de répandre leurs larges ombres bleues sur les vallées. Il s'aperçut qu'il ferait tout à fait nuit avant qu'il fût rentré au village, et il poussa un gros soupir en pensant qu'il lui faudrait subir une bordée de colère de dame Van Winkle.

Au moment où il se disposait à descendre, il entendit une voix qui de loin le héla :

« Rip Van Winkle! Rip Van Winkle! »

Il regarda tout autour de lui et ne vit qu'un corbeau qui traversait solitairement la montagne. Il pensa que ce devait être évidemment une erreur de son imagination ; et

il se retournait de nouveau pour descendre, lorsqu'il entendit le même cri retentir dans l'air silencieux du soir :

« Rip Van Winkle ! Rip Van Winkle ! »

En même temps Wolf hérissa son poil, poussa un long grognement et se colla contre son maître, en regardant avec crainte au fond de la vallée. Rip sentit alors une vague terreur s'emparer de lui ; il tourna avec inquiétude les yeux dans la même direction que son chien, et vit un étrange personnage se traînant lentement sur les rochers, et les épaules courbées sous le poids d'un lourd fardeau. Il fut étonné de rencontrer un être humain dans ce lieu solitaire et si peu fréquenté, mais supposant que ce pouvait être quelqu'un du voisinage qui avait besoin de son assistance, il descendit en toute hâte pour lui aller en aide.

En s'approchant davantage, il fut plus surpris encore du singulier aspect de l'étranger : c'était un petit vieillard à l'encolure carrée, portant une chevelure épaisse et touffue, et une barbe grise. Son costume était celui des Hollandais de l'ancien temps, une jaquette en drap serrée autour de la taille, une paire de culottes très-amples, ornées de ran-

gées de boutons sur les côtés, et de nœuds aux genoux.

Il portait sur les épaules une barrique qui paraissait pleine de liquide ; il fit signe à Rip de s'approcher pour l'assister. Quoique assez froid et un peu soupçonneux à l'endroit de cette nouvelle connaissance, Rip ne démentit pas son empressement ordinaire ; et tous deux se relayant alternativement, ils entrèrent dans un étroit sentier, qui semblait être le lit desséché de quelque torrent des montagnes. Pendant qu'ils montaient, Rip, de temps à autre, entendait un bruit sourd pareil à celui du tonnerre dans le lointain, et qui paraissait venir d'un ravin profond, ou plutôt d'une ouverture pratiquée entre de hauts rochers, et vers laquelle les conduisait le pénible sentier qu'ils gravissaient.

IV

Rip s'arrêta d'abord; mais supposant que ce bruit pouvait bien provenir d'un de ces orages passagers assez fréquents dans les hautes montagnes, il continua sa route. Après avoir franchi le ravin, ils arrivèrent à une cavité en forme d'amphithéâtre, entourée de précipices perpendiculaires. Les arbres suspendus à leurs flancs projetaient leurs branches de telle sorte qu'on n'apercevait plus qu'à peine l'azur du ciel et les beaux nuages du soir.

Pendant tout le temps qu'avait duré leur ascension, Rip et son compagnon avaient gardé le silence : le premier ne s'expliquait pas l'utilité qu'il pouvait y avoir à porter une barrique de liquide à travers cette montagne

14.

sauvage; en outre, il y avait dans l'aspect de cet inconnu quelque chose d'étrange et d'inexplicable qui inspirait la crainte, et interdisait toute familiarité.

En entrant dans l'amphithéâtre, de nouveaux sujets d'étonnement se présentèrent. Au centre, sur un terrain nivelé, un groupe de personnages bizarres jouaient aux quilles. Leur costume était tout à fait excentrique et de vieille mode.

Les uns portaient des pourpoints courts, d'autres des jaquettes, avec de longs couteaux suspendus à leur ceinture, et presque tous d'énormes culottes dans le style de celles du guide. Leurs visages étaient aussi singuliers : l'un avait une grosse tête, une large face avec de petits yeux de cochon; la figure d'un autre semblait n'être entièrement composée que d'un nez, et était coiffée d'un chapeau blanc en forme de pain de sucre, surmonté d'une petite queue de coq rouge. Ils avaient tous de la barbe de différentes formes et de différentes couleurs. L'un d'eux paraissait être le chef: c'était un gros vieux bonhomme, passablement déjeté; il portait un pourpoint galonné, une large ceinture avec un coutelas, un haut chapeau orné d'une

plume, des bas rouges et des souliers à talons, ornés de rosettes.

Ce groupe rappela à Rip les personnages d'un vieux tableau flamand qui se trouvait dans le parloir de Dominique Van Shaick, le curé du village, et qui avait été apporté de Hollande à l'époque de la colonisation.

Ce qui parut à Rip particulièrement étrange, c'est que, bien que ces individus fussent évidemment occupés à jouer, ils conservaient cependant une extrême gravité, et observaient le plus mystérieux silence; c'était, pour tout dire, la plus triste partie de plaisir à laquelle il eût encore assisté. Rien n'interrompait le calme imposant de cette scène, si ce n'est le bruit des boules qui produisaient dans la montagne un écho semblable au grondement du tonnerre.

Aussitôt que Rip et son compagnon se furent approchés d'eux, ils abandonnèrent la partie et regardèrent le nouveau venu avec des yeux fixes comme des yeux de statues. Leurs regards étaient si étranges, si durs, si ternes, que Rip sentit son cœur défaillir, et ses genoux se prirent à flageoler. Son compagnon vida le contenu de la barrique dans de larges coupes et fit signe à Rip de

les présenter à la compagnie. Rip obéit, tremblant de peur. Ils burent la liqueur sans proférer une seule parole; puis retournèrent à leur jeu.

Insensiblement la stupeur et les craintes de Rip s'évanouirent. Il s'aventura même, dans un moment où personne ne le regardait, jusqu'à goûter au breuvage, auquel il trouva beaucoup du bouquet de l'excellente anisette de Hollande. Rip avait un certain penchant à la boisson, il fut donc bientôt tenté de recommencer. Une gorgée en appela une autre, et il renouvela si souvent ses visites à la coupe, qu'à la fin il perdit ses sens; ses yeux se fermèrent, sa tête s'abattit peu à peu, et il tomba dans un profond sommeil.

En s'éveillant, Rip se retrouva sur la colline verte d'où il avait aperçu pour la première fois, le vieillard de la vallée. Il se frotta les yeux : un splendide soleil du matin dardait ses rayons sur les arbres, où les oiseaux sautaient et gazouillaient; l'aigle planait au-dessus de lui et humait la brise pure des montagnes.

« Assurément, pensa Rip, je n'ai pas passé ma nuit là. »

Il énumera dans sa mémoire les événe-

ments qui avaient précédé son sommeil : l'étrange vieillard avec sa barrique ; la montagne, le ravin, la sauvage retraite parmi les rochers, la maussade partie de quilles, la coupe de liqueur...

« Oh ! cette coupe, cette maudite coupe ! s'écria Rip. Quelle excuse donnerai-je à dame Van Winkle ? »

Il chercha son fusil ; mais à la place de son arme nette et bien huilée, il trouva à ses côtés un vieux fusil dont le canon était tout rouillé, et dont la platine s'en allait ; de plus, le bois mangé aux vers. Il soupçonna alors les graves joueurs de la montagne de lui avoir fait une malice, et de l'avoir grisé pour lui filouter son fusil.

Wolf aussi avait disparu ; mais Wolf pouvait bien s'être égaré sur la trace de quelque écureuil ou de quelque perdrix. Rip le siffla, l'appela par son nom, mais en vain ; les échos répétèrent bien le sifflement et le nom de Wolf, mais le chien ne vint pas. Rip se décida à visiter le théâtre de son escapade de la veille, afin de tâcher de rencontrer quelqu'un de la bande et de lui demander son chien et son fusil. Quand il se fut levé et qu'il voulut marcher, il ressentit de la rai-

deur dans les articulations, et son activité habituelle lui fit faute.

« Ces montagnes ne sont pas un lit qui me convienne, se dit Rip ; et si cette petite plaisanterie-là doit m'amener quelque rhumatisme, je passerai d'agréables moments avec dame Van Winkle ! »

Il descendit non pas sans difficulté dans la vallée, retrouva le sentier que son compagnon et lui avaient monté la veille ; mais, à son grand étonnement, une cascade y roulait, tombant de rocher en rocher, et remplissait la vallée de son murmure babillard. Il fit cependant quelques efforts pour grimper le long des côtes, s'aidant, dans sa pénible ascension, des touffes de bouleaux, de sassafras et de noisetiers, se heurtant et s'accrochant quelquefois les jambes à des grappes de vignes sauvages qui, lançant de branche en branche leurs lianes tortillées, formaient à travers le chemin une sorte de filet.

Enfin il arriva à l'endroit où le ravin, en s'ouvrant, conduisait à l'amphithéâtre ; mais il ne restait plus trace de cette ouverture. Les rochers présentaient une muraille haute et impénétrable, sur laquelle la cascade roulait en nappe d'écume panachée, pour se préci-

piter dans un large et profond bassin, noir des ombres qu'y projetaient les arbres d'alentour. Là le pauvre Rip fut obligé de s'arrêter. Il appela et siffla de nouveau son chien; pour toute réponse, il entendit les croassements d'une volée d'oisifs corbeaux qui jouaient dans l'air autour d'un arbre desséché dominant un précipice béant au soleil, et qui, de la hauteur où ils se trouvaient, semblaient regarder le pauvre homme et le narguer impunément de ses terreurs. Que faire? La matinée s'écoulait, et Rip sentait son estomac aiguillonné par la faim. Il se désolait de la perte de son chien et de son fusil, et redoutait l'entrevue avec sa femme; mais il ne pouvait rester plus longtemps dans les montagnes. Il secoua la tête, jeta sur son épaule le vieux fusil rouillé, et, le cœur plein de trouble et d'anxiété, il se décida à se mettre en route.

En approchant du village, il rencontra un grand nombre d'individus; mais il n'en reconnaissait aucun, ce qui l'étonna quelque peu, car il se croyait lié avec tous les habitants du voisinage. Les costumes de ces gens-là différaient aussi de ceux qu'il avait été accoutumé de voir. Tous s'arrêtaient devant

lui avec des signes d'étonnement exactement les mêmes; et, après avoir fixé sur lui de grands yeux, ne manquaient pas de se frotter le menton. Ce geste, si souvent répété, engagea Rip à en faire autant, et, à sa grande surprise, il trouva que sa barbe avait crû d'un pied de long.

Il venait d'entrer sur les confins du village. Une bande d'enfants étrangers courut sur ses talons, en le huant et montrant au doigt sa barbe grise. Les chiens aussi, parmi lesquels il ne retrouvait plus une seule vieille connaissance, se mirent à aboyer après lui sur son passage. L'aspect du village était changé; il était plus grand et plus somptueux. Il existait des rangées de maisons qu'il n'avait jamais vues auparavant, et celles qui lui étaient familières avaient disparu. Il y avait des noms étrangers inscrits sur les portes, des figures étrangères aux croisées; — tout lui était inconnu.

Des craintes s'infiltrèrent alors dans son esprit; il commençait à douter si un charme n'avait pas été jeté sur lui et sur tout ce qui l'entourait. Certainement, c'était bien là le village qui l'avait vu naître, et qu'il n'avait quitté que la veille Voilà bien les monts

Kaatskill, voilà bien l'Hudson qui coule à distance, voilà bien chaque colline, chaque vallée précisément à la même place où elle avait toujours été !

Rip était dans une étrange perplexité.

« Cette coupe de liqueur de la dernière nuit a évidemment troublé mon cerveau, » pensa-t-il.

V

Ce ne fut pas sans difficulté qu'il retrouva le chemin de sa propre maison, dont il approchait dans un silencieux respect, s'attendant à chaque instant à ouïr la voix perçante de dame Van Winkle. Il trouva la maison en pleine ruine, le toit abattu, les croisées démantelées et les portes arrachées des gonds. Un chien à moitié affamé, et qui ressemblait à Wolf, rôdait aux alentours. Rip l'appela par son nom : le chien mit la queue entre les jambes, lui montra les dents et passa son chemin. C'était un affreux malheur, en vérité !

« Mon chien même, soupira le pauvre Rip, mon chien m'a oublié! »

Il entra dans la maison, que, il faut le

dire, dame Van Winkle avait toujours tenue en bon ordre.

Elle était alors vide, sens dessus dessous et en apparence abandonnée. Cet état de choses lui enleva toute crainte du côté de sa femme. Il l'appela très-haut, ainsi que ses enfants. Un moment les chambres désertes s'emplirent de sa voix, puis tout retomba dans le silence.

Il sortit alors et se hâta d'aller à son vieux rendez-vous de l'auberge. L'auberge aussi avait disparu. Au même endroit s'élevait un large bâtiment, construit en bois tors, avec de grandes croisées béantes, et sur la porte était écrit :

HOTEL DE L'UNION,

Tenu par Jonatham Doolittle.

A la place du grand arbre qui ombrageait jadis la petite auberge hollandaise, était planté un long mât dépouillé, dont le sommet était coiffé de quelque chose qui ressemblait à un bonnet de nuit, et on y voyait flotter un pavillon aux rayures bizarres et parsemé d'étoiles. Tout cela, en vérité, était étrange

et incompréhensible pour Rip. Il reconnut sur l'enseigne, cependant, le portrait du roi Georges, au nez duquel il avait fumé tant de pipes paisibles; mais ce portrait était singulièrement métamorphosé : l'habit rouge qu'il portait avait été remplacé par un habit bleu; et, au lieu d'un sceptre, il tenait une épée à la main. Sa tête était recouverte d'un chapeau tricorne, et au-dessous était écrit en gros caractères :

GEORGES WASHINGTON.

Comme jadis, un cercle de monde se tenait devant la porte. Mais Rip ne reconnaissait aucune des personnes qui le composaient; le caractère même de ces gens-là semblait changé. Quelque chose d'affairé, de tumultueux, un ton disputeur, avaient remplacé leur flegme habituel, leur monotone placidité. Il chercha en vain le juge Nicolas Vedder, avec sa large figure, son double menton et sa belle longue pipe, poussant des bouffées de fumée de tabac en guise de discours oiseux; ou bien encore Van Bummel, le maître d'école, lisant des nouvelles dans un vieux journal.

A leur place, il vit un homme maigre, bilieux, les poches pleines de billets et parlant avec véhémence sur les droits des citoyens, — les élections, — les membres du Congrès, — la liberté, — la colline de Bunker, les héros de 1776, — et autres mots qui étaient un véritable jargon babylonien pour les oreilles déroutées de Van Winkle.

L'aspect de Rip avec sa longue barbe grise, son fusil rouillé, son costume passé de mode, et l'armée de femmes et d'enfants qu'il traînait sur ses talons, attira bien vite l'attention des politiques de la taverne.

Ils l'entourèrent et l'examinèrent avec la plus grande curiosité de la tête aux pieds. L'orateur de la bande s'avança vers lui, et le tirant à part :

« De quel bord êtes-vous ? » lui demanda-t-il.

Rip demeura stupide.

Un petit homme aux allures affairées s'accrocha à son bras, se hissa sur la pointe des pieds et lui glissa à l'oreille ces mots :

« Êtes-vous fédéral ou démocrate ? »

Rip était à cent lieues de comprendre la question, lorsqu'un vieux gentleman à la mine importante, coiffé d'un chapeau pointu et

rélevé, se fraya un chemin à travers la foule, en écartant tout le monde avec les coudes, de droite et de gauche, et vint se planter devant Van Winkle, un bras arrondi sur la hanche et l'autre appuyé sur sa canne. Ses yeux perçants et son chapeau pointu pénétraient également jusqu'au fond de l'âme de Rip, à qui il demanda d'un ton sévère pourquoi il venait aux élections avec un fusil sur l'épaule et une populace à sa suite, et s'il avait l'intention de faire une émeute dans le village.

« Hélas ! Messieurs, s'écria Rip quelque peu effrayé, je suis un pauvre homme bien tranquille, natif de ce lieu, et un loyal sujet du roi, que Dieu bénisse ! »

Alors un cri général éclata dans la foule.

« Un tory ! un tory ! un espion ! un réfugié ! assommez-le ! chassez-le ! »

Ce fut avec grand'peine que le personnage important au chapeau pointu rétablit l'ordre ; et, prenant un air dix fois plus sévère, il demanda de nouveau à l'accusé inconnu ce qu'il venait faire et ce qu'il cherchait. Le pauvre homme assura humblement qu'il n'avait aucune mauvaise intention, mais qu'il venait tranquillement à la recherche de quelques-uns

de ses voisins qui avaient l'habitude de se réunir devant la taverne.

« Eh bien ! qui sont-ils ? nommez-les ! »

Rip se recueillit un moment et demanda :

« Où est Nicolas Vedder ? »

Il se fit un moment de silence, après quoi un vieillard répondit d'une voix maigre et flûtée :

« Nicolas Vedder ? Il est mort et enterré il y a dix-huit ans. Il avait dans le cimetière une tombe en bois qui disait sur son compte tout ce qu'il y avait à dire ; mais cette tombe a pourri et a disparu aussi.

— Où est Brom Dukher ?

— Oh ! il est parti pour l'armée au commencement de la guerre ; les uns disent qu'il a été tué à l'assaut de Stoney-Point, les autres prétendent qu'il a été emporté par une rafale, et qu'il a été noyé dans la chute d'Anthony... je ne sais pas lequel... mais il n'est jamais revenu.

— Où est Van Bummel, le maître d'école ?

— Il est parti aussi pour la guerre, et est devenu un grand général de milice ; il siége aujourd'hui au Congrès. »

Rip sentit défaillir son cœur en apprenant les tristes changements survenus chez lui et

parmi ses amis, et en se trouvant seul ainsi dans le monde. Chaque réponse le jetait dans l'embarras, en embrassant un laps de temps si énorme et des choses dont il ne pouvait se rendre compte : la guerre—le Congrès—Stoney-Point... Il n'eut pas le courage de s'informer d'aucun autre ami ; mais il s'écria avec désespoir :

« Est-ce que personne ici ne connaît Rip Van Winkle? »

— Oh ! Rip Van Winkle ! s'écrièrent deux ou trois personnes, certainement. Voilà Rip Van Winkle, là-bas, appuyé contre un arbre. »

Rip regarda et aperçut une exacte copie de lui-même au moment où il était allé sur la montagne. Cet individu était en apparence aussi paresseux que lui, et à coup sûr d'une tenue aussi négligée que la sienne.

Le pauvre diable demeura complétement confondu. Il doutait de sa propre identité, il ne savait plus s'il était lui-même ou un autre. Au milieu de son étonnement, l'homme au chapeau pointu lui demanda qui il était et quel était son nom ?

« Dieu le sait ! s'écria-t-il à bout d'esprit ; je ne suis pas moi-même, je suis quelque autre. Me voilà là-bas ; non, c'est quelqu'un qui

est dans mes souliers. J'étais moi-même la nuit dernière, mais je me suis endormi sur la montagne, et on a changé mon fusil, et tout s'est changé autour de moi; je suis changé moi-même, et je ne puis dire quel est mon nom, ni qui je suis. »

Les assistants commencèrent à se regarder les uns les autres, se faisant des signes de tête, clignant de l'œil d'une manière significative, et en se frappant le front avec leurs doigts. On pensa même qu'il serait prudent de s'emparer du fusil, pour empêcher le vieillard de faire quelque malheur; à ces mots, l'important personnage au chapeau relevé recula avec précipitation. A ce moment critique, une fraîche et belle jeune femme passa à travers la foule pour venir jeter un coup d'œil sur l'homme à la barbe blanche.

Elle tenait dans ses bras un gros enfant, qui, effrayé à la vue de Rip, se prit à crier.

« Rip, Rip, dit la mère, paix donc, petit sot; le vieillard ne te fera pas de mal. »

Le nom de l'enfant, l'air de la mère, le son de sa voix, réveillèrent dans l'esprit de Van Winkle une suite de souvenirs.

« Comment vous nomme-t-on, ma bonne dame? demanda-t-il.

— Judith Gardenier.

— Mais le nom de votre père ?

— Ah ! le pauvre homme ! son nom était Rip Van Winkle. Il y a vingt ans qu'il est parti de la maison avec son fusil, et depuis on n'a plus entendu parler de lui. Son chien est revenu seul à la maison, mais personne n'a pu dire s'il s'était donné la mort ou s'il avait été pris par les Indiens. Je n'étais alors qu'une toute petite fille. »

Rip n'avait plus qu'une seule question à faire ; il la fit d'une voix tremblante :

« Où est votre mère ?

— Oh ! elle est morte aussi, il y a peu de temps ; elle s'est rompu un vaisseau sanguin dans un accès de colère contre un colporteur de la Nouvelle-Angleterre. »

Il tombait enfin une goutte de consolation dans l'âme de Rip ! Le brave homme ne put se contenir plus longtemps : il saisit dans ses bras sa fille et l'enfant qu'elle portait.

« Je suis ton père, cria-t-il ; autrefois le jeune Rip Van Winklo, aujourd'hui le vieux Rip Van Winkle. Personne ne reconnaît donc le pauvre Rip Van Winkle ? »

VI

Tout le monde demeurait stupéfait, lorsqu'une vieille femme, sortant du milieu de la foule, se plaça la main sur le front, et, regardant Rip en face pendant un moment, s'écria :

« Mais certainement, c'est Rip Van Winkle! c'est lui-même! Soyez encore le bienvenu à la maison, vieux voisin! Où diable avez-vous donc été pendant ces vingt longues années? »

Rip eut bientôt dit son histoire, car ces vingt années avaient été pour lui l'affaire d'une nuit. Les voisins se regardèrent avec surprise quand ils l'eurent entendu.

On résolut cependant de prendre l'avis du

vieux Peter Vanderdonk, qu'on avait vu s'avançant lentement sur la route. C'était un descendant de l'historien de ce nom, qui écrivit une des premières histoires de la province.

Peter était le plus ancien habitant du village, et bien versé dans les événements merveilleux et dans les traditions locales. Il se rappela avoir connu Rip autrefois, et corrobora son récit de la manière la plus péremptoire. Il assura que c'était un fait bien avéré par son ancêtre l'historien, que les monts Kaatskill avaient toujours été fréquentés par des êtres étranges; qu'il était positif que le grand Hendrick Hudson, qui avait découvert la rivière et le pays, y tenait une sorte de veillée tous les vingt ans, avec sa bande, et qu'il lui était permis, dans ce dessein, de revoir le théâtre de ses exploits et d'avoir un œil vigilant sur la rivière et sur la ville baptisée de son nom. Son père les avait rencontrés une fois dans leurs vieux costumes flamands, jouant aux quilles dans une cavité de la montagne, et lui-même, Peter, avait, dans une après-midi, entendu le bruit de deux boules, pareil à des coups de tonnerre dans le lointain.

Disons, pour abréger cette longue histoire, que l'assemblée se sépara pour retourner aux affaires plus importantes des élections. La fille de Rip conduisit son père chez elle; elle possédait une maison aisée et bien tenue, et avait pour mari un brave et courageux fermier, que Rip reconnut pour être un de ces polissons qui avaient coutume de lui sauter sur le dos.

Quant au fils et héritier de Rip, qui était sa propre image et qu'on a vu appuyé contre un arbre, il avait bien été admis sur la ferme pour y travailler, mais il avait montré des dispositions héréditaires à s'occuper de toute autre chose que de ses affaires.

Rip reprit, dès lors, ses anciennes promenades, ses anciennes habitudes; il retrouva bientôt quelques-uns de ses vieux amis, mais si maltraités et si abîmés par l'âge, qu'il préféra se faire des amis dans la génération nouvelle, dont il ne tarda pas à conquérir toutes les faveurs.

N'ayant à s'occuper de rien dans la maison, et ayant atteint cet heureux âge où un homme peut impunément rester oisif, il reprit sa place sur le banc à la porte de l'auberge. On le vénérait comme un des patriar-

ches du village, et comme une chronique « d'avant la guerre ». Il se passa quelque temps avant qu'il pût se remettre au courant de tous les commérages, ou qu'on pût lui faire comprendre les étranges événements qui s'étaient accomplis pendant son sommeil ; comment il y avait eu une guerre révolutionnaire, comment le pays avait secoué le joug de la vieille Angleterre, et comment, au lieu d'être un sujet de S. M. Georges III, il était devenu un libre citoyen des États-Unis. Rip, au fond, était peu politique ; les bouleversements d'États et d'Empires n'avaient jamais produit que peu d'impression sur lui. Il n'avait connu qu'une sorte de despotisme sous lequel il avait gémi longtemps, c'était le gouvernement du Jupon. Heureusement il était débarrassé du joug matrimonial, et il pouvait enfin entrer, sortir, aller où bon lui semblait, sans craindre les bourrades de dame Van Winkle. Toutes les fois qu'on prononçait son nom, il branlait la tête, haussait les épaules et levait les yeux, ce qui s'interprétait ou comme une expression de résignation à son sort, ou comme un signe de joie pour sa délivrance.

Rip avait l'habitude de narrer son histoire

à tous les étrangers qui arrivaient à l'hôtel de Doolittle. On observa d'abord qu'il variait sur divers points à chaque nouvelle fois qu'il la racontait. Il finit cependant par la coordonner telle que je viens de la rapporter, et il n'y avait pas dans tout le village un homme, une femme ou un enfant qui ne la sût par cœur. Quelques personnes ont toujours voulu douter de son authenticité, prétendant que Rip n'avait pas la tête à lui, et que c'était là d'ailleurs le côté par lequel il avait toujours péché.

Les vieux colons hollandais, au contraire, ont donné presque tous pleine créance à ce récit. Et même aujourd'hui, on n'entend pas, l'après-midi, gronder un orage dans le Kaatskill, sans dire qu'Hendrick Hudson et sa bande jouent aux quilles; et c'est un vœu général que font tous les maris des environs dont les femmes pèsent d'une main trop lourde sur leur existence, de pouvoir boire le repos conjugal dans la coupe de Rip Van Winkle!

CHAPITRE VII.

Washington Irving. — Les morts oubliés. — La mémoire des grands hommes et les parties de billard. — M. Everett et son désintéressement. — Les journaux de New-York. — Le sage d'Ashland. — Bienville. — Le docteur Hare. — Le banquier de la révolution. — Une dette nationale. — Stephen Girard. — Ses excentricités. — Mac-Donogh et sa fortune. — Ses deux héritières.

I

Puisque je viens d'emprunter à Washington Irving un des plus jolis contes de son *Sketch-Book,* il me semble tout naturel que je dise quelques mots de ce charmant écrivain, un des plus populaires de l'Amérique, et qui mériterait de l'être en France : d'abord parce qu'il avait beaucoup d'esprit, de finesse, de cette finesse, de cet esprit qui procèdent directement de notre littérature, et ensuite

parce que Washington Irving aimait beaucoup la France, où il a vécu longtemps.

La mort a enlevé au mois de janvier 1860 cet aimable écrivain dans un âge avancé. Je l'ai connu plein de vie encore, sinon plein de santé; depuis longtemps il semblait défier la mort, et à le voir plein d'ardeur et de jeunesse au travail, dans sa magnifique résidence près de New-York, entouré de soins affectueux, affable, gai, spirituel, on ne pouvait pas croire qu'un tel homme dût jamais mourir.

Washington Irving était né à New-York le 3 avril 1783; il avait donc soixante-dix-sept ans moins quelques semaines quand il mourût. Son père, d'origine écossaise, était négociant. Washington Irving devint orphelin très-jeune, et fut élevé par ses frères. Dans son enfance, il avait eu l'humeur fort mélancolique; cette disposition de caractère était due à une maladie qui lui interdisait alors toute assiduité au travail.

W. Irving débuta dans la carrière littéraire par la publication d'une série de lettres, sous le pseudonyme de Jonathan Oldstyle, dans un journal dont un de ses frères était le propriétaire. C'était en 1802; il avait donc à cette époque dix-neuf ans.

Sa santé, de plus en plus compromise, le força à faire un voyage en Italie. Il séjourna quelque temps à Palerme, puis à Naples, puis à Rome; il se rendit de là en France et en Angleterre, et publia un journal de voyage plein d'intérêt et d'aperçus fins et ingénieux. Après un second *tour* en Europe, comme disent les Anglais, en 1806, il s'associa à un écrivain d'un grand mérite, M. Paulding, que la mort vient également d'enlever, et ils publièrent en collaboration un livre plein d'*humour*, intitulé le *Salmigondis*. W. Irving ne comptait pas, à cette époque, faire de la littérature sa carrière; car, après avoir étudié le droit, il ouvrit boutique de chicane, et se livra quelque temps à la profession d'avocat. Mais il se dégoûta bientôt de ce métier, et revint avec ardeur aux lettres. Il publia divers articles très-goûtés dans les *Magazines;* puis la création d'une société historique ayant pour but de colliger tous les documents relatifs à l'histoire des premiers colonisateurs, suggéra à W. Irving l'idée d'écrire l'histoire de New-York, sous le pseudonyme de Diedrich Knickerbocker, œuvre éminemment originale, pleine d'esprit, cachant sous un cachet légendaire et de fantaisie un grand savoir.

Le succès de cet ouvrage, préparé par des publications détachées, fut immense, succès de curiosité et de satire surtout. Les Hollandais du pays se fâchèrent un peu, et l'un d'eux, le savant Verplanck, ne put se défendre devant la société historique, de tanser vertement le jeune écrivain, et de regretter « qu'un esprit si distingué, qu'un homme d'un si grand bon sens, ait dépensé toutes les richesses de son imagination dans une œuvre si ingrate. » W. Irving avait évidemment atteint le but où il visait.

W. Irving abandonna encore une fois la carrière des lettres pour se jeter dans le commerce, s'associant avec ses frères, qui avaient une position très-grande et très-puissante dans les affaires sur la place de New-York. Son esprit mordit difficilement aux spéculations, et au moment où éclata la guerre des États-Unis avec l'Angleterre, il entra au service comme aide de camp du gouverneur Tompkins, et se distingua dans cette nouvelle et passagère carrière qu'il quitta en 1815, au retour de la paix, avec le grade de colonel.

Mais la guerre avait porté de graves atteintes à sa fortune ; pour parler plus clair, W. Irving était quasi ruiné. Cette plume, qui

n'avait servi jusqu'alors qu'à son amusement et aux spirituels caprices de son imagination, devint entre ses doigts un instrument de travail assidu, en même temps qu'une consolation, comme il l'a dit lui-même dans la préface d'un de ses livres. Il partit pour l'Angleterre, et le fruit de ce nouveau voyage fût le *Sketch-Book,* publié à New-York en 1819; recueil plein de franches observations sur les mœurs anglaises, de récits toujours intéressants, de boutades heureuses, de traits philosophiques. Le succès de ce livre eut un grand retentissement, non-seulement en Amérique, mais en Europe. En 1822, W. Irving publia un nouveau livre, le *Bracebridge-Hall*, encore une étude des mœurs anglaises que les critiques de Londres vantèrent très-haut, à cause de la finesse, de la variété et de l'exactitude des détails. En 1824 parurent les *Récits d'un voyageur,* et presque en même temps un roman qui mit le comble à la réputation d'Irving, intitulé *Buckthorne*; puis bientôt après une nouvelle histoire de New-York, sous le titre de *Money-Diggers* (les chercheurs d'argent).

Dans l'année qui suivit ces publications, W. Irving, arrivé à une réputation déjà

européenne, entreprit un troisième voyage sur le vieux continent. Il était à Bordeaux, lorsque M. Alexandre Everett, un autre écrivain éminent des États-Unis, ambassadeur à ce moment en Espagne, l'invita à venir le rejoindre à Madrid, où il devait être chargé de traduire en anglais les travaux que Navarette venait de faire sur Christophe Colomb. W. Irving accepta cette offre et partit pour l'Espagne.

A l'inspection des documents que Navarette mit sous ses yeux, il entrevit autre chose à faire qu'une simple traduction. Dans ces documents il découvrit la source de recherches nouvelles, et conçut l'idée d'écrire un ouvrage sur l'illustre navigateur, à qui il éleva, en effet, un monument remarquable : l'*Histoire de la vie et des voyages de Christophe Colomb*. Ce livre, un simple récit, sans prétention philosophique, mais remarquable par la vivacité des observations, par l'intérêt puissant, par la distinction du style et par l'exactitude des faits, fut suivi, à peu de distance, d'un ouvrage qui en est le complément : *Voyages et découvertes des compagnons de Christophe Colomb*.

Washington Irving avait plongé son esprit

dans une mine féconde. Les chroniques espagnoles qu'il avait fouillées pour s'initier aux grands actes de l'immortel navigateur, lui ouvrirent des sources de richesses séduisantes; il n'avait pu voir passer sous ses yeux, sans s'y laisser prendre et sans y trouver un irrésistible attrait, les merveilleux récits des luttes entre les Espagnols et les Maures. Il y puisa la matière féconde d'un curieux livre, la *Conquête de Grenade;* sous le voile d'un écrivain de l'époque, fray Antonio Agapida, il a raconté ces chroniques étincelantes de mise en scène, où la poésie, le chevaleresque, s'alliant habilement à la simplicité et à la naïveté, font de ce livre un des plus heureux pastiches qu'on puisse lire. Cela a quelque chose de la simplicité et la vivacité de Froissard.

Washington Irving rapporta bien d'autres choses de son voyage d'Espagne; il en rapporta les *Contes de l'Alhambra,* un chef-d'œuvre ou bien à peu près.

Enfin, après une absence de dix-sept années, il revint aux États-Unis, et un accueil triomphal lui fut fait à New-York. C'est une justice à rendre aux Américains : ces gens essentiellement calculateurs, que l'on repré-

sente et que l'on croit toujours exclusivement absorbés par les idées matérielles, sont pleins d'enthousiasme quand il s'agit de fêter quelqu'un de leurs concitoyens sur le front duquel la gloire vient de déposer des couronnes. N'ayant ni honneurs ni dignités à lui offrir, comme je l'ai déjà dit à propos des services militaires, ils payent la réputation en monnaie d'enthousiasme et de considération : c'est quelque chose.

W. Irving ne resta que peu de temps à New-York. Son imagination ardente et ses récentes et si fructueuses pérégrinations à travers l'Europe avaient développé en lui le goût des voyages. La vie sédentaire lui était à charge; la nature même de son talent le portait à demander aux courses, aux excursions lointaines et périlleuses, des émotions que le repos ne semblait pas capable d'éveiller en lui. Il partit pour un voyage dans l'intérieur des États-Unis, et visita les tribus indiennes, où il alla chercher de l'aliment pour sa plume. En 1835, il publia son premier ouvrage sur les Indiens, *Un tour dans les Prairies;* puis, en 1836, *Astoria,* ou anecdotes sur une excursion dans les montagnes Rocheuses. Entre ces deux livres, il avait captivé

l'attention du public par les *Légendes de la conquête d'Espagne,* et par un ouvrage moitie archéologique, moitié romanesque, sur Abottsford et l'abbaye de Newstead.

Washington Irving défrayait, comme on voit, largement la littérature américaine, et lui conquérait l'attention de l'Europe.

Il a publié en outre, depuis cette époque, sept ou huit volumes sur les Indiens et sur la vie des pionniers dans le Farwest.

En 1841, Washington Irving fut nommé ministre des États-Unis à la cour d'Espagne, et occupa ce poste diplomatique pendant quatre ans, jusqu'à l'élévation de M. Polk à la présidence. Il fut remplacé, sur sa demande, et retourna aux États-Unis, qu'il ne devait plus quitter.

Je ferai remarquer, en passant, que le gouvernement américain a toujours montré un grand souci de récompenser les hommes de lettres distingués qui ont marqué avec honneur dans la littérature nationale. La récompense la plus brillante qu'il ait eu à cœur de leur accorder a été de les appeler à des postes diplomatiques. A peu près tous les écrivains remarquables des États-Unis ont reçu cette récompense honorable pour eux, hono-

rable pour le pays qui ne croit pas pouvoir être mieux représenté à l'étranger que par des hommes dont les noms y ont de l'écho.

En 1846 donc, W. Irving, de retour de son ambassade, se retira studieusement dans sa résidence de Robfert's-Roost, près de New-York, entouré de ses nièces, qu'il a aimées comme ses propres enfants, et qui ont toujours été toute sa famille. C'est au milieu de ces chères nièces qu'il a rendu le dernier soupir, en laissant inachevée, je le crains, l'*Histoire de Washington;* il avait entrepris cette publication avec l'enthousiasme d'un véritable Américain pour le « Père de la Patrie ».

II

Malgré le respect dont j'ai dit précédemment qu'était entouré le nom de Franklin aux États-Unis, je ne dois pas omettre de reprocher aux Américains le peu de vénération qu'ils gardent, en général, pour la mémoire des hommes illustres. Ce qui reste de culte pour cette mémoire est plutôt extérieur que dans les sentiments de la masse du peuple. Cela tient beaucoup, je l'ai dit ailleurs, il est bon de le répéter ici, à l'immense agglomération de populations étrangères qui, chaque année, couvrent le sol des États-Unis. La tradition, naturellement, tend à s'affaiblir et à s'effacer même. Le patriotisme, à ce compte, semblerait devoir s'en aller également, pourrait-on

me dire ; mais, outre que c'est là un sentiment très-vigoureux et très-vivace en Amérique, il faut bien se persuader aussi que le patriotisme aux États-Unis est une grosse question d'intérêt.

Aujourd'hui encore, on ne néglige pas les occasions solennelles de payer publiquement tribut à la mémoire des hommes illustres de l'Amérique du Nord ; mais on ne saurait contester qu'il y a de la tiédeur dans ces manifestations sympathiques. L'exemple plus flagrant que je puisse citer à ce propos est la difficulté que l'on a rencontrée aux États-Unis de réunir la somme nécessaire pour l'acquisition du domaine de Mount-Vernon, la propriété de Washington, que l'on voulait convertir, par souscription, en propriété nationale. Il n'est pas de moyens auxquels on n'ait eu recours pour obtenir ou pour ne pas obtenir les résultats désirés.

Je me souviens de la légitime colère de mon patriotique ami Steven quand il abordait ce sujet avec moi ; et cette colère devint de la rage le jour où, en lisant un journal, il s'écria :

« Croiriez-vous qu'une partie de billard vient d'être engagée entre les deux plus fa-

meux joueurs des États-Unis, sur enjeu de dix mille dollars?..

— Et dont le produit est destiné par le vainqueur à la souscription du Mount-Vernon ?

— Pas même cela ! répondit Steven.

— Quoi donc ?

— On a fixé à cinq dollars le prix d'entrée des spectateurs, et c'est le produit de cette quête, comme on ferait pour un saltimbanque, qui est destiné à l'œuvre de Mount-Vernon, déduction faite sans doute des consommations de brandy et de wiskey auxquelles auront droit les spectateurs. C'est honteux ! Mettre des carambolages au service de la mémoire de Washington !

— Mon Dieu, mon cher ami, autant vaut des carambolages que bien d'autres moyens auxquels on a dû recourir. Voyez, lisez ce que dit à ce sujet le journal que vous tenez... »

En effet, on en a appelé en Amérique à tous les stimulants possibles, excepté au seul qui eût dû être mis en jeu, pour grossir les fonds nécessaires à l'acquisition de la tombe de Washington.

Le patriotisme et la reconnaissance publique étant restés sourds, il a fallu intéresser

tous les autres sentiments à cette entreprise nationale. Un jour, c'est un directeur de théâtre qui bat la grosse caisse en l'honneur du grand homme et n'en fait presque rien sortir que du vent; le lendemain, c'est le palatin Joannès qui exhibe sa personne impériale et ses nombreuses décorations au profit du héros américain, sans faire même ses frais de parade; hier, c'étaient les Bostoniens qui dansaient à leur théâtre à l'intention des restes vénérés de l'illustre Virginien.

« Vous avez un trait qu'il ne faut pas oublier, mon cher Steven, qu'on ne saurait louer trop haut, et qui fait oublier tout le reste : c'est la générosité de M. Bonner, l'éditeur du *New-York Ledger*, et le désintéressement de votre illustre ami M. Edward Everett.

—C'est vrai! répondit Steven. Cela efface bien des infamies! »

M. Bonner, l'éditeur du journal en question, ayant payé la collaboration de M. E. Everett cinquante mille francs pour une année, à raison d'un article par semaine, l'illustre écrivain a abandonné cette somme, rémunération considérable, à la souscription de l'œuvre nationale pour Washington. On

conviendra que c'est montrer autant de cœur que de talent. Il n'est pas hors de propos de dire que le *New-York Ledger* est le recueil politique et littéraire le plus répandu des États-Unis; il ne tire pas à moins de 160,000 exemplaires par numéro hebdomadaire.

Voici, puisque nous sommes sur cette question, le chiffre du tirage des principaux journaux de New-York, quotidiens et périodiques :

Daily Express, 25,000; Journal of Commerce, 2,500; Courier and Enquirer, 2,000; Commercial Advertiser, 1,500; Daily Evening Post, 5,000; Daily Tribune, 39,000; Semi-Weekly Tribune, 22,000; Weekly Tribune, 212,000; Daily Times, 36,000; Semi-Weekly Times, 8,000; Weekly Times, 18,000; Daily Herald, 50,000; Weekly Herald, 10,000 à 15,000; Daily Sun, 65,000; Weekly Express, 3,000; New-York Ledger, 160,000; Daily Day Book, 5,000; Weekly Day Book, 25,000; Weekly Evening Post, 12,000; Weekly Mercury, 100,000; Harper's Weekly, 75,000; Home Journal, 16,000; Frank Lesliels News paper, 60,000; Daily News, 3,000; Weekly News, 18,000.

Je reviens à cette défaillance aux États-Unis dans le culte pour les grands hommes. Ce n'est pas faute de les rappeler aux populations ; mais ceux qui se donnent cette mission, s'ils ont reçu l'éducation, et s'ils ont dans leur cœur les traditions de patriotisme qui leur rendent la pratique de ce sentiment facile et naturelle, savent bien que malheureusement ils s'adressent à des masses presque indifférentes.

J'ai assisté à bien des anniversaires solennels aux États-Unis ; eh bien, je dois déclarer que, même au jour de la fête de Washington, j'ai rencontré presque partout de la froideur. Les journaux américains sont très-ardents à remuer les sentiments publics à cet égard, ils n'y réussissent pas toujours. Un d'eux disait, à propos de l'anniversaire de Clay, et avec beaucoup de raison, que « le culte des grands noms est, dans tous les temps, un des devoirs et une des vertus dans l'observance desquels doivent se réunir tous les bons citoyens. Mais, à l'heure actuelle, ce culte est encore quelque chose de plus pour les États-Unis : c'est l'ancre de salut qui les retient sur la pente funeste du présent, en les rattachant aux souvenirs tuté-

laires du passé. On ne saurait donc entourer de trop de vénération les dates consacrées à la mémoire de ces grands hommes de bien qui eurent nom Franklin, Washington et Henry Clay. »

Puisque je viens de prononcer le nom d'un des citoyens de l'Union les plus grands bien à coup sûr, je me fais un devoir de citer le passage suivant d'une lettre que l'homme d'État kentuckien adressait en 1843 à un enfant qui avait reçu le nom de Clay comme prénom. Heureux patronage ! Le sage d'Ashland, ainsi qu'on appelait Clay, s'exprimait ainsi, et les hommes de tous les pays devraient faire profit de ces sains conseils :

« Reconnaissez dans tous les temps, disait-il, le droit souverain qu'a votre pays à vos services les plus dévoués, que vous en ayez été traité bien ou mal, et ne permettez jamais à des vues égoïstes ou à vos intérêts de l'emporter sur les devoirs du patriotisme. »

Le commodore Decatur avait enseigné déjà d'épouser toujours la cause de son pays, « qu'il ait tort ou raison ; » mais Henry Clay a le mérite plus chrétien d'avoir recommandé à son jeune homonyme de se dévouer à sa pa-

trie lors même qu'on croit avoir à lui reprocher des torts envers soi.

Les États du Sud, qui honorent et aiment Henry Clay autant que les États de l'Ouest, dont il était le représentant, lui ont rendu récemment un hommage peut-être tardif, mais d'une grande signification. La Nouvelle-Orléans vient de lui élever, dans une de ses plus magnifiques rues, une statue. Pendant que cette riche cité, moitié française il y a quelques années encore, et presque exclusivement américaine aujourd'hui, était en veine de gratitude, elle eût bien pu ne pas oublier dans la distribution de ses faveurs la mémoire d'un de ses fondateurs, le chevalier de Bienville, dont l'histoire est là vivante pour rappeler à la poignée de Français résidant en Louisiane les titres de cet ancien gouverneur à leur reconnaissance.

III

Un jour que nous devisions, Steven et moi, sur ces questions de gratitude et de culte pour les mémoires, nous vîmes monter à bord de notre steamboat un vieillard à physionomie sympathique, l'œil intelligent, la lèvre souriante, le front couronné de neige, et une encolure de savant.

« Voilà qui est à merveille, me dit Steven. Connaissez-vous cet excellent homme qui vient de nous arriver ?

—Non.

— C'est le docteur Robert Hare...

— Le célèbre chimiste ?

— En personne. Je ne vous rappellerai pas sa vie laborieuse et illustre ; mais je vous citerai un trait particulier à ses dernières

années. Le docteur Hare, qui est un spiritiste fanatique, et qui a donné avec une apparence de crédulité par trop naïve dans toutes les niaiseries du spiritisme, évocations d'esprits, tables tournantes et parlantes, révélations, apparitions, etc., a trompé spirituellement tous ceux qui ont cru à sa bonne foi.

— Je ne vous comprends pas très-bien, Steven.

— Le docteur Hare n'a propagé ces croyances et ne les a appuyées de l'autorité de son nom, qu'afin de trouver l'occasion, toutes les fois qu'il faisait des évocations, de rappeler sur la terre les esprits de nos grands hommes, et de leur mettre dans la bouche d'amers reproches contre l'oubli ou l'indifférence dont on accable leur mémoire. Il a fait mieux...

— Quoi ?

— Afin qu'aucune de ces solennelles paroles ne fût perdue pour le vulgaire, le docteur Hare a inventé un appareil d'acoustique, une sorte de cornet, au moyen duquel il a persuadé au public que les esprits causaient plus familièrement avec les vivants. Il a multiplié ainsi les conversations d'outre-tombe.

— Vous plaisantez, Steven.

— Voulez-vous que je vous présente au docteur Hare ?

— Volontiers. »

La présentation eut lieu solennellement, à la façon américaine, et je pus saisir tout de suite ce qu'il y avait de finesse et d'esprit dans ce charmant savant. Il ne me fût pas difficile, une fois prévenu, de m'apercevoir avec quel art il maniait cette satire de l'évocation et du spiritisme pour flageller l'ingratitude de ses concitoyens, et le sérieux qu'il y mettait. C'était chez lui, pour quiconque savait le secret, non plus une monomanie, mais une façon généreuse et spirituelle en même temps de faire de la propagande à propos de telle ou telle idée qu'il chaussait, et de tel ou tel homme dont il se mettait en tête de venger la mémoire.

Sa préoccupation, à ce moment, était de faire restituer par le gouvernement des États-Unis, qui semble l'avoir oublié, une dette nationale contractée envers un homme dont on sait à peine le nom en Amérique aujourd'hui, et qui a été un des plus dévoués soldats de l'Indépendance, en ce sens qu'il a fourni le nerf de la guerre, c'est-à-dire l'argent.

« Un fait remarquable dans notre guerre de l'Indépendance, nous dit le docteur Hare, et il allait répétant cela partout, sur tous les tons, c'est qu'après la grande figure de George Washington, figure unique dans l'histoire des peuples, les noms entourés des plus glorieuses auréoles sont ceux de trois étrangers à l'Amérique.

« Ces trois hommes, volontaires de la liberté, se sont montrés les champions dévoués de notre indépendance, et leurs noms devraient être à jamais vénérés par les fils de la grande République. Ces trois hommes sont, dans nos armées de terre, le général français Lafayette; dans notre marine, Paul Jones l'Écossais; enfin, au point de vue de l'argent, ce nerf de la guerre, le banquier polonais Haym Salomon.

« Les deux premiers ont versé leur sang pour conquérir notre indépendance, et le troisième a offert et donné, pour la même cause sainte, sa fortune pécuniaire.

« Il n'est pas un citoyen aux États-Unis qui ne connaisse les noms illustres de Lafayette et de Paul Jones, tandis que très-peu se souviennent de Haym Salomon. Pourtant, il est probable que sans son dévouement à la cause

américaine, sans les services pécuniaires qu'il rendit au Congrès pendant la guerre, nos pères eussent été fort embarrassés.

« Les États-Unis ne se sont pas montrés ingrats envers Lafayette, ils l'ont récompensé de son dévouement à la jeune République ; mais ils ont oublié d'être reconnaissants envers Paul Jones, le marin, et envers Haym Salomon, le banquier.

« Ce ne fut qu'après soixante ans de réclamations vaines et de délais ruineux, que les héritiers de Paul Jones, ou plutôt les spéculateurs qui avaient acheté leurs titres pour un morceau de pain, obtinrent une faible allocation du Congrès.

« Quant aux fils de Salomon, ils n'ont pu jusqu'à ce jour obtenir un sou des trois cent mille dollars avancés sans intérêt aux États-Unis par leur père. Le malheureux banquier se ruina pour assurer le salut de notre pays, et l'Union américaine le laissa mourir dans la misère, sans songer à le rembourser.

« Lorsque éclata la guerre de l'Indépendance, Haym Salomon était le plus riche banquier de Philadelphie. Il était Polonais de naissance et connu par son ardent amour pour la liberté. A la demande du Congrès

continental, il mit sa caisse à la disposition des Américains, et c'est lui qui négocia et garantit l'emprunt fait en France et en Hollande. Sans sa caution, nul pays n'eût voulu prêter de l'argent à une faible colonie se révoltant contre la puissante mère-patrie. Les agents de l'emprunt français reçurent soixante mille dollars de commission, et jamais on n'offrit la moindre rémunération à Salomon pour ses services constants.

« Des documents officiels établissent que c'est grâce à l'influence et à l'argent du banquier polonais que la cour de Madrid envoya don F. Rendon, comme ambassadeur, auprès du Congrès. Les célèbres J. Madison et Robert Morris déclarent dans leurs mémoires que, pendant la session du Congrès de l'indépendance, les membres de ce Congrès étaient dans une telle détresse pécuniaire, que la plupart d'entre eux n'auraient pu ni vivre ni regagner leurs demeures, si Salomon ne leur avait pas libéralement ouvert sa bourse. Il a perdu ainsi 40,000 dollars, qu'il n'a jamais réclamés au gouvernement fédéral.

« Aujourd'hui, les héritiers réclament seulement 300,000 dollars, que Haym Salomon

a avancés comptant pour le payement et les fournitures de l'armée américaine. Cette réclamation est de la plus grande exactitude et ne peut être rejetée sans injustice et sans honte pour notre jeune République.

« Le Comité du Sénat de Congrès a fait récemment, du reste, un rapport en faveur de cette réclamation. Il conclut en disant que ce n'est pas un acte de générosité dicté par la reconnaissance que les États-Unis auraient pour la mémoire du banquier Salomon, mais seulement un acte de remboursement dont tout homme honnête ne peut nier la vérité. »

C'est au docteur Hare qu'est dû ce commencement de justice tardive. Il a fait tant d'évocations ! Il a rappelé tant de fois l'esprit de Haym Salomon sur la terre ! Il lui a mis tant de paroles de reproches sur les lèvres, que force a bien été de reconnaître que le peuple américain était ingrat envers le célèbre banquier ! Réussira-t-il définitivement dans sa propagande généreuse ? Il est permis d'en douter. L'émotion soulevée par le docteur Hare a dû s'éteindre avec le bonhomme, qui est mort dans sa ville natale, Philadelphie, au mois de janvier 1858.

On peut se demander où est allée l'âme du

docteur Hare, car il avait un système spiritualiste auquel il croyait fermement. Conviction ou non, sérieusement parlant ou pour continuer jusqu'au bout sa fiction, Robert Hare prétendait avoir reçu de son père, habitant depuis de longues années le séjour des Esprits, une description exacte de l'autre monde.

Suivant le rapport du père et le dire du fils, l'enveloppe du monde que nous habitons est partagée en sphères peuplées d'âmes qui s'épurent et se dégagent de la matière, à mesure qu'on s'éloigne de la terre. Chaque sphère est une étape de la migration infinie vers le progrès et la perfection. Tout près de nous flottent les esprits grossiers et retardataires qui restent au fond comme les corps pesants, et ne s'élèveront dans les hauteurs éthérées qu'après avoir déposé le lourd fardeau de leurs vices. Quand la vertu n'aura plus d'alliage, elle s'en ira planer dans les sphères de béatitude.

Le vieux docteur, qui avait, à l'époque où je le rencontrai, soixante et seize ans, développait avec une verve et une éloquence juvénile que je n'oublierai jamais, sa doctrine dont je viens de donner une analyse aussi

complète que possible. Il avait de nombreux adeptes en Amérique, où toutes les folies (je ne critique point ici la théorie du docteur Hare) ont un vaste champ à parcourir.

VI

Puisqu'il vient d'être question de Philadelphie, la célèbre ville des quakers, la plus splendide et la plus triste cité des États-Unis, je ne puis m'empêcher de parler d'un de nos compatriotes qui y a laissé de profonds souvenirs, durables encore, ils sont si récents! et qui ont des chances de se perpétuer aussi longtemps que la reconnaissance de l'argent aura cours aux États-Unis.

Stephen Girard, puisqu'il s'agit de lui, ne réclame rien aux États-Unis, car il a fait sa ville d'adoption l'héritière d'une de ces fortunes fabuleuses comme j'ai dit qu'il en existait quelques-unes en Amérique.

Stephen Girard est mort à Philadelphie en 1831, à l'âge de quatre-vingt-trois ans, laissant une fortune évaluée à quinze mil-

lions de dollars (soixante-quinze millions de francs). Il était originaire de Bordeaux, je crois, et arriva en Amérique avant la Révolution, en qualité de mousse à bord d'un bâtiment français; il devint ensuite second d'un navire, puis cabaretier; il monta plus tard en grade, se fit négociant jusqu'en 1811, et banquier jusqu'à son dernier jour.

Stephen Girard, déjà riche en 1811, commença les opérations de sa banque avec un capital de six millions; on lui connaissait, en outre, à cette époque, une fortune de vingt millions environ en propriétés dans la ville de Philadelphie, et en actions industrielles.

Il a traité magnifiquement sa patrie d'adoption, car sur le chiffre total de sa fortune, il a fait quinze millions de legs divers et a laissé le reste, soit soixante millions environ, à la ville de Philadelphie, où il a habité pendant cinquante ans. L'ouverture du testament de Stephen Girard a fait naturellement grand bruit aux États-Unis. A un de ses frères il n'a légué que dix mille francs, cinquante mille à chacun de ses neveux et nièces, cinquante mille à l'asile des orphelins; cinquante mille francs ont été destinés à acheter du bois aux

pauvres, etc., etc. Ce testament n'en finissait plus ; il était long de tous les caprices et de toutes les originalités qui distinguaient le caractère de Stephen Girard. Par exemple, il a légué une somme de dix millions destinée à l'établissement d'un collége, en désignant le lieu où il entendait qu'il fût construit, les dimensions qu'il voulait qu'on lui donnât, spécifiant qu'il serait entouré d'un mur de *dix* pieds de haut, que la toiture serait en marbre et toutes les portes en fer.

Les élèves admis dans ce collége doivent, selon les prescriptions du testateur, être tous orphelins, appartenant exclusivement à la Pensylvanie, à la ville de New-York, le premier point où il débarqua en arrivant en Amérique, et à la ville de la Nouvelle-Orléans, le premier port vers lequel il navigua en qualité d'officier. Il a interdit expressément dans son testament : « qu'aucun ecclésiastique, missionnaire ou ministre de quelque religion que ce soit, fût admis à professer ou à prêcher dans le collége. »

Le caractère de Stephen Girard était un mélange d'avarice sordide et de générosité incroyable. On pourrait écrire des volumes sur ses excentricités de toutes sortes. Entre

autres, il refusait une augmentation de traitement de mille francs à un commis attaché à sa maison de banque depuis vingt ans, lui mettant sans regret le marché à la main; mais en même temps il glissait dans la poche de ce pauvre diable un portefeuille contenant cent mille francs. Quant à l'augmentation de traitement, il s'y refusa jusqu'à la dernière heure de sa vie.

Stephen Girard était fort gourmand. Il avait pour cuisinier le premier praticien des États-Unis, lequel était tout aussi délicatement gourmand que son maître. Pour peu qu'un plat ne lui convînt pas ou fût mal accommodé, Stephen Girard faisait venir le cuisinier, le forçait à s'asseoir à table et à manger devant lui le plat manqué.

« La peine du talion! disait-il : il n'y a que cela de juste au monde. »

Et il riait des grimaces du cuisinier puni par où il avait péché.

Cette monomanie de générosité des particuliers envers les cités gagne considérablement aux États-Unis, au détriment d'héritiers à qui ces grandes fortunes feraient un bien immense. C'est ainsi que la Nouvelle-Orléans a fait, à peu d'années d'intervalle,

deux héritages énormes, d'un M. Touro et d'un M. Mac Donogh qui partagea, sauf un million de legs particuliers, une fortune de quinze à vingt millions entre Baltimore, sa ville natale, et la Nouvelle-Orléans, sa ville d'adoption, où il avait acquis sou par sou cette colossale fortune qui, entre les mains d'un homme plus intelligent et moins original que ce Mac Donogh, eût égalé celle de Stephen Girard. La monomanie de Mac Donogh était d'acheter toutes les maisons qu'on vendait, quelle que fût leur valeur, bicoque ou palais, et de ne jamais y dépenser un centime en réparations, même des plus urgentes. Beaucoup de ces propriétés n'ont jamais été occupées, les unes faute de toiture, les autres faute de portes ou de fenêtres. Il possédait des quantités considérables de terrains, d'une valeur importante, dans les plus beaux quartiers de la ville, sur lesquels il n'a jamais voulu bâtir une maison.

M. Mac Donogh avait horreur de la construction et de la réparation; et dans tout le cours de sa longue carrière, il n'a jamais vendu ni une maison ni un pouce de terrain, quelque bénéfice qu'il ait trouvé à réaliser. On dit ordinairement des avares qu'ils amas-

sent liards sur liards ; de Mac Donogh il était très-exact de dire qu'il entassait maisons sur maisons, terrain sur terrain. Il disait, d'ailleurs, pour excuser son obstination à ne jamais vendre ses propriétés, que s'il avait pu trouver un coffre pour les enfermer comme on enferme les écus, il les eût mises sous clef.

La Nouvelle-Orléans, qui a le privilége d'être la plus mal administrée de toutes les villes de l'Union, profitera-t-elle des legs de Touro et de Mac Donogh pour s'embellir et pour se purifier? On dit qu'oui, on l'espère, tant mieux! Car ce serait grand dommage que cette cité, si admirablement située au point de vue géographique, ne parvînt pas à se débarrasser des causes pestilentielles qui l'arrêtent dans son essor et en font une sorte d'hôtellerie où l'on vit d'une vie élégante, fastueuse et charmante pendant six mois de l'année, et que l'on fuit ensuite sans regret, ou plutôt avec le regret d'y laisser une population exposée à tous les malheurs.

CHAPITRE VIII.

Le Mississipi, en haut et en bas. — Son étendue. — Hydrographie du Mississipi. — La Louisiane malaise. — Guerre civile. — Aventure d'une pirogue chargée de poissons et de deux Malais. — L'embouchure du Mississipi. — La Nouvelle-Orléans. — Le fer à cheval. — La reine du Sud. — Les quatre municipalités. — Bernard Marigny. — Les mobiliers. — Les maisons. — Conspiration du feu. — Créoles et Américains. — Progrès et décadence. — La fièvre jaune. — Le docteur Mercier. — Après l'orage. — Le rocher percé. — Le coton et la flibusterie. — Apologie de la flibusterie. — Annexion de Cuba. — Le général Walker. — Ses expéditions. — Son caractère. — — Sa fin.

I

Je suis arrivé à la Nouvelle-Orléans tour à tour par le haut du Mississipi en steamboat, et par son embouchure en quittant le golfe du Mexique. Voici quelques renseignements

statistiques et géographiques sur ce fleuve d'une importance si considérable.

Ses largeurs prises en divers points, depuis son embouchure jusqu'à son confluent avec le Missouri, sont :

A la tête des Passes, à 94 milles au-dessous de la Nouvelle-Orléans	7,500 p.
Au Bayou Wilder, 83 milles id.	3,451 —
Au Fort Jackson, 72 milles id.	2,271 —
A Deer Range, 40 milles id.	2,194 —
A Mac Masters, 11 milles id.	2,425 —
A Carrollton, 9 milles au-dessus de la Nouvelle-Orléans. . .	2,350 —
A Donaldsonville	3,115 —
3 milles au-dessous du Bayou Goula.	1,942 —
Plaquemine.	2,720 —
Baton-Rouge	2,500 —
1/2 mille au-dessous de Hudson.	2,067 —
1/2 mille au-dessus de la Rivière Rouge.	2,545 —
1/2 mille au-dessus de Vicksburg	2,213 —
3/4 mille au-dessus de l'embouchure de l'Arkansas.	3,730 —

3/4 mille au-dessus de l'emb. id.	2,810 p.
1/3 mille au-dessous de Memphis.	2,830 —
1 1/2 mille au-dessus de Cap Girardeau.	2,500 —
En face de Market st., Saint-Louis.	3,444 —
Missouri, à Bonnville, 500 milles au-dessous de l'embouchure.	2,640 —

Le Mississipi s'étend, des régions glacées du Nord aux brûlantes contrées du Sud, sur une longueur de 3,100 milles, et de 4,500 milles si l'on prend le Missouri avec lui. Il joindrait New-York à l'autre bord de l'Atlantique, et, partant de la France, atteindrait la Turquie et la mer Caspienne. Sa profondeur moyenne, depuis sa source au lac Itaska, dans le Minnesota, jusqu'à son delta dans le Golfe du Mexique, est de 50 pieds, et sa largeur moyenne d'un demi-mille.

Le trappeur du Haut-Mississipi peut échanger les peaux des animaux qui habitent à la source contre les productions tropicales qu'on récolte sur les rives inférieures.

Les eaux mettent plus d'un mois à arriver de la source au Delta. La valeur totale des steamers qui naviguent sur le fleuve et ses

tributaires est de plus de 600 millions de dollars (3 milliards de francs), et forment un tonnage double de celui des steamers d'Angleterre, et égal au tonnage accumulé des autres nations.. . .

Le Missisipi draine un territoire qui a plus de 1,200,000 milles carrés, et qui est justement appelé le jardin du monde. Il a une vingtaine de courants tributaires, dont le moindre est plus large que les fleuves célèbres des plus puissants États.

Il pourrait servir de limite naturelle pour toute l'Europe, et laisser encore pour chaque pays un fleuve plus fort que la Seine. Il porte, dans le courant d'une année, mille fois le revenu de maint petit royaume, et verse, en un an, plus d'eau qu'il n'en est sorti du Tibre en cinq siècles. Il absorbe cinquante fleuves dont chacun est plus long que la Tamise.

Le Danube n'augmenterait pas le Missisipi d'une toise de profondeur ; dans un seul réservoir (le réservoir de Pépin), à 2,500 milles des mers, tous les navires du monde pourraient jeter l'ancre.

Le Missisipi arrose douze États puissants, et tient dans ses bras assez d'espace pour vingt autres États.

Outre les fleuves, le Mississipi reçoit les eaux d'un grand nombre de bayous (1) que le professeur Erastus Everett, de la Nouvelle-Orléans, divise en trois classes : 1° les bras de rivière ou ruisseaux ordinaires; 2° les courants qui naissent sur les rives du Mississipi, et de là divergent à l'est ou à l'ouest; 3° les déversoirs du fleuve qu'on rencontre à quelque distance de ses bouches principales.

Le delta du Mississipi a la même surface plane que l'océan, depuis l'embouchure jusque vers les hauteurs de Bâton-Rouge, lesquelles s'élèvent à environ 80 pieds.

Le fleuve coule sur la crête d'un coteau qui croît en élévation et en largeur à mesure qu'on remonte vers l'embouchure de la Rivière-Rouge; si bien que la déclivité est à peu près la même tout le long du parcours. Le Mississipi a une grande régularité dans ses sinuosités; elles occupent une largeur moyenne de 19 milles, et donnent aux

(1) On croit que ce nom donné aux petites rivières qui se jettent dans le Mississipi, et qui n'est connu que dans le Sud, dérive d'un mot espagnol ou de la corruption du mot français *boyau*, qui peignait bien les dimensions étroites de ces cours d'eau.

Indiens une grossière idée des distances. Ce sont ces angles qui ont donné naissance à la seconde classe de bayous indiquée ci-dessus ; en effet, les sinuosités du coteau qui supporte le fleuve, ayant leurs pentes dirigées vers un point central, forment ainsi une vallée dont le drainage s'échappe nécessairement du fleuve. Chaque péninsule autour de laquelle le Mississipi trace un coude a donc un bayou intérieur dont les eaux, exclues de la rivière par le coteau enveloppant, se perdent dans les terres marécageuses qui sont de niveau avec le Golfe.

Les bayous de la troisième classe sortent du fleuve lui-même, généralement au sommet concave d'un angle ; ou bien ce sont des déversoirs du fleuve, creusant leur lit dans leur cours, et ces lits demeurent permanents et indiquent le lieu et la direction des bayous qui ont été fermés. Lorsque l'eau est basse dans le fleuve paternel, les bayous de cette classe sont ordinairement à sec. Aux époques d'inondation, ils se précipitent comme les torrents des montagnes, et agissent à l'égard du déluge principal comme des soupapes de sûreté. Il n'est pas sans danger de les obstruer ou de les combler, car alors le fleuve est

contraint de se faire une issue par des crevasses désastreuses.

La plupart de ces déversoirs naturels ont été fermés, et ce système se poursuit avec persévérance. La terre est ainsi appropriée à la culture, mais au risque d'inondations. Aujourd'hui, l'alluvion qui se répandait sur le sol primitivement cultivé en est exclue et va se déposer là où le reflux du Golfe arrête le courant, si bien que la côte est emportée dans une proportion de 10 perches par an (mesure américaine).

Le drainage est facile sur le versant des levées. Les vastes ressources de la Louisiane n'existent que sur ces pentes, la culture ne s'étendant pas à plus d'un mille du fleuve. Ce domaine de la culture peut être prolongé à la distance de 10 ou 12 milles; alors l'aspect du pays ressemblera à celui de la Hollande; il faudra la même vigilance que dans la contrée européenne pour emprisonner les flots, mais la puissance productive de l'Etat augmentera alors dans des proportions immenses.

Puisque nous nous occupons, au courant de la plume, de ce côté hydrographique du Mississipi et des terres qu'il arrose, nous ne négligerons pas de parler des prairies trem-

blantes; dont l'une d'elles notamment occupe un espace considérable dans la Louisiane.

D'après les théories de la science, cette prairie tremblante aurait une origine semblable à celle des jets d'eau artésiens. Ce que l'eau, disent ces théories, fait dans un cas, la terre le fait dans l'autre. L'eau se précipite des profondeurs du puits artésien, et jaillit sous la pression des strates par lesquelles elle était comprimée.

Les parcelles terreuses qui constituent la prairie tremblante montent par l'action de la dynamique géologique à la surface des lacs ou étangs. Cette prairie, couverte généralement d'une végétation perfide, est extrêmement dangereuse. Cependant, elle pourrait être conquise à la culture. On trouve, à environ 20 milles au-dessous de la Nouvelle-Orléans, sur la même rive que la ville, une prairie tremblante aussi vaste que l'État de Delaware, et s'étendant, à l'est du fleuve, jusqu'à la Baie du Chandelier, au Lac Borgne et au Détroit du Mississipi. Sur un parcours de 80 milles, le Mississipi coule à quelques centaines de pas de cette prairie, emportant au golfe du Mexique le dépôt sédimentaire qui consoliderait le sol mouvant.

La nature a déjà tracé des canaux qui coupent la prairie et circulent entre des rives formées par des forces mystérieuses. Il faudrait peu de chose pour compléter l'œuvre ébauchée par la nature. Creuser un système de *colmates*, aqueducs qui introduiraient dans la prairie tremblante l'eau troublée du fleuve, et y apporteraient la matière sédimentaire ; — ne point brûler, comme c'est l'usage, les végétations qui croissent sur la prairie.

Avec cette double condition, on obtiendrait bientôt, disent les ingénieurs hydrauliques, un sol ferme et fécond.

La prairie dont nous venons d'indiquer les limites a reçu le nom de Louisiane malaise, en raison de ses habitants. Ce sont des coolies de la race malaise, échappés jadis de la Jamaïque et des Indes occidentales. Ils ont trouvé à peu près la paix, sinon la sécurité, dans ces dangereux marais. Ils en occupent les intersections solides, y vivent de gibier et de poisson, et demeurent dans des espèces de tentes de feuilles de latanier, construites en forme d'éventail. On voit çà et là quelques bouquets d'arbres, groupant les particules terreuses autour de leurs racines ; on a con-

clu de là à la possibilité de substituer des champs cultivables à ces fondrières ; cela est encore douteux. Un voyageur a découvert, dans ces régions, un tertre indien chargé de chênes verts, et flottant comme une île sur la plaine humide et fangeuse. Sous un de ces chênes, déraciné par le vent, il a reconnu un atelier de poterie indienne, vestige d'un autre âge.

II.

J'ai dit que les Malais qui habitent ce coin de terre y ont trouvé *à peu près* la paix. Voici un fait tout récent qui justifie cette restriction de ma part au bonheur de ces pauvres demi-sauvages. J'ajoute que ce sont à des drames fréquents en ce pays malsain. Ils ont dans les Espagnols qui habitent les rives du lac Borgne, d'irréconciliables ennemis. Entre ceux-ci et les Malais, les luttes, les combats, les assassinats, sont quotidiens. C'est une guerre civile perpétuelle.

Ab uno disce omnes. Un jour, une pirogue chargée de poissons fut expédiée d'un petit village de Malais appelé Saint-Malo à la ville voisine. Cette pirogue était conduite par un Italien nommé Pablo et deux Malais, Savarino et Théodora. Une bande d'Espagnols attaqua l'embarcation, jeta le poisson

dans le lac, et tua les deux Malais, les hacha ensuite en morceaux, et les enterra sous les coquilles qui couvrent les rives du lac. Pendant que les Espagnols, aveuglés par leur haine, étaient acharnés après les deux Malais, l'Italien Pablo avait pu prendre la fuite dans un *squif,* et était allé prévenir les Malais du meurtre de leurs compagnons.

Un tel crime demandait vengeance. L'autorité, informée de ces événements, envoya des agents de la paroisse voisine pour arrêter les coupables. Les Malais avaient pris les devants. Au moment où le coroner de la paroisse arriva, les Malais et les Espagnols étaient aux mains; le sang coulait depuis une grande heure sous le couteau. Les Espagnols prirent la fuite et se réfugièrent dans les cyprières, où les Malais se mirent à leur faire la chasse à coups de fusil, ce dont le coroner ne fut point fâché, cette chasse à l'homme aidant singulièrement à l'accomplissement de son mandat.

En fait, le dernier survivant de ces Espagnols, reconnu par l'Italien Pablo comme un des assassins des deux Malais, fut pendu peu d'instants après.

Ce sont là des accidents assez habituels dans l'existence des malheureux Malais.

L'entrée du Mississipi a quelque chose de triste et d'imposant à la fois. Elle se compose d'une multitude de petits îlots, de rochers, de bouquets d'arbustes rabougris, de troncs, de racines surnageant à la surface des eaux. — On dirait un lendemain d'inondation. Puis, à mesure qu'on pénètre dans l'intérieur, de droite et de gauche s'étendent des langues de terre plantées de bambous et de roseaux, à moitié submergés; et du milieu même du fleuve surgissent des arbres dont la cime dépasse à peine le niveau de l'eau.

On ne peut se faire une idée du spectacle étrange qu'offre cette navigation sur le fleuve que nous remontions. Le bruit incessant des *towboats* (1) qui se croisent cinq ou six fois par jour, l'aspect des rives bordées d'habitations et de forêts immenses, le mouvement continuel des bâtiments, tout cela frappe l'imagination et donne déjà un avant-goût de la grandeur du pays que l'on va visiter.

Enfin, après une traversée de deux jours et demi pendant lesquels on remonte qua-

(1) Bateaux remorqueurs.

rante-cinq lieues, nous entrâmes dans un de ces bassins immenses que la nature prodigue a creusés au milieu du fleuve.

Nous n'apercevions encore rien de la Nouvelle-Orléans, car les terres de la Louisiane sont si basses et si bien cachées, pour ainsi dire, derrière les eaux, que l'on ne distingue le point vers lequel on se dirige, que quand on y touche. A peine si avec la longue vue on découvrait les flèches des mâts des navires entassés dans le port; puis, peu à peu, nous vîmes le dôme arrondi de l'hôtel *Saint-Charles*, ce phare de la Nouvelle-Orléans, qu'un incendie a détruit peu de temps après, et nous atteignions presque déjà les premières maisons qui s'allongent sur la rive, quand l'ensemble de la ville se dessina à nos yeux dans ce magnifique hémicycle décrit par le coude gigantesque que fait le Mississipi à cet endroit. Je ne crois pas qu'il soit donné à l'œil humain de contempler, en aucune partie du monde, de spectacles beaucoup plus majestueux que celui du port de la Nouvelle-Orléans, situé sur la rive gauche du fleuve. Le vaste fer à cheval autour duquel se déroule la ville dépasse toutes les proportions que peut concevoir la pensée. Comme une

immense ceinture flottante, les navires amarrés aux quais, sur trois, quatre ou cinq rangs, semblent en interdire l'entrée même aux regards, tant la masse en est compacte; devant vous serpente une forêt de mâts qui s'étend à perte de vue, et dont les flèches légères et élancées se dessinent gracieusement dans l'air.

Vous pouvez à peine encore juger de la ville, car vous n'en apercevez qu'accidentellement un coin, un morceau, à travers cette ceinture de bois et de cordages qui la protége, et par-dessus les *steamboats* qui occupent toute une partie du port. Ce qui impressionne vivement surtout, c'est le bruit tumultueux, le mouvement incessant, qui règnent dans toutes les parties de ce grand bassin, dont les eaux sont perpétuellement fatiguées par les roues des bateaux à vapeur qui remontent ou descendent le fleuve, des remorqueurs amenant ou emportant avec eux des navires cramponnés à leurs flancs, ou par les *ferryboats* traversant continuellement d'une rive à l'autre, allant de la Nouvelle-Orléans à Alger, petite ville située sur le bord opposé.

III

La Nouvelle-Orléans a reçu, sur les fonts baptismaux de l'opinion publique, le nom de la *Reine du Sud*, appellation justement appliquée, en tant qu'elle est l'expression poétique de la beauté, de la grandeur et de la prépondérance. La ville primitive, celle qu'ont toujours occupée les Francais, constitue, numériquement, la seconde des quatre municipalités ou districts dont se compose la ville. Je confesserai tout de suite que sous le rapport de l'importance, des fortunes, de l'aspect extérieur, elle n'occupe que le dernier rang. On la désigné vulgairement sous le nom de *quartièr créole*, — ce qui est déjà un éloge à nos yeux. — La première municipalité date de l'annexion de la Louisiane aux États-Unis.

Elle est le fruit de la répugnance qu'éprouvèrent les anciens colons français à admettre dans leur sein la race anglo-saxonne, qui bâtit alors, à côté de l'ancienne, une nouvelle ville plus belle, plus grande, plus riche, et qui porte le cachet américain. La troisième municipalité, création toute récente, est la plus pauvre, la moins importante des quatre : elle n'est qu'à peine construite. Cette troisième municipalité est l'œuvre d'un homme qui a possédé une des plus brillantes fortunes de l'Amérique, et qui occupe encore aujourd'hui une de ces positions d'estime et de considération publique d'où les revers de fortune ne peuvent faire tomber ceux qui l'ont conquise par une vie probe et toute dévouée à leur pays. Cet homme est M. Bernard Marigny. Son nom, dans la Louisiane, date de la fondation de la colonie, où sa famille avait rempli les premières places. Ce nom, en un mot, est historique dans le pays. C'est sous le toit de son père que le jeune duc d'Orléans, plus tard roi des Français, s'était abrité lors de son passage aux États-Unis. Le roi n'oublia point l'hospitalité toute française qu'il avait reçue, et à un voyage que fit à Paris M. Marigny, Louis-Philippe paya sa dette de

reconnaissance en l'admettant dans son intimité, comme il avait partagé jadis celle de la famille Marigny. Enfin, l'ancienne petite ville de Lafayette a été incorporée récemment à la Nouvelle-Orléans et forme le quatrième district.

Ainsi divisée, la Nouvelle-Orléans, déjà considérable par son étendue et par sa population, qui n'est pas moindre de 150,000 à 160,000 âmes, sans compter la masse compacte d'étrangers et de voyageurs qu'y attirent les plaisirs et les affaires, peut s'étendre encore sur une surperficie de plus d'un mille et demi.

L'extérieur des maisons à la Nouvelle-Orléans a un air très-engageant; tous les détails intérieurs sont généralement d'un comfort irréprochable. Les pièces principales des appartements sont vastes, élevées, et communiquent entre elles au moyen d'immenses portes massives qui vont du plancher au plafond, et s'ouvrent, au moyen de coulisses, dans l'épaisseur de la muraille.

En Amérique les tapis ne sont pas considérés comme objet de luxe, mais de première nécessité, dont personne ne se prive, pas plus l'ouvrier que le plus riche *gentleman*. Du haut

en bas, toutes les maisons en sont garnies. Pendant l'été, on les remplace par des nattes en paille très-fine. Les meubles sont riches par la belle qualité des bois d'acajou massifs qui en sont la base. Dans un seul canapé de la Nouvelle-Orléans, on taillerait tout un meuble de salon pour Paris, et avec les quatre énormes colonnes qui soutiennent la couronne d'un lit à coucher, un marchand de la rue de Cléry ferait sa fortune.

Les plus belles maisons d'habitation à la Nouvelle-Orléans se trouvent dans les deux quartiers américains; car dans la partie créole, on rencontre encore beaucoup trop de ces vieilles masures en bois basses, étriquées et qui déparent un peu l'aspect de cette belle ville. Mais ces baraques disparaissent peu à peu, grâce surtout aux incendies, qui les dévorent avec une telle activité, qu'il semble que les flammes elles-mêmes conspirent en faveur du développement matériel de la Nouvelle-Orléans.

IV

La Nouvelle-Orléans n'est point une ville qui puisse donner au voyageur une idée exacte de l'Amérique, bien que le mouvement commercial qui y règne, les progrès chaque jour nouveaux, chaque jour plus grands, qui s'y réalisent, laissent deviner le génie et l'esprit d'audace et d'entreprise des Américains.

Malgré leur première opposition, les créoles de la Louisiane ont subi l'influence de cette puissante activité qui a si heureusement fécondé leur sol. Encore aujourd'hui, ils s'en défendent; et s'il fallait s'en rapporter aux apparences, vous les croiriez dégagés du fluide américain. En effet, au premier aspect, deux populations bien distinctes partagent la ville; l'une, toute francaise, conserve, après

quarante-cinq ans de nationalité américaine, les mœurs, les usages, l'esprit français. Jusqu'au milieu de la rue du *Canal*, qui sépare la première municipalité de la seconde, vous entendez parler presque exclusivement la langue de l'ancienne mère-patrie, tandis que de l'autre côté de la rue, cet idiome est pour ainsi dire inconnu.

Ces deux populations distinctes parlant deux langues différentes forment également deux sociétés distinctes. On ne peut pas dire qu'il y ait aujourd'hui antipathie politique, mais il y a absence de sympathie sociale entre la race créole et la race anglo-saxonne.

Les liens qui seraient de nature à les rapprocher, les liens du mariage, se contractent rarement entre elles. Les nombreuses occasions de plaisirs si ardemment recherchées par l'une et l'autre population, et bien faites pour les confondre, ne font point disparaître la ligne de démarcation subsistant entre les deux sociétés. Mais il faut dire que les Américains s'efforcent continuellement de s'implanter au milieu de leurs rivaux ; c'est la conséquence de leur caractère, de leur politique, même à propos de plaisirs.

Les mœurs créoles ont, à leur insu, gardé

quelque teinte de ce frottement des mœurs américaines, de même que celles-ci ont gagné beaucoup à ce contact. Il en est résulté un ensemble qui, malgré son absence d'originalité, en a pourtant une encore. L'esprit français, l'ardeur chevaleresque des races transplantées dans le Nouveau-Monde, les sentiments de dévouement exalté, la chaleur du cœur, la générosité, la bravoure, — la froide réserve et la rigueur des principes américains, — des traces à peine sensibles de la domination espagnole, qui a laissé dans le pays quelques usages poétiques, quelques allures de liberté sociale, — tout cela jeté pêle-mêle dans le même moule a produit un mélange qui fait de la société louisianaise un type charmant et très-séduisant.

J'ai dit que la Nouvelle-Orléans était la ville la plus mal administrée des États-Unis. Il faut attribuer ce fait au caractère particulier de cette riche et belle cité qui porte en son sein la mort toujours imminente. C'est à peine si les habitants songent à y faire souche. Chacun semble épier le moment où il pourra lever sa tente et prendre son essor pour une autre contrée. On ne se considère pas comme citoyen de la Nouvelle-Orléans ;

on y est de passage, et rien de plus. De là cette négligence générale pour les intérêts publics.

Il est peu de villes au monde qui réunissent autant d'apparences de prospérité et qui en renferment de plus réellement sérieuses. Neuf chemins de fer aboutissent à la Nouvelle-Orléans, soit pour desservir les localités voisines, soit pour entretenir les relations avec le cœur de l'Union. Quize cents steamboats font de son port le but de leurs excursions sur le Mississipi et les affluents ; douze banques autorisées par l'Etat, et toutes en magnifique position, y aident le crédit public, sans compter une quinzaine de banques particulières; dix-huit grandes compagnies d'assurances couvrent la fortune immobilière des particuliers. Par la voie de mer, le nombre des bâtiments qui viennent apporter les produits étrangers et les produits de l'intérieur à la Nouvelle-Orléans et y prendre des denrées est considérable. Que sais-je, enfin? toutes les conditions qui assurent le développement d'une ville commerçante et maritime s'accumulent et se combinent pour élever celle-là au premier rang, et cependant la Nouvelle-Orléans, loin de progresser, semble dépérir.

Jugez comme on s'y laisse prendre, dans le pays même, et voyez si les étrangers peuvent tomber dans le piége ! J'ai sous les yeux, écrits par la même plume et à un court intervalle l'un de l'autre, deux articles d'un journal de la Nouvelle-Orléans. Dans l'un de ces articles, l'écrivain s'exprime ainsi :

« C'est avec une satisfaction mêlée d'orgueil que les habitants de cette ville doivent voir avec quelle rapidité se manifeste l'accroissement de la Nouvelle-Orléans, en dépit des obstacles qui sembleraient devoir s'y opposer.

« Sous le rapport de la population, de l'extension matérielle de la ville, du développement commercial, c'est un spectacle véritablement intéressant, et dont l'horizon s'étend à peine au delà de vingt années en arrière. Chaque saison des affaires, en s'ouvrant, vient ajouter quelque chose à cette prodigieuse activité, à ce mouvement incessant, à ce progrès de tous les jours, de tous les instants. Si c'est là un sujet d'orgueil bien légitime, comme nous le disions, pour les habitants de cette ville, ce devrait être aussi, pour eux et pour ceux qui ont charge d'administrer cette riche et féconde communauté,

un stimulant à rechercher, par tous les moyens possibles, à aider encore à ce développement, qui n'est dû, il faut le dire, en très-grande partie, qu'à la force naturelle des choses. Un peu plus de bon vouloir, un peu plus de zèle dans les détails d'une administration que nous savons être lourde, difficile et compliquée, donneraient avant peu de temps à cette cité un élan qu'aucune autre ville de l'Union n'est susceptible de prendre.

« Il suffit de contempler ce qui s'est accompli de soi-même en un si court espace d'années, pour se rendre compte de tout ce que l'on est en droit d'espérer et d'attendre, si aux immenses dons que le ciel a faits à ce pays venaient se joindre les efforts de l'homme.

« Eh quoi ! voici une ville d'où pendant six mois la peste chasse les plus riches familles, moissonnant en moyenne 3,000 ou 4,000 des citoyens qui ont le courage de braver le fléau, ou qui y sont condamnés ; voici une ville où pendant six mois les affaires chôment faute de clients, faute de communications actives avec les pays étrangers, et même avec les cités de l'intérieur ; où les magasins, les comptoirs, entre-bâillent à peine

leurs portes pour ne paraître point les fermer tout à fait ; voici, enfin, une ville couverte d'un vaste crêpe, dont les habitations se vident et dont les cimetières seuls se peuplent, et contre laquelle s'élève durant six mois un cri général, universel, de malédiction, et pourtant, tel est l'attrait qu'elle offre, tels sont ses avantages comme point commercial, que sur les pas du fléau, qui a son jour de fuite aussi, lui, les émigrés reviennent en foule, oubliant les larmes qui ont coulé autour d'eux ; les émigrants débordent pour grossir la population, insoucieuse de se savoir entre un désastre disparu et un autre désastre qui se prépare ; les navires de toutes nations, de tous pays, emplissent le fleuve, à peine assez vaste pour les contenir ; les levées sont encombrées de marchandises qui arrivent, de marchandises qui s'en vont ; les magasins regorgent de richesses, les portes sont trop étroites pour la cohue d'acheteurs qui s'y pressent, les comptoirs éclatent d'affaires !

« Nous n'avons ici cependant ni mines d'or, ni mines d'argent ; nous n'avons qu'un fleuve qui nous amène les produits de la grande moitié du vaste sol de l'Union, et qui nous rapporte de la mer la fortune manufac-

turée des pays étrangers. En un mot, cette prospérité merveilleuse de la Nouvelle-Orléans tient à sa situation. Rien n'a pu arrêter son développement commercial, ni les rigueurs climatériques, ni la peste, ni l'insouciance de l'administration ; rien n'a pu empêcher qu'en moins de cinquante années le chiffre de la population s'élevât de 12,000 à 125,000 habitants ; rien n'a pu empêcher que la fortune publique atteignît l'énorme capital de 107 millions et demi de piastres; rien n'a pu empêcher que les marais qui environnaient la ville ne devinssent terre ferme, et que les forêts qui ombrageaient ses limites ne fussent abattues pour se couvrir de maisons, de rues, et former vingt villes nouvelles qui se relient à l'ancienne cité.

« Quand on examine de près cette merveilleuse tranformation, rapide comme la vapeur et l'électricité, on se demande ce que c'eût été, ce que ce serait, si, au lieu de laisser, pour ainsi dire, les choses aller d'elles-mêmes, les citoyens y aidant pour leur part et les pouvoirs publics s'y dévouant avec intelligence et fermeté, on parvenait à faire disparaître ou seulement à atténuer les cau-

ses qui suspendent l'activité et la vie ici pendant la moitié de chaque année; si on consolidait définitivement l'ordre moral et l'ordre matériel dans la société; si on rendait la ville digne, par son ensemble, de la magnificence qu'elle porte dans ses détails; si, enfin, on ne faisait pas si large la part du hasard et plus large celle des hommes!

« Aide-toi, le ciel t'aidera, est une vieille vérité dont il ne faut jamais négliger l'application. Les joueurs peuvent faire fortune un moment; le sort leur sourit, ils croient à l'éternité de la chance, et la chance et les cartes, un beau jour, leur font défaut. »

A quelques jours de là, on publiait (c'était en 1859) le recensement de la ville, et ce recensement, comparé à celui de 1853, accusait une diminution dans lapopulation, qui, en 1853, était de 153,007 habitants. Du 1er mai au 1er décembre, le nombre des décès s'était élevé à 15,639, ce qui réduisait la population à 137,366. C'était une augmentation de 5 0/0 sur celle de 1850, qui, d'après le recensement, ne s'élevait qu'à 130,530. En 1859, cette population s'est trouvée réduite à 138,285 habitants. Le fléau des épidémies

a dévoré dans cette ville, depuis 1853, environ 35,000 individus, et l'émigration au Texas, en Californie, au Tehuantepec, en a absorbé 10,000.

Deux causes également fatales à cette ville, l'épidémie et l'émigration, ont retardé le développement de la population et l'ont ramenée à un chiffre inférieur à celui de 1853 avant le fléau.

C'était de ce fait déplorable que le journal en question avait pris acte pour s'écrier :

« Ce résultat est honteux pour une ville comme celle-ci, qui se met tout nettement à l'index de ce progrès constant et merveilleux que l'on signale sur tous les points de l'Union. De toutes les grandes cités des États-Unis, la Nouvelle-Orléans est la seule qui se signale par cette humiliante infériorité. Partout ailleurs, dans des bourgades nées d'hier, taillées en pleins grands bois pour servir d'abri et de refuge à des settlers ou à des caravanes d'émigrants, les populations se sont agglomérées, les richesses se sont accumulées, les terrains déserts se sont, comme par enchantement, couverts d'édifices, et ces villages ont grandi du jour au lendemain, pour devenir tout à coup de somptueuses cités.

« Le hasard n'a pas tout fait, les faveurs de la nature ne sont pas exclusivement responsables de ces développements féeriques. Dans leur propre intérêt, que ceux sur qui l'on peut faire tomber l'amer reproche d'avoir conduit la Nouvelle-Orléans, degré par degré, jusqu'à cette décadence, n'invoquent ni le hasard ni les faveurs de la nature : car si le hasard avait à compter pour quelque chose dans cette affaire, on pourrait se demander pourquoi il n'a pas aussi bien choisi notre cité que d'autres ; et sous le rapport des faveurs de la nature, ils savent, tout le monde sait, que la Nouvelle-Orléans n'a rien à envier à aucune ville de l'Union.

« Si donc la Nouvelle-Orléans, loin d'avoir marché du même pas que les déserts à peine défrichés de notre continent dans la voie du progrès ; si, au lieu d'avoir monté à cette échelle de la prospérité, elle en a descendu les échelons, la faute en est à ceux qui avaient mission de la maintenir au rang qu'elle avait conquis, et de l'élever à un rang plus brillant encore.

« Les apparences ont trompé ici des yeux imprudents et qui se sont laissé prendre à un mirage séduisant. Le mouvement de la

ville, pendant la période des affaires, pendant la saison de l'hiver et des plaisirs, a fait croire que cette surface un moment agitée recouvrait un fond solide. Nul n'a tenu compte ni des causes qui produisaient cette agitation éphémère, ni des causes qui amenaient ce calme terrible des six mois de la saison d'été. Les unes et les autres ont semblé des causes simples, naturelles, et l'on s'y est fié.

« Que tout le monde s'y soit laissé prendre, c'est possible, et c'est l'excuse que nous admettons pour tout le monde, excepté pour des administrateurs dont le premier devoir est la vigilance pour les intérêts qui leur sont confiés. Là où tout un public peut se tromper, un administrateur attentif, soigneux de son mandat, préoccupé de sa responsabilité, ne doit pas se tromper, lui. Il est permis à un passager à bord d'un navire de ne pas savoir quel récif est caché sous les flots d'une mer tranquille; mais le capitaine ne doit pas l'ignorer, et il a failli à son devoir s'il s'est fié à ce calme et à cette transparence des ondes.

« Malheureusement, il faut bien accepter le mal qui est fait; mais il n'y a pas de faute qui ne soit réparable.

« Grande ville, soit ! ce n'est pas nous qui dirons le contraire ; mais prenons garde : il ne faut pas qu'une ville si admirablement située, géographiquement parlant, si pleine d'éléments de prospérité et de développement, s'arrête dans sa marche ; il faut, pour qu'elle ne s'amoindrisse pas, qu'elle progresse, au contraire ; il faut que sa population s'accroisse par l'immigration en même temps que par la reproduction ; il faut que les capitaux se naturalisent, que les intérêts se localisent dans cette cité, et que l'émigration vers d'autres contrées n'enlève pas ceux que l'immobilité et que l'insalubrité du pays chassent au dehors. »

V.

Malheureusement, le fléau de la fièvre jaune est inflexible.

J'ai sous les yeux un très-curieux et très-intéressant travail sur la fièvre jaune, dû à un praticien qui a étudié ce terrible fléau en Louisiane, et qui en parle, conséquemment, en connaissance de cause. M. le docteur Alfred Mercier a adressé, pendant l'épidémie de 1858, de la Nouvelle-Orléans, où il exerçait à cette époque, une série de lettres à la *Gazette des Hôpitaux*, dans lesquelles il explique avec une lucidité parfaite les divers phénomènes du fléau.

Je n'ai d'autre titre à recommander l'œuvre du docteur Mercier, que d'avoir assisté, en Louisiane, à l'épidémie de 1858, signalée par lui comme la plus grave, après celle de 1853,

qui ait moissonné, depuis l'année 1796, la Nouvelle-Orléans. Le nombre des victimes, en 1858, a été de 4,631; en 1853, il avait été de 8,130. Nous pouvons donc personnellement attester tous les faits avancés par l'honorable docteur Alfred Mercier, et, sans les pouvoir, bien entendu, discuter comme il le fait avec un remarquable savoir, confirmer du moins les divergences d'opinions que ce terrible et incompris fléau a fait naître entre les plus habiles et les plus studieux praticiens de la Louisiane.

Je préfère citer quelques passages de l'ouvrage du docteur A. Mercier; ils feront mieux connaître les divers points importants qu'il soulève et recommande à l'attention des étrangers, proie naturelle du fléau. Le principal de ces points est l'indécision complète où l'on est sur l'origine et les causes de l'épidémie.

« Avide de m'éclairer sur tout ce qui concerne la fièvre jaune, dit le docteur A. Mercier, je me fis un devoir, dès mon retour à la Nouvelle-Orléans, d'interroger mes confrères sur ce qu'ils en savaient. Je leur demandai d'abord ce qu'ils pensaient de la cause ou des causes de cette pyrexie. Les

uns, en 1856, me démontraient que nous allions avoir une épidémie effroyable. Ils se fondaient sur ce que l'on avait récuré les grands fossés de la ville ainsi qu'un de ses canaux au printemps, et que les matières de toutes sortes qu'on en avait retirées restaient exposées sur leurs bords à l'action du soleil d'été. Or, il y eut très-peu de fièvre jaune en 1856 : on n'en vit guère qu'à l'hôpital.

« En 1857, selon d'autres, nous étions voués aux ravages d'une épidémie certaine, parce que de petits vents du nord avaient régné en juin. Mais ces mêmes vents avaient soufflé à la même époque l'année précédente, et d'une manière encore plus sensible ; 1857 s'écoula, à peu de chose près, comme 1856 : il n'y eut qu'une très-petite épidémie.

« Il y a des praticiens qui assimilent la fièvre jaune aux fièvres intermittentes pernicieuses, et lui appliquent le sulfate de quinine. Mais comment concilier cette opinion avec le fait suivant ? Pendant l'épidémie de 1853, une des plus meurtrières que la Nouvelle-Orléans ait jamais vues, une cinquantaine de nègres nés hors de la Louisiane continuèrent impunément leurs travaux de désséchement au milieu des marais qui, stag-

nent entre la ville et le lac Pontchartrain. L'un d'eux s'aventura un jour dans les rues de la ville, il y prit la maladie ; celui-là seul en fut atteint. Il fit sa maladie parmi ses compagnons et ne la communiqua à aucun d'eux. Et d'ailleurs, c'est toujours dans le port ou dans son voisinage, c'est-à-dire loin des marais, que la fièvre jaune débute. »

Plus loin, le docteur Mercier, dans une lettre datée du 23 août 1858, s'exprime ainsi :

« Un de nos praticiens me disait, il y a trois mois : « Je pense que nous aurons une épidémie cette année. » — Sur quoi vous fondez-vous? lui demandai-je. — « Mon « Dieu, me répondit-il, sur ce que nous n'en « avons pas eu depuis longtemps. » Si cet argument n'est pas des plus convaincants, c'est encore un des meilleurs que j'aie entendus.

« Une triste réalité est venue donner raison à cette manière de penser. »

Plus loin M. Mercier aborde une autre question, question « très-grave », dit-il, et il a raison de le dire, celle de savoir si « la fièvre jaune atteint les créoles, c'est-à-dire les indigènes nés dans la ville. » Les uns l'affir-

ment, les autres le nient, prétendant que l'on appelle fièvre jaune, dans ce cas, une fièvre pernicieuse « qui prend le masque de l'épidémie », et un de ses principaux caractères, « le vomissement noir. » Cette divergence d'opinions sur le fait même de l'accessibilité ou de la non-accessibilité du créole à la maladie, se complique de l'application de remèdes différents et réussissant les uns et les autres, d'où les médecins de s'écrier les uns : « Nous opposons la quinine à la fièvre, et la règle, c'est qu'elle guérit ; donc elle est paludéenne. » Et les autres de répondre : « Nous la traitons sans quinine, et elle guérit dans les mêmes proportions que la fièvre jaune ; donc elle n'est point paludéenne. »

Le docteur Mercier s'exprime ainsi à ce sujet :

« En tout cas, si cette affection, objet de si grandes dissidences, n'est pas la fièvre jaune, elle l'imite avec une exactitude si perfide pour ses propres défenseurs, que, tout en recommandant aux autres de bien se mettre en garde contre elle, ils ne sont pas les derniers à prendre le change. Ce qui me paraît vrai d'une manière très-générale, mais

point absolue, c'est que les indigènes nés dans l'enceinte de la ville et n'ayant jamais fait d'absence notablement prolongée, ne sont pas sujets à être atteints par le fléau dont nous nous occupons. Je répète que je ne parle que de ce qui concerne la Nouvelle-Orléans. Ici, la fièvre jaune est essentiellement une fièvre d'étrangers. Être étranger récemment arrivé, voilà la condition par excellence pour prendre cette maladie. C'est ce que démontrent d'une manière bien manifeste les observations rapportées dans le remarquable mémoire publié en 1839 par MM. Daret, Sabin Martin, Bahier et Fortin. Mon expérience personnelle confirme pleinement ce fait; tous les malades atteints de cette affection que j'ai traités jusqu'ici sont des étrangers établis depuis peu de temps en ville. Le plus anciennement arrivé parmi eux compte quatre années de séjour; presque tous les autres sont des hôtes de douze à dix-huit mois.

« Est-ce à dire qu'il suffise d'avoir passé quelques étés à la Nouvelle-Orléans pour être à l'abri du fléau? Il s'en faut de beaucoup que cela soit vrai; et quand nous aborderons la question de l'acclimatation, question

de premier ordre pour les étrangers, j'établirai des faits de nature au moins à faire douter que personne puisse se dire acclimaté tant qu'il n'a pas eu la maladie.

« Autrefois, on croyait que l'étranger qui se retirait à la campagne pendant l'été et une partie de l'automne était à l'abri. Cependant, déjà en 1820 le fléau se répandit hors de la ville, dans un rayon de plus de vingt lieues. Le même fait se répéta en 1839 et 1853. C'est ce qui se voit encore aujourd'hui ; seulement, comme les petits centres de population se sont multipliés, les sphères d'action de la maladie sont en plus grand nombre. »

M. le docteur Mercier aborde très-nettement cette question de l'acclimatement, et des conditions qui laissent supposer à tort que dans certains cas les étrangers sont à l'abri du fléau. Il cite à ce propos plusieurs faits très-curieux.

« Serait-ce, s'écrie-t-il ensuite, que l'on ne s'acclimate pas ? Ce que je viens de dire prouve déjà qu'on peut ne pas l'être même après cinq années de séjour. On possède des exemples de personnes qui ont succombé après avoir passé dix ans dans la ville, et ré-

cemment un de nos confrères traitait une fièvre jaune chez un homme qui habitait la Nouvelle-Orléans depuis vingt ans. Ces faits toutefois, surtout le dernier, sont rares. »

Plus loin, il ajoute :

« En général, c'est au commencement de leur séjour dans un pays nouveau que les étrangers payent leur tribut au climat. Or, d'où vient que notre fièvre d'acclimatement attend si souvent, pour se manifester, que trois, quatre, cinq années se soient écoulées, et qu'elle paraisse juste au moment où il y a une épidémie de fièvre jaune ? Ajoutons à cela que l'on voit cette dernière affection enlever des personnes que deux ou trois ans auparavant on avait traitées comme atteintes de fièvre d'acclimatement. De sorte que l'on est obligé de conclure, ou que ce n'était pas une fièvre d'acclimatement que ces malades avaient eue, ou que cette fièvre d'acclimatement n'a point de vertu prophylactique contre la fièvre jaune. »

Le docteur Mercier termine son remarquable travail par cette question qu'il se pose, et que nous répétons avec une certaine terreur : Quel sera l'avenir de la fièvre jaune ?

« Voilà, dit-il, une question qu'il est

permis de se poser, quand on considère cette navigation à vapeur et ces chemins de fer qui vont chaque jour supprimant les distances. Partant des Antilles, on l'a vue d'une part s'étendre jusqu'à Québec, et d'une autre jusqu'à Montevideo. Du rivage occidental de l'Amérique, doit-elle se répandre dans les archipels de l'océan Pacifique, et rejoindre cette Asie où la tradition a placé son berceau? Dès le dix-septième siècle, elle s'annonça à l'Europe dans le port de Rochefort, et l'on peut dire qu'à partir de ce moment, elle a établi son droit de domicile dans cette partie du monde. M. Trousseau prononçait ces graves paroles, il y a deux ans, devant l'Académie de médecine : « Je suis d'avis que « les navires ont pu jusqu'ici venir sans dan- « ger en France et en Angleterre, avec des « cas de fièvre jaune; mais pourtant je ne « saurais affirmer que tôt ou tard une grave « épidémie de fièvre jaune n'éclatera pas en « Europe. » Or, ce fléau a visité plus d'une fois le bassin de la Méditerranée; il a en quelque sorte poussé des reconnaissances jusqu'à Marseille et Livourne ; on ne voit aucune raison pour qu'il ne conduise pas ses étapes dans ces deltas du Nil et du Danube,

si semblables à celui du Mississipi, et où l'on observe des fièvres si analogues au typhus d'Amérique, que l'on se croit obligé de prouver que ce ne sont pas des fièvres jaunes. »

On peut voir, par les citations que nous venons de faire de la brochure du docteur Mercier, quel intérêt elle offre, même au point de vue de la réfutation de certaines assertions, réfutation devant laquelle je décline ma compétence.

VI

Aussi avec quelle joie s'empresse-t-on d'annoncer au public de l'Union entière le jour où la fièvre jaune cesse sa moisson ! Dans tous les sens, les fils télégraphiques emportent cette nouvelle, car partout il y a des gens qui n'attendent que cet appel pour se mettre en route. La nouvelle est importante, en effet, pour les familles qui ont bravé l'épidémie par devoir ou par contrainte; pour celles que leur fortune ou leur position a éloignées de la ville; pour celles enfin qui, en se retirant de ce foyer infesté, y ont laissé quelques-uns de leurs membres. Nous ajouterons que cette nouvelle est également intéressante au point de vue des affaires, restées suspendues ou stationnaires : car pendant la saison de la

fièvre jaune la Nouvelle-Orléans n'est plus qu'un désert. Mais dès que la ville se réveille de son sommeil et secoue ses habits de deuil, il y règne, on peut dire du jour au lendemain, une activité extraordinaire : le port se remplit rapidement de navires à voile, de steamers et de bateaux à vapeur. La levée est encombrée de colis, au milieu desquels serpentent d'étroits sentiers destinés aux piétons. Les balles de coton s'élèvent comme de formidables remparts que construisent et démolissent simultanément une infinité de travailleurs. Sur les warfs, à bord des vapeurs, dans les rues qui aboutissent au port, c'est un fourmillement qui éblouit, une rumeur qui assourdit, et une confusion qui donne le vertige. On charge et on décharge à la fois des navires sur tous les points

C'est qu'il n'y a pas de temps à perdre, et il faut rattraper l'arriéré. Pendant les quatre ou cinq mois où la Nouvelle-Orléans vend et achète, reçoit et expédie, trafique avec le monde entier, il lui faut accumuler le travail de toute une année. La nuit même n'interrompt pas le mouvement général. On veille dans les bureaux et les magasins, on veille dans les usines, on veille dans les chantiers.

Mais ce qui nous paraît un devoir de consigner ici, c'est l'admirable dévouement avec lequel de tous les points de l'Union on vient au secours de cette cité en détresse pendant l'épidémie ; c'est le zèle des particuliers, des sociétés de bienfaisance et des associations publiques. On peut dire que dans cette grande bataille de toute une population contre un fléau terrible, où le courage est inutile, où la science paraît impuissante, chacun de ceux qui restent sur le terrain fait son devoir au point de vue de l'humanité, qui au moyen de sacrifices, qui en payant de sa personne.

Eh bien ! cette ville si sombre et si éclatante est pleine de charmes et d'attraits. On la veut fuir, on y reste ; on la quitte, on y revient. Elle est un livre vivant, pour nous autres Français, où se lisent de glorieuses pages, oubliées aujourd'hui en France, oubliées là-bas même. J'en détacherai quelques-unes, ailleurs, et sous une autre forme. Et pourtant, sur les 300,000 Français qui habitent les États-Unis, il en est 150,000 environ dans la Louisiane ! Mais ils sont tous sur la pente qui les conduit à se faire Américains.

VII

J'ai parlé, dans les premières pages de ce récit, des grottes que l'on rencontre sur les rives de l'Ohio et de l'Hudson. Voici, en fait de curiosités naturelles, un rocher qui ne laisse pas que d'avoir un certain attrait pour le voyageur. C'est le Rocher-Percé, dans le golfe Saint-Laurent, un vieux souvenir français.

Situé à quelques toises seulement de la terre ferme, il s'y trouve relié en quelque sorte par une batture que laisse entièrement à sec la marée basse, et sur laquelle on traverse en sûreté. Cette chaîne vient rejoindre le Mont-Joli, qui semble avoir été autrefois uni au Percé, et qui en a été séparé par quelque rupture que je ne me charge pas d'expliquer. La hauteur de ce rocher bizarre est de

trois cents pieds, sa largeur d'un arpent, sa longueur de 4 à 5 arpents américains. Ses côtés sont taillés perpendiculairement, et en certains endroits ils surplombent de plusieurs pieds. La pierre, de couleur rougeâtre, est ici granitique, là calcaire, et plus loin schisteuse; mais vers la base, à l'endroit baigné par la mer, c'est le roc vif sillonné de veines blanches qui divisent la masse en plusieurs pièces qui semblent être autant de fragments réunis.

Le Percé, vu de loin et dans son ensemble, présente la forme d'un carré long assez régulier; mais, examiné de près et en détail, on découvre de chaque côté beaucoup de cavités et de saillies aux formes fantastiques et variées. On se sent mal à l'aise lorsque, marchant au pied de ce rocher altier, on aperçoit suspendue sur sa tête cette masse énorme qui semble vouloir vous écraser.

Mais l'étonnement redouble lorsqu'on arrive vis-à-vis de l'endroit où la nature a *percé* à jour toute l'épaisseur de ce rocher, pour y laisser admirer une immense ouverture que l'on distingue à plusieurs lieues au large. Cet orifice mesure au delà de soixante pieds de haut sur quarante de large, et a la forme

d'une arche parfaite. A mer basse, on passe à pied sec sous cette voûte; à mer haute, on la traverse en canot, et même en bateau de pêche voguant à toutes voiles. L'air qu'on y respire est beaucoup plus froid que l'air extérieur, et l'on ressent un malaise indicible en entrant pour la première fois dans cette gueule béante, qui aurait fourni une belle description à Virgile pour son entrée aux enfers. Le sol de cette grotte est jonché de coquilles bivalves, d'os de poissons, de carcasses de homards, entassés pêle-mêle dans les anfractuosités géantes du roc, avec les matières fécales pétrifiées des oiseaux qui habitent le sommet du rocher. Sauf quelques iucrustations et saillies assez rares, la face intérieure de cette porte est parfaitement unie.

Il y avait autrefois une autre porte située à quelques pas plus loin et presque semblable à celle que je viens de dépeindre Elle s'est effondrée, il y a quelques années, avec un fracas épouvantable, et sans causer heureusement aucun accident.

L'ascension du Percé est très-difficile, pour ne pas dire impossible. Il n'y a que la partie nord-ouest qui autorise l'audace d'une es-

calade, et encore n'est-ce pas sans de grands dangers. Quatre ou cinq curieux intrépides, téméraires même, s'y sont aventurés à l'aide d'échelles de corde, et ont pu, sur la cime, contempler le vaste et magnifique panorama qui de là se déroule à la vue; mais c'est, suivant moi, une jouissance payée trop cher et acquise à de trop grands risques. Celui qui a fait le dernier cette ascension périlleuse a payé de sa vie son imprudente curiosité : à peine avait-il fait quelques pas pour redescendre, que le pied lui manqua, et, mort avant d'être rendu au bas, son corps sauta de saillies en saillies, et vint tomber en lambeaux sur la surface de l'eau.

En été, une multitude innombrable d'oiseaux de mer habitent le sommet du Percé. Ces oiseaux, qui y arrivent au commencement d'avril, sont des goëlands, espèce de grandes mouettes et cormorans. Ils couvent là leurs œufs, qui éclosent vers la mi-juillet. Au commencement d'août, les petits, sachant à peine voler alors, se jettent à l'eau, ou plutôt s'y laissent tomber, pour se baigner.

Une fois leurs jeunes ailes mouillées, ils sortent bien difficilement de l'eau, et le plus

souvent il leur faut attendre que le soleil les ait séchées avant de pouvoir s'envoler. C'est alors qu'on leur donne la chasse : il y en a un si grand nombre qu'on peut les tuer à coups de rames ou à coups de bâton. C'est généralement depuis quatre jusqu'à neuf heures du soir que se fait cette chasse amusante, et rien de plus beau, rien de plus excitant. Les embarcations, ordinairement montées par trois hommes, un chasseur et deux rameurs, courent et se croisent en tous sens : les uns abattent leur proie à coups de rames, et les autres, avec une adresse admirable, tirent au vol ceux des jeunes oiseaux qui peuvent s'élever. Les vieux oiseaux s'agitent et tournoient au-dessus des cruels chasseurs, en poussant des cris de détresse. Le feu roulant des fusils, dont les détonations résonnent sous les flancs du Percé, soulève une nuée de goëlands et de cormorans qui font entendre un chœur formidable de cris aigus et assourdissants. Il n'est pas rare de voir des chasseurs revenir avec 30 et 40 pièces de gibier par canot, et après quelques heures seulement de chasse. Ces jeunes oiseaux sont un mets exquis et très-recherché.

Les oiseaux du Rocher-Percé sont d'une

grande utilité aux navigateurs mis hors de leur route par la tempête, durant les nuits noires, ou même le jour, quand la brume épaisse permet à peine de voir à un demi-mille devant soi. Les cris continuels de ces palmipèdes en temps d'orage, et qu'on entend de bien loin, indiquent aux marins effrayés l'endroit où ils sont, et leur permettent ainsi d'éviter les écueils contre lesquels ils viendraient probablement se briser.

Je retourne à la Nouvelle-Orléans.

VIII.

Il est difficile de parler de la Nouvelle-Orléans et de la Louisiane sans dire quelques mots de la flibusterie et du coton, deux produits de ces contrées.

C'est de la Nouvelle-Orléans que sont parties les expéditions contre Cuba et contre le Nicaragua, et l'on peut dire, sans en rendre responsable la population en masse, que les convoitises sur Cuba n'y manquent pas d'adhérents. Même au point de vue des intérêts que l'on a en perspective, on peut se demander si les planteurs de la Louisiane trouveront tout à fait leur compte à la conquête ou à l'acquisition de Cuba.

C'est une question que j'aborderai tout à l'heure. En attendant, et puisque j'ai écrit le mot *flibusterie* plus haut, je vais rapporter

ici une curieuse apologie de ce genre d'opérations. Ce travail, que j'emprunte à un très-intéressant recueil américain (*The Bow's Review*), est l'œuvre d'un citoyen de la Virginie, M. Geo. Fitzhugh.

On pourra juger jusqu'à quel point l'auteur de cette apologie de la flibusterie pousse l'enthousiasme de sa thèse.

« La flibusterie, dit M. G. Fitzhugh, qu'elle soit pratiquée par les nations ou par les individus, n'est pas comme l'avarice, — égoïste, sordide, étroite, — mais elle a toujours pour objet le bien public. Elle procède de l'ambition, et l'ambition bien dirigée est la plus noble des passions humaines. Elle sacrifie bien souvent les délices du foyer et de la patrie, brave les privations et les souffrances, risque la santé et la vie, pour servir le pays et le genre humain, et ne demande pour salaire et pour récompense que la réputation et la gloire. Elle allume le zèle du missionnaire, le pousse à des actes plus audacieux que le soldat n'en a jamais tenté, l'entraîne au milieu des cannibales, là où le pied de l'homme blanc n'a laissé aucune trace, et enfin dompte l'agonie quand brillent les flammes du martyre. Elle gonfle le cœur

et illumine le regard du prêtre quand il monte en chaire, plein d'espoir de propager l'Evangile, d'arracher les méchants aux voies de perdition ; ainsi elle travaille au bien de la société et mérite le suffrage de Dieu et des hommes. C'est elle qui soutint Galilée dans son cachot, Lafayette dans sa sombre et triste prison, et Colomb dans ses labeurs, ses épreuves et ses persécutions. Elle est le stimulant de toutes les actions grandes, généreuses et nobles.

« L'histoire corrigera à coup sûr les erreurs des contemporains, et fera vivre à jamais dans la mémoire et l'admiration des hommes la vie et les exploits des flibustiers, presque à l'exclusion de tout autre souvenir. L'un des premiers flibustiers fut le demi-dieu Hercule, — honoré, au dire des anciens, sous différents noms, en Europe, en Asie et en Afrique ; — honoré pour avoir purgé la terre de bêtes malfaisantes et d'hommes plus malfaisants encore. Comme saint Georges et le dragon, saint Patrick et les grenouilles et serpents d'Irlande, Hercule fut un mythe ; mais comme tel, il montre mieux, dans les prouesses qu'on lui attribue, la reconnaissance et l'admiration qu'une puissance en dehors des lois peut con-

quérir, quand elle est exercée pour le bonheur du genre humain.

« Moïse et Josué ne furent point des mythes, car leurs moindres actions, leurs faiblesses et leurs fautes sont enregistrées avec une simplicité et une candeur qui excluent tout soupçon de fraude et d'invention.

« Ils agirent par les ordres et sous la direction de Dieu, et fondèrent des institutions si sages et si solides, qu'elles attestent leur divine origine. Sans provocation, ils envahirent la Palestine; ils passèrent par l'épée presque tous les habitants, hommes, femmes, enfants, n'en réservant que quelques-uns à titre d'esclaves. Nous ne dirons pas qu'ils furent des flibustiers, car ils avaient une révélation expresse pour autoriser et justifier leur conduite. Les sceptiques et les infidèles qui les condamnent verront dans l'histoire, depuis ce temps jusqu'au nôtre, que les forts ont toujours conquis les faibles, — leur imposant une règle meilleure, améliorant leur condition, s'ils étaient susceptibles de progrès et de civilisation, sinon les exterminant. Déjà les blancs ont exterminé des centaines d'Indiens en Amérique pour chaque Chananéen massacré par les Hébreux. La

main de la Providence se reconnaît dans l'un et l'autre cas, bien que le mode d'action soit différent . . . .

. . . .

« En ce qui concerne les temps barbres, tous les peuples civilisés de l'antiquité furent des flibustiers avoués, et conquirent et annexèrent les nations partout où leur force et l'occasion le permirent. Les nations modernes en font tout autant, et ne diffèrent des anciens que par leur manque de franchise. La Russie fait peser son joug sur la Circassie et la Turquie ; la France s'empare d'Alger et renouvelle la traite africaine pour rendre Alger profitable ; l'Amérique conquiert et annexe la moitié du Mexique et contemple l'autre moitié d'un regard impatient et avide ; l'Angleterre promène avec succès la flibusterie sur tous les points du globe, vole à la Chine et à l'Asie méridionale des centaines de milliers de coolies, et de plus ravit leurs cargaisons aux navires négriers. L'Angleterre est le plus grand flibustier des temps anciens et modernes, et c'est pour cela qu'elle est à la tête de la civilisation et du progrès.

« Il est temps de définir ce que nous entendons par flibusterie. C'est, et cette défini-

tion rend notre idée, la guerre de conquête livrée par le fort au faible, avec peu ou point de provocation.

« Alexandre le Grand fut un flibustier, car, sans provocation, même sans prétexte d'injure ou d'offense, il s'empara d'une vaste partie de l'Asie et d'une grande partie de l'Afrique et de l'Europe. Pourtant il fut un bienfaiteur du genre humain, car il répandit la civilisation grecque,—le type le plus élevé de civilisation, — dans nombre de contrées en décadence.

« Jules César aussi fut un flibustier, car il conquit la Gaule de haute lutte, alléguant les prétextes les plus futiles; mais il civilisa et latinisa la Gaule, et la civilisation qu'il planta et greffa a persisté jusqu'à ce jour. La France, dans son langage, sa pensée, ses sentiments, ses lois, sa littérature, est éminemment latine, et elle est la plus polie, la plus savante et la plus guerrière des nations modernes.

« Tous les missionnaires et instituteurs du monde n'ont pas rendu aux barbares d'aussi grands et durables services que le flibustier César en a répandu en quelques campagnes sur la Gaule.

« Mahomet fut un flibustier, lui qui propagea sa religion par le glaive. Lui aussi fut un bienfaiteur public, car la superstition qu'il introduisit fut bien supérieure aux grossières superstitions qu'elle remplaça. Le Koran renferme nombre de sages maximes et beaucoup de saine morale, le tout, il est vrai, emprunté généralement à la Bible.

« Le christianisme fait peu d'adeptes et ne produit pas une impression permante sur les nègres d'Afrique et sur les autres races sauvages. Le mahométanisme a pénétré dans presque toute l'Afrique méridionale, et ses convertis sont très-supérieurs aux autres nègres. La transition du paganisme le plus rude au christianisme est trop grande et trop soudaine ; il est possible que le mahométanisme soit, entre les mains de la Providence, un instrument destiné à préparer les voies du christianisme.

« Alexandre, César et Mahomet furent déifiés pour leurs succès flibustiers, et ils continuent à exciter l'admiration de tout le genre humain. Cela démontre qu'en dépit des morales et des homélies, la flibusterie a toujours été et sera toujours considérée comme la plus grande des vertus humaines.

« Nous autres Américains, nous possédons les mêmes traits distinctifs de caractère, mais à un degré plus intense que les Anglais, car nous sommes, individuellement, beaucoup plus qu'eux aventureux, confiants et énergiques.

« La flibusterie, qui a commencé à Vasco de Gama et à Colomb, et a donné en peu de temps à la chrétienté l'Amérique, la Nouvelle-Hollande, les Indes orientales, les îles de la Polynésie, est la plus glorieuse époque de l'histoire de l'homme, et elle doit toute sa gloire aux actes et aux exploits des flibustiers. Ceux qui condamnent les flibustiers modernes, pour être logiques, doivent aussi condamner ceux qui ont découvert et peuplé l'Amérique, les Indes orientales, la Nouvelle-Hollande, et les îles des océans Pacifique et Indien.

« Toutes les races sauvages qui ne peuvent être domptées et asservies seront graduellement exterminées. Beaucoup périront par l'épée, mais plus encore succomberont par leur incapacité à concourir dans le champ de l'industrie avec la race blanche, plus laborieuse, plus prudente, plus habile. Tout en déplorant le sort qui les attend, nous ne

voudrions pas le conjurer en causant à la race blanche de plus grands malheurs encore.»

Il y a plus de fantaisie et plus d'originalité que de pratique politique, comme on voit, dans ce dithyrambe en l'honneur de la flibusterie.

IX

Je reviens à la question de l'annexion de Cuba aux États-Unis, annexion que les contrées du Sud, particulièrement, caressent avec prédilection. Certes, Cuba serait un beau fleuron à la couronne américaine, personne ne le conteste, ni les Américains qui convoitent cette île magnifique, ni les Espagnols qui paraissent peu décidés à la céder.

J'ai le regret de le dire, mais je crains fort que la politique américaine ne soit entrée dans une déplorable voie en ce qui concerne la question de Cuba.

Il y a trois moyens pour les États-Unis d'annexer cette île à l'Union :

L'acquisition à prix débattu avec l'Espagne ;

La conquête, en cas d'une guerre juste et raisonnable ;

La surprise par un acte de piraterie.

De ces trois moyens, le gouvernement de Washington n'en pouvait reconnaître que deux d'honorablement praticables : la conquête en cas de guerre, ou l'acquisition. Grâce à des intempérances de langage, grâce à des forfanteries parfaitement ridicules de la part d'hommes que l'on pouvait considérer comme sérieux, à commencer par M. Buchanan, le gouvernement américain a brisé l'une des cordes qu'il avait à son arc. Et s'il est exactement indispensable, comme le dit le proverbe, qu'il faille toujours avoir deux cordes à son arc, il paraît prouvé que les États-Unis n'ont plus que ces deux ressources à invoquer, la guerre ou la flibusterie, pour arriver au résultat qui est en ce moment, dit-on, la grande ambition du pays.

Le succès par l'achat est pour longtemps retardé, sinon pour jamais perdu. On s'y est merveilleusement pris, du commencement jusqu'à la fin, pour en arriver à ce dénoûment. Les paroles officielles du message de M. Buchanan, en 1859, les discours aventureux et les propositions insensées au Con-

grès ont froissé l'amour-propre du gouvernement de Madrid et la juste susceptibilité du peuple espagnol.

L'acquisition de Cuba était une affaire à négocier avec les précautions, la réserve, le sentiment de dignité qui convenaient aux deux parties contractantes. Les États-Unis étaient moralement engagés, après les deux expéditions de flibustiers qui avaient indisposé l'Espagne, à mettre dans cette transaction les formes et la délicatesse que les nations se doivent entre elles, comme les particuliers entre eux. Au lieu de cela, on a fait de cette question une menace à l'adresse de l'Espagne; on a attaqué l'Espagne dans ses sentiments les plus chatouilleux; on l'a placée, pour tout dire, dans cette nécessité de ne pouvoir plus entendre aucune proposition sans avoir à rougir, comme nation, devant les autres nations de l'Europe.

Quoi qu'ait prétendu à cet égard un sénateur du Congrès, M. Slidell, dans un rapport très-passionné, si l'on s'y était pris de la même sorte pour conquérir la Louisiane et la Floride, ni la France ni l'Espagne n'eussent cédé ces deux vastes territoires. C'est la différence des temps et des hommes dont il faut

tenir compte. La politique des États-Unis, à l'époque où fut négociée la vente de la Louisiane et de la Floride (pour leur plus grand bonheur à coup sûr), la politique des États-Unis, dis-je, pour n'être ni moins patriote, ni moins fière, ni moins puissante qu'aujourd'hui, avait surtout le sentiment d'une extrême dignité de soi-même et des autres; elle était moins aventureuse et moins confiante en la force brutale.

Il ne faut donc plus songer à acquérir Cuba. Il ne reste au peuple américain que la guerre ou la flibusterie pour arriver à la possession de cette île tant enviée. Le gouvernement, cela va sans dire, ne pourrait pas admettre ni tolérer que des flibustiers se chargeassent de ce soin.

Quant à la guerre, c'est une éventualité que rien ne justifierait en ce moment; et qu'il nous soit permis de le dire, l'argumentation toute spécieuse de M. Slidell est loin de me convaincre que les États-Unis soient autorisés à déclarer la guerre à l'Espagne dans l'unique but de s'emparer de l'île de Cuba. Mais c'est là tellement la préoccupation de M. Buchanan et de son parti, que dans son message de 1860, message d'adieu en descendant du

fauteuil présidentiel, il recommanda de nouveau l'acquisition de Cuba, et laissa entrevoir un point de politique litigieuse avec l'Espagne d'où l'on peut, au besoin, tirer la guerre.

M. Slidell, dont il est regrettable de voir l'esprit si éclairé vouloir caresser par de telles doctrines les passions populaires sur ce sujet, M. Slidell invoque l'exemple de l'Angleterre dans l'Inde, de la France en Algérie, pour déclarer que toute nation est autorisée à s'agrandir par la conquête lorsqu'elle a des voisins gênants et des territoires qui entravent le développement de sa puissance.

Ce principe, exact en ce qui concerne la France en Algérie, l'Angleterre dans l'Inde, qui serait également juste pour les États-Unis placés dans des conditions analogues, est complétement faux dans l'application qu'on en veut faire vis-à-vis de Cuba, du moins quant à présent.

Que si demain la guerre éclatait entre l'Espagne et les États-Unis, et que ceux-ci fissent la conquête de Cuba, cette conquête serait incontestablement de bon aloi.

Que si, après avoir débarqué, par exemple, dans le sud de l'île, et s'en être rendu les légitimes possesseurs, il leur fallait, par me-

sure de défense et de sûreté, conquérir l'île entière, ville par ville, province par province, rien ne serait plus juste encore.

C'est le cas où se trouvent les deux nations appelées en témoignage par M. Slidell pour justifier sa regrettable argumentation. Mais qu'à propos de rien, par simple caprice, par pure ambition, on veuille admettre en principe et en droit qu'un peuple est autorisé à se ruer sur son voisin et à envahir son territoire, parce que ce territoire lui convient, arrondit son domaine et satisfait ses vues ambitieuses ! Non, cela n'est pas possible, cela n'est pas vrai, cela est anti-politique, anti-humain !

Ce qui est moins admissible encore, c'est qu'à l'avance on déroule publiquement, semi-officiellement, des calculs de cette sorte, alors qu'il n'est question de déclaration de guerre que dans les désirs et les passions de ceux qui basent sur elle la réalisation de leurs désirs.

A quoi veut-on sensément que l'Espagne se décide, à présent que la voilà placée entre une honte et une menace ?

L'Espagne ne peut que résister et se montrer intraitable.

A part le sentiment très-légitime d'orgueil national, je ne vois pas l'intérêt matériel si grand que les États du Sud pourraient avoir de désirer l'annexion de Cuba. Je vais plus loin, et je dis que cette annexion serait fatale, économiquement parlant, à la Louisiane tout particulièrement.

Parmi les innombrables raisons que je pourrais invoquer à l'appui de mon opinion, j'en choisirai deux ou trois qui me paraissent décisives dans la question.

Nul n'ignore que la Louisiane est une de ces contrées où la population agricole doit être exclusivement recrutée dans la classe noire. Cuba est dans le même cas. Or, Cuba manque de bras, si bien que cette île est le point de mire des négriers, qui, ne pouvant faire qu'en maraude et avec d'excessives précautions ce commerce reconnu illicite par les lois américaines elles-mêmes, sont dans l'impuissance de fournir à toutes les demandes.

Il y a donc disette de nègres et d'esclaves à Cuba, en proportion des ressources agricoles du pays. Qu'arrivera-t-il dès que Cuba sera un État américain ? Cuba absorbera une partie notable de la population esclave des États du Sud, et par conséquent de la Loui-

siane, ou j'ai entendu plus d'une fois des plaintes se produire sur l'élévation considérable dans les prix des esclaves, prix qui, en donnant une valeur plus grande, comme capital, aux habitations sucrières ou autres, diminuent la proportion des revenus comparés à ce capital.

Il n'est pas douteux donc, car c'est la loi commune à toutes les marchandises, que plus considérable sera la demande, plus haut s'élèveront les prix. Il sera naturel de s'attendre à ce que les planteurs de Cuba, trouvant un marché légal où ils puissent se procurer des travailleurs nègres, y en puiseront selon leurs besoins, et en abondance, attendu que leurs besoins sous ce rapport sont très-grands.

Le premier effet de l'annexion de Cuba aux États-Unis sera donc de provoquer un renchérissement sur le prix des esclaves et une diminution inévitable de ces travailleurs dans les Etats du Sud.

Comme déjà le rapport entre le capital et le revenu a diminué, il s'ensuivra une nouvelle surhausse en faveur du capital, et une décroissance dans le revenu, c'est-à-dire un appauvrissement relatif.

Il est possible que les anciens habitants, loin de souffrir, aient tout à gagner de l'enchérissement progressif des esclaves et des terres, terres et esclaves ayant été achetés en un temps et dans des conditions qui leur laissent, aujourd'hui, entre les mains un capital élevé acquis à bon marché, et des revenus qui peuvent être supputés énormes si on les compare surtout à l'apport primitif.

Mais il n'en saurait être de même des habitants qui ont acheté depuis peu d'années ou qui achètent encore des terres ou des esclaves aux prix actuels. Le revenu est strictement rémunérateur; il ne peut s'accroître qu'à la condition de faire rendre aux terres tout ce qu'elles sont susceptibles de produire en qualité et en étendue. Pour arriver à un tel résultat, il faut des bras agricoles. Or, si ces bras viennent à manquer un jour, ou s'il n'est possible de les acquérir qu'à des prix exorbitants, il n'existera plus aucun rapport entre le produit du capital et le capital lui-même.

Voilà la perspective que ménagerait à la Louisiane, entre autres, l'annexion de Cuba aux États-Unis.

Je n'ai pas séparé, dans l'examen de ce

point d'une question si complexe, les travailleurs de la production agricole, parce qu'il y a là une connexité parfaite. Et j'y insiste, notamment en ce qui concerne la Louisiane, parce que, je le répète, la population agricole ne peut s'y recruter ailleurs que dans la race noire. Du jour où la race noire fera défaut dans les campagnes, la grande culture louisianaise entrera dans une voie de rapide décadence.

Pour me résumer, je demande donc si l'acquisition de Cuba à tout prix est un vœu dont les populations du Sud doivent tant désirer de hâter la réalisation.

Que si l'on veut s'en tenir à la question d'amour-propre et d'orgueil national, soit ! Je dirai comme tout le monde : Certes, il sera glorieux pour l'Union américaine de compter une île si belle et si riche au nombre de ses États ! Certes, les intérêts de l'Union entière y pourront gagner. Mais comme on met beaucoup en avant les intérêts du Sud, j'ai dû montrer que les États du Sud n'y avaient matériellement rien à gagner et tout à perdre, et que leur prétendue cause défendue par des agitateurs ambitieux n'était qu'un marche-pied pour ceux-ci.

Il est à craindre que les hommes d'État

qui ont pris sous leur patronage la conduite de cette affaire se soient peu souciés du dénoûment plus ou moins fâcheux où ils la poussaient, pourvu qu'il leur fût permis, à l'abri de ce drapeau, d'agiter l'opinion publique en leur faveur, en un mot, de faire de la popularité à l'aide d'une question évidemment populaire.

Tous les hommes politiques de tous les pays se ressemblent par beaucoup de points; et ce n'est pas pour la première fois qu'il serait arrivé que des ambitieux eussent étouffé les plus généreuses idées, les plus féconds principes, dans le dessein unique de satisfaire leur ambition en flattant l'opinion publique, et en paraissant servir les intérêts de la nation alors qu'ils les sacrifiaient à leurs passions personnelles.

La question de Cuba a été un piédestal pour quelques-uns de ces hommes; et dût-elle ne pas aboutir, peu leur importe, pourvu qu'elle les aide à arriver au but qu'ils poursuivent.

X

On a fait beaucoup de bruit autour du nom et de la personne de Walker, à propos de ses expéditions sur le Nicaragua. J'ai lu les récits les plus fantastiques sur le compte du célèbre flibustier. On a fait de lui un homme féroce, herculéen, et que sais-je! On l'a même affublé de la personnalité d'un officier français qui avait été obligé de fuir aux États-Unis il y a une quinzaine d'années, prétendant que Walker n'était que le pseudonyme du capitaine ***.

J'ai vu Walker de près aux États-Unis, et je puis affirmer qu'il n'était rien moins que ce que l'on a voulu dire. Cet homme d'une trempe exceptionnelle, d'une volonté si fortement accusée, d'une énergie à toute épreuve, était petit, mince, blond, imberbe, presque

timide, avec des mains de femme et des pieds à chausser le brodequin d'une élégante Parisienne. Tel était, en réalité, ce féroce Walker. A part son regard pénétrant et jaillissant de deux yeux gris très-rapprochés de la racine d'un nez en bec d'aigle, à part sa parole très-claire, très-vive, très-persuasive, on eût cherché vainement d'où venait cette influence positive que Walker exerçait sur les gens qui l'approchaient, et comment il pouvait commander avec l'entrain qu'il y mettait des bandes des flibustiers qui ne sont pas, croyez-le, la fine fleur des populations.

« L'homme aux yeux gris », comme on a surnommé Walker, que l'on appelle aussi « l'homme du destin », était réellement une sorte de fascinateur.

Quant à son identité, il n'y a aucun doute à cet égard. Walker était un pur Américain, ne sachant pas, je crois, un seul mot de français; ayant exercé très-jeune, à la Nouvelle-Orléans, la double profession d'avocat et de *reporter* (rédacteur de nouvelles) dans un journal. Ni le journalisme ni le barreau n'ont pu convenir à son humeur mobile et à son ardent tempérament. D'avocat il était de-

venu journaliste ; de journaliste il devint chef d'une expédition flibustière sur le Nicaragua, avec le titre de général que ses compagnons lui donnèrent et qui lui était resté.

Voilà la vérité sur la personnalité de Walker. Il est encore trop vivant pour passer à l'état de légende ; rétablissons-le dans le milieu réel où il s'est agité.

Le Nicaragua était considéré par Walker comme une propriété personnelle. Il en avait été le président, circonstance qui lui avait fait perdre sa nationalité américaine. Renversé par une révolution, il n'avait pas renoncé à reconquérir le fauteuil présidentiel. Or, il existait dans ce pays un parti qui voulait de Walker pour président : c'est là le prétexte qu'il mettait en avant pour justifier et légitimer ses expéditions. C'est donc à tort que l'on rend le gouvernement américain responsable des faits et gestes de Walker. Walker ne songeait pas à conquérir le Nicaragua pour le compte des États-Unis, mais pour son propre compte.

Tous les moyens lui semblaient bons à cet effet. Sa religion (il était protestant) était un des griefs les plus vifs des Nicaraguens contre ses prétentions à la présidence ; Walker

était de l'opinion de Henri IV, et trouvant que le Nicaragua valait bien une messe, il abjura solennellement le protestantisme entre les mains de l'évêque de Mobile.

Cet homme d'une volonté de fer, d'un courage à toute épreuve, d'une audace sans égale, qu'une ambition unique soutenait et poussait en avant, cet homme avait toutes les chances pour lui.

Walker était très-populaire dans le sud des États-Unis, très-sympathique à ceux qui l'approchaient, quoiqu'il inspirât à ses soldats, même à ses officiers, un respect qui tenait de la terreur. En matière de discipline, il était inflexible. Peu d'hommes ont occupé la presse aux États-Unis autant que lui. Je me souviens qu'au moment de son avant-dernière expédition, longuement préparée, longuement commentée et publiquement dénoncée en Amérique bien avant qu'elle fût prête ; je me souviens, dis-je, que de tous les coins de l'Union à la fois on signalait la présence de Walker dans dix ou quinze villes le même jour. Ici, il avait été reçu triomphalement par la population ; là, il avait prononcé un discours. Il semblait que Walker eût le don d'ubiquité. Était-ce une tacti-

que de la part de ses partisans pour donner le change ? A qui ? Aux États-Unis, il n'est pas besoin de déjouer la surveillance et de la police et de l'autorité. Ni l'une ni l'autre n'a le pouvoir constitutionnel nécessaire pour agir préventivement contre un homme. Walker pouvait aller et venir, préparer et organiser son expédition à l'aise. Non, la publicité donnée à ces promenades imaginaires de Walker était une manière de le populariser, une sorte de réclame dont le fin flibustier faisait son profit.

Walker est resté au repos quelque temps, attendant ce que l'avenir allait décider de lui. Il n'était pas homme à mourir tranquillement dans sa chambre. L'Amérique centrale devait le revoir. Il devait tomber sur quelque champ de bataille, ou réussir à conquérir ce pouvoir qu'il ambitionnait.

A l'heure où je traçais les dernières pages de ce volume, j'ai appris le départ de Walker pour une nouvelle expédition et ses premiers succès. Le récit de tels épisodes a quelque chose de prodigieusement caractéristique; l'histoire en doit enregistrer les détails au compte des mœurs du Nouveau Monde.

Walker, comme je l'ai dit, n'avait pas aban-

donné son titre de président *in partibus* du Nicaragua. Loin de se laisser abattre par des revers successifs, il a constamment persévéré non-seulement à remettre sous son joug le pays qu'il appellait sa patrie adoptive, mais encore à diriger la politique générale de l'Amérique centrale.

N'ayant pas le moyen de tenter une nouvelle attaque directe, et craignant de se trouver de nouveau arrêté, il a eu l'habileté, tout en préparant son expédition, de faire courir sur son compte divers bruits pour donner à croire qu'il avait abandonné ses vues sur le Nicaragua.

Quelques journaux le disaient engagé dans une société dite des *chevaliers du Cercle d'Or,* et prêt à tenter la conquête du Mexique ; d'autres affirmaient qu'il allait entrer au service du gouvernement de Juarez ; enfin ses intimes commettaient d'apparentes indiscrétions qui ne faisaient qu'épaissir le voile dont ses plans restaient couverts.

Comme toujours, le plus grand mystère couvrait ses projets, et ce système d'ubiquité dont je parlais plus haut portait ses fruits. On le savait parti, mais nul ne pouvait dire quel était le lieu de destination des flibustiers

ni le but définitif de l'entreprise de leur chef, lorsqu'on apprit tout à coup que Walker avait débarqué dans une des îles dites de la Baie, et qui dépendent de l'État du Honduras, l'île de Ruatan.

Des incidents diplomatiques tout récents avaient favorisé l'expédition de Walker; il est utile de les signaler.

Sur les instances des États-Unis, qui n'aiment guère à sentir l'Angleterre près d'eux, celle-ci avait consenti à céder à la république de Honduras les îles de la Baie. Un certain nombre d'habitants de ces îles, soit par incitation, soit spontanément, ont réclamé contre cette cession, se déclarant peu sympathiques aux institutions républicaines de Honduras.

Devant ces protestations, l'Angleterre, toujours habile à se ménager des portes de sortie, et surtout des portes de rentrée, stipula en faveur des habitants des îles de la Baie des garanties contraires aux institutions de Honduras. De là refus de la part de cet État d'accepter avec de telles conditions les îles qui étaient restées, en conséquence, dans cette position curieuse de n'appartenir plus aux Anglais, qui néanmoins les occu-

paient toujours; d'être repoussées par le Honduras, et de ne former point une nation indépendante.

Une telle situation favorisait les plans de Walker. Ligué avec un ancien président du Honduras, le général Cabanas, il résolut de renverser le président d'alors, Guardiola, pour lui substituer son allié, lequel s'engagea à garantir aux îles de la Baie les avantages que leur avait faits l'Angleterre, et que Guardiola a eu la maladresse de repousser.

La prise de Truxillo, petite ville située sur la côte de Honduras, en face de l'île de Ruatan, a signalé l'entrée de Walker en campagne.

Walker s'est présenté devant la ville, à quatre heures du matin, à la tête de cent dix hommes qui s'approchèrent de la ville, divisés en deux corps armés de carabines Minié, avec chacun vingt cartouches.

Dans le fort se trouvaient environ une centaine de soldats et trois cents citoyens. Les deux troupes s'avançaient, l'une en côtoyant la terre et l'autre en canots. A un demi-mille du fort, ceux qui se trouvaient à terre tombèrent dans une embuscade; mais ils se défendirent vigoureusement, et l'enne-

mi ayant été dispersé, les Américains entrèrent dans le fort. Bien qu'on eût usé beaucoup de poudre, il n'y a pas eu plus de quatre blessés.

Walker a trouvé beaucoup d'armes, de munitions, d'approvisionnements et seize canons dans le fort, et les populations parurent se ranger autour de lui.

Le plan de Walker était, après avoir assis Cabanas sur le fauteuil présidentiel de Honduras, de lui demander aide et assistance pour reconquérir *son* Nicaragua ; après quoi on lui attribuait le projet de mettre la main sur le Costa-Rica et le Guatemala, et de réunir l'Amérique centrale tout entière en une république dont il eût été le président.

La petite ville de Truxillo, qui a été le premier théâtre des exploits de Walker, a souvent été exposée à de rudes attaques. Bâtie en 1524 par Las Casas, Truxillo a été une cité prospère jusqu'en 1643, où les Hollandais la ravagèrent complétement. Les Espagnols relevèrent Truxillo en 1789 et en firent un important centre de commerce ; sa situation sur la baie de Honduras aida considérablement à ce développement. Les Anglais bombardèrent Truxillo en 1797, et de

puis cette époque elle n'a jamais pu reprendre son ancienne splendeur. Walker espérait bien la lui rendre.

Ses premiers succès ne furent pas de longue durée. Le 20 août 1860, le vapeur anglais *Icarus* parut devant Truxillo, et son commandant fit sommation à Walker d'évacuer la ville. Cette évacuation eut lieu le lendemain matin. Les forces de Walker se composaient de quatre-vingts hommes bien armés et pourvus de provisions.

Après avoir quitté Truxillo, ce corps s'avança dans la direction du cap Gracias, où il fut attaqué par les troupes d'Honduras, qui forcèrent Walker et ses hommes de battre en retraite, non sans avoir éprouvé quelques pertes. Ils allèrent camper sur les bords du Rio-Negro; mais, dit le *Courrier de New-York*, les embarcations de l'*Icarus* débarquèrent sur ce point un corps de troupes sous le commandement d'Alvarez.

Walker et plusieurs de ses hommes furent pris et ramenés à Truxillo, où ils furent remis aux autorités d'Honduras, pour être traités « comme le demandaient les circonstances », phrase qui paraît avoir été interprétée en une complète liberté de sévir. En effet, il

fut question immédiatement de les fusiller.

Quant à ses compagnons d'aventure, qui étaient pour la plupart dans le plus misérable état, on stipula leur renvoi aux États-Unis, aux frais du gouvernement américain.

Avant d'être livré aux autorités hondu-riennes par le capitaine anglais Salmon, commandant de l'*Icarus*, Walker dicta avec calme et réflexion ce qui suit :

Protestation du général Walker.

« Par la présente, je proteste devant le monde civilisé que quand je me suis rendu au capitaine du vapeur *Icarus* de S. M. B., cet officier a déclaré qu'il recevait mon épée et mes pistolets, de même que les armes du colonel Ruddler, et que la soumission (*rendicion*) a été faite expressément et d'une manière très-explicite à lui, comme représentant de S. M. B.

WILLIAM WALKER.

A bord du vapeur *Icarus*, 5 septembre 1860.

Walker fut jugé presque immédiatement

et condamné à la peine de mort. Son fidèle compagnon, le colonel Ruddler, ne fut condamné qu'à un emprisonnement de quatre années.

Le *Diario de la Marina*, journal de la Havane, raconte en ces termes les derniers moments du flibustier :

« Dès que Walker fut entré en prison, on le mit aux fers et on s'informa s'il désirait quelque chose ; il demanda un verre d'eau et envoya chercher le chapelain du port, en protestant de sa foi dans les préceptes de l'église catholique romaine. On put le voir ensuite presque constamment agenouillé devant un petit autel sur lequel la clarté douteuse de la prison laissait voir l'image du Christ.

« Je suis résigné à la mort, a dit entre au-« tres paroles Walker à son gardien ; ma « carrière politique est terminée. »

« Le 11 septembre, la sentence capitale fut notifiée au prisonnier. Il se borna à demander, en réponse à ce triste message, à quelle heure il serait exécuté et s'il avait le temps d'écrire.

« Le 12, à huit heures du matin, le condamné fut extrait de sa cellule et dirigé vers

le lieu du supplice. Il marchait ayant dans la main un crucifix que ses regards ne quittaient pas, et écoutait pieusement les psalmodies du prêtre qui l'accompagnait.

« Après être entré dans le carré de troupes désignées pour assister à l'exécution, il prononça d'une voix résignée le discours suivant :

« Je suis un catholique romain. La guerre « que j'ai faite au Honduras, à l'instigation « d'autrui, était injuste. Mes compagnons « d'armes ne sont pas à blâmer. Seul je suis « coupable. Je demande pardon au peuple, « et puisse ma mort être un bien pour la so- « ciété. »

« Une sourde détonation suivit ces paroles. C'en était fait du flibustier. Ses restes ont été inhumés par les soins de deux citoyens américains habitant Truxillo. »

C'est bien mourir !

Les journaux américains ont été à peu près unanimes à enregistrer que la dépêche annonçant l'exécution de William Walker au Honduras a été accueillie avec une indifférence assez curieuse à constater. Pas un mot de sympathie pour le flibustier, pas une parole de récrimination contre ceux qui l'ont fu-

sillé. D'autres ont ajouté que le cabinet de Washington et la diplomatie ont été *grandement satisfaits* de « l'issue désastreuse » de l'expédition de Walker, parce que Walker était un embarras pour le gouvernement américain.

Le corps de Walker a été réclamé et ramené dans son État natal, le Tennessee, par deux de ses fidèles officiers, et déposé dans une sépulture de famille. Quelques amis se sont réunis pour rendre à ses dépouilles mortelles les honneurs dus à son grade (j'ai dit comment il l'avait acquis), au rang qu'il a occupé et à son malheur.

Ainsi finit cet homme, qui ne fut pas un héros, mais qui eut les qualités de caractère nécessaires pour faire un héros. Que lui a-t-il manqué pour le devenir? — Peu de chose : le succès.

FIN.

TABLE

DES CHAPITRES.

CHAPITRE I.

CHAPITRE II.

CHAPITRE III.

CHAPITRE IV.

CHAPITRE V.

CHAPITRE VI.

Pages.

CHAPITRE VII.

CHAPITRE VIII.

4245 — Paris, imprimerie de Ch. Jouaust, r. S.-Honoré. 338

EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE.

CHAMPFLEURY.

LA SUCCESSION LE CAMUS, avec un frontispice dessiné et gravé par FRANÇOIS BONVIN. — LES AMIS DE LA NATURE, avec le portrait de l'auteur, gravé à l'eau-forte par BRACQUEMOND, d'après un dessin de GUSTAVE COURBET. 1 vol. gr. in-12. . 3 fr.

MONSIEUR DE BOISDHYVER, avec quatre eaux-fortes dessinées et gravées par AMAND GAUTIER. 1 vol. gr. in-12. 3 fr.

GRANDES FIGURES D'HIER ET D'AUJOURD'HUI. BALZAC, GÉRARD DE NERVAL, WAGNER, COURBET, avec quatre portraits gravés par BRACQUEMOND. 1 vol. gr. in-12. 3 fr.

LES SOUFFRANCES DU PROFESSEUR DELTEIL, avec quatre eaux-fortes dessinées et gravées par CHAM. 1 vol. gr. in-12. 3 fr.

LES AVENTURES DE MADEMOISELLE MARIETTE, avec quatre eaux-fortes dessinées et gravées par MORIN. 1 vol. grand in-12. 3 fr.

DE LA LITTÉRATURE POPULAIRE EN FRANCE. — Recherches sur les origines et les variations de la légende du Bonhomme Misère. In-8. 3 fr.

G. DE MORLON (MARQUIS DE CHERVILLE).

LE DERNIER CRIME DE JEAN HIROUX. — 1 vol. in-12. 2 fr.

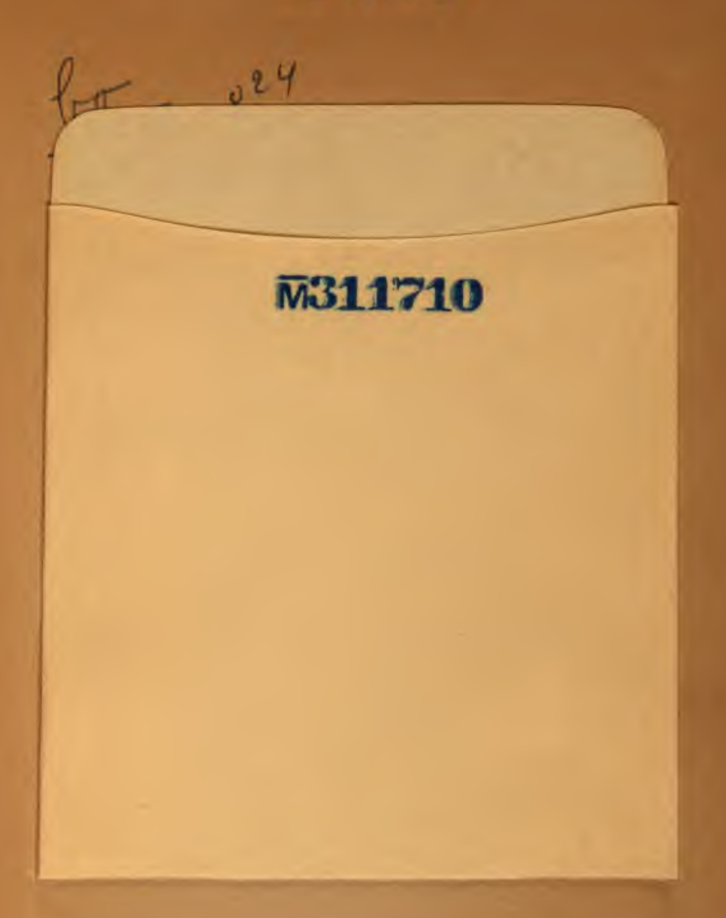
ÉMILE CHEVALIER.

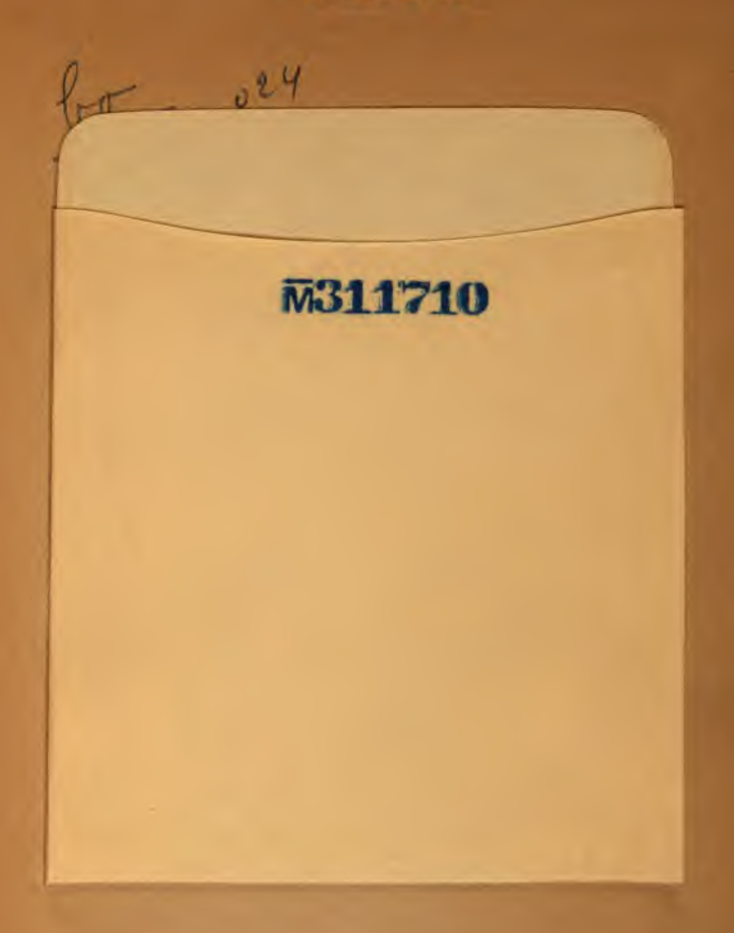
LES DRAMES DE L'AMÉRIQUE DU NORD. — La Huronne. 1 vol. in-18. 3 fr.

LÉON CLADEL.

LES MARTYRS RIDICULES, avec une préface de CH. BAUDELAIRE. 1 vol. grand in-12. 3 fr.

3998 — Paris, imp. de Ch. Jouaust, rue Saint-Honoré, 338.


M311710


M311710

